

LAURENT LOMBAR

COLLECTION HISTORIQUE 1914-1918

**LE DRAME
DE LA
VILLA DES
HIRONDELLES**

Lettre liminaire de **CLAUDE FARRÈRE**
de l'ACADÉMIE FRANÇAISE.

ÉDITIONS VOX PATRI
STAVELOT



MA 12799

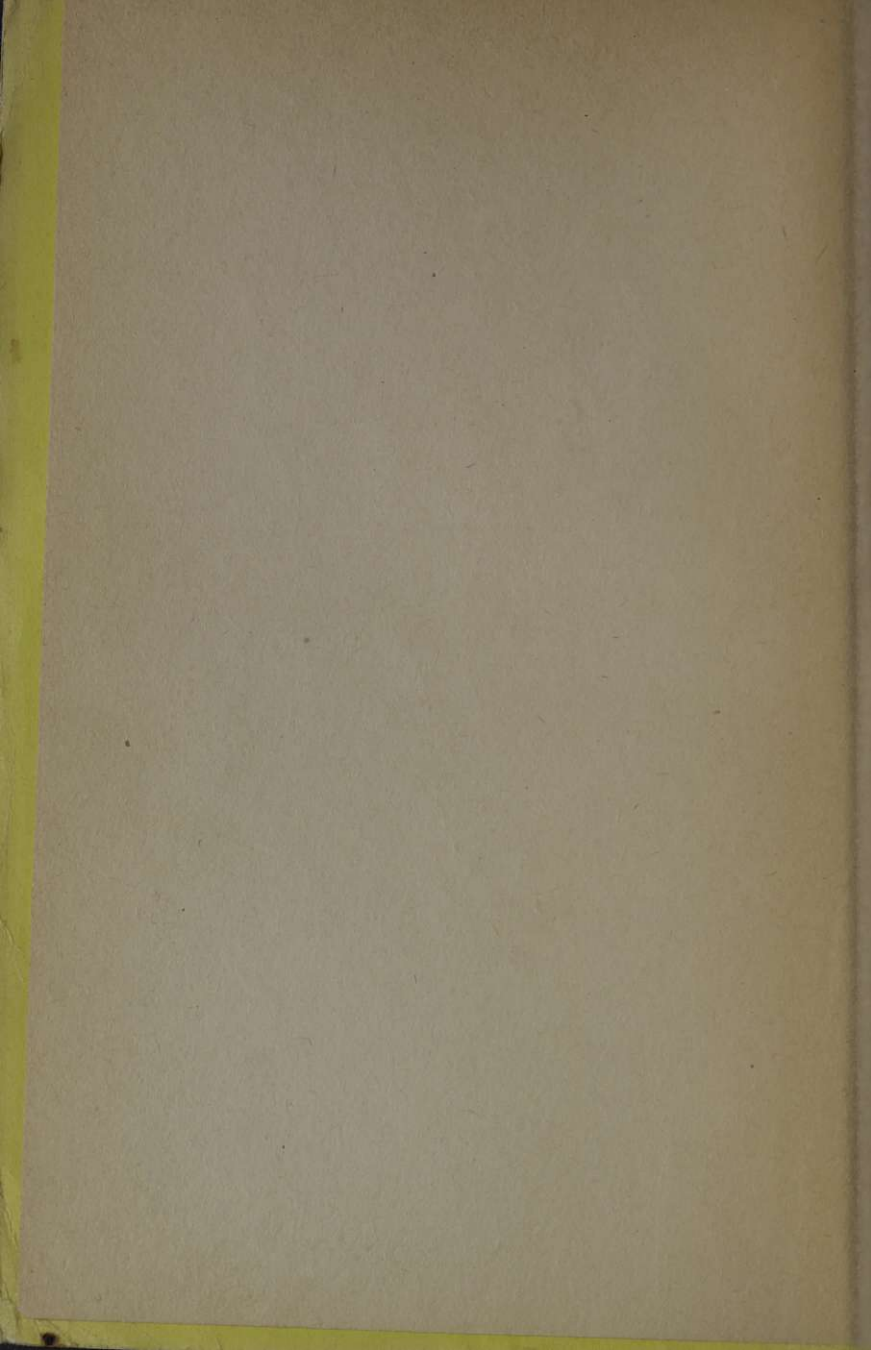
BE

Overman
Journal



190

J. G. Sewell



**LE DRAME
DE LA VILLA DES HIRONDELLES**

DU MEME AUTEUR :

- La Vitalité Romane de Malmédy (Epuisé).**
L'Épopée de Loncin.
La Victoire de Sart-Tilman.
Face à l'Invasion.
Chocs de feu dans la nuit.
Sous les Ouragans d'Acier.
Face au Peloton (Editions Vox Patriæ).
**Le Tragique Destin de M. 82 (Editions Vox
Patriæ).**
Ludendorff à Liège (Editions Vox Patriæ).
Zone de mort (Editions Vox Patriæ).

A PARAÎTRE :

- Les Exploits du Commissaire Radino.**
Le Fusillé vivant.
Evasions de Condamnés à mort.
Combats dans l'Ombre.
La Dame Blanche.
Haelen (12 août 1914).



GODEFROID I
(LOUIS COLLARD)



GODEFROID II
(ANTONY COLLARD)



Mme LEBRUN
(Mme JEANNE GOESEELS)

LAURENT LOMBARD

LE DRAME
DE LA
VILLA DES HIRONDELLES



ÉDITIONS VOX PATRIÆ
STAVELOT

Tous droits réservés.

Copyright by LAURENT LOMBARD.

Paris, le 24 février 1939.

Monsieur Laurent LOMBARD,
Stavelot.

Monsieur,

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je crois même ne vous avoir jamais rencontré. C'est donc tout à fait par hasard que j'ai pour la première fois ouvert un de vos livres. Et je me souviens que c'était en chemin de fer, entre Liège et Verviers, si j'ai bonne mémoire. C'est peut-être parce que vous évoquiez très vivement et très simplement, sans romantisme aucun, sans naturalisme non plus, cette terre belge que je traversais en vous lisant, que j'eus tout de suite la sensation d'un livre vrai et d'un écrivain véridique.

Depuis vous avez collationné très patiemment, très pieusement aussi cette série de nouvelles vécues, qui forment le fond de votre œuvre. Je n'ai jamais rien lu de vous sans une émotion immédiate et profonde. Des livres

comme les vôtres, Monsieur, sont des livres que tout le monde a le devoir de lire. Non seulement parce qu'ils sont une leçon de patriotisme et d'humanité. Mais davantage encore parce qu'on y trouve une leçon perpétuelle d'humilité.

Un poète a dit très magnifiquement que la vie quotidienne exige beaucoup d'amour. Il en faut plus encore pour risquer quotidiennement la mort sans éclat, sans fracas, en silence.

C'est cela, Monsieur, que je voulais vous dire en vous assurant de ma sympathie totale et de mon admiration.

CLAUDE FARRÈRE,
de l'Académie Française.

**PRENEZ GARDE, PRENEZ GARDE,
LA DAME BLANCHE VOUS REGARDE.**

Depuis plus d'une heure, la sentinelle allemande allait et venait le long de la haie électrisée. De temps en temps, elle s'arrêtait et inspectait longuement la campagne avoisinante qui, en ce mois de décembre 1917, étalait sous un ciel gris et bas ses bruyères mortes. Pas le moindre mouvement, pas un être vivant dans la zone interdite. C'est pendant la nuit que la plupart des passeurs belges travaillaient dans cette région anversoise. L'espoir d'en surprendre un en plein jour hantait cependant les Allemands qui y montaient la garde.

L'homme était maintenant immobile et semblait figé dans une attitude d'attente. Soudain, il prit son fusil et, de la pointe de sa baïonnette, fouilla le gazon sous la haie électrisée. Un objet noir était là dans l'herbe. Qu'était-ce ? Un morceau de bois ? Une pierre ? Un engin de destruction ? Non, c'était léger, très léger. Doucement, le soldat l'attira à lui, se courba, le ramassa. Lorsqu'il l'eut en main, il constata que c'était un rouleau de papier hermétiquement fermé.

Que recélait-il ? L'enveloppe noire était soigneusement scellée : rien cependant n'indiquait la

nature du contenu. N'étaient-ce pas des billets de banque ? Le soldat eut la tentation de faire sauter les cachets de cire, puis il se ravisa. Cette trouvaille intéresserait certainement son commandant.

A son retour au poste, il s'empressa de lui porter le mystérieux rouleau. L'officier fut tout aussi intrigué que son subalterne. Il tourna et retourna dans ses mains le petit cylindre noir, examina attentivement les sceaux.

— Où l'avez-vous trouvé ? demanda-t-il au soldat.

— Sous la haie électrisée.

— Était-il bien dissimulé dans l'herbe ?

— Non, il était visible à plusieurs mètres et je l'ai aperçu sans peine.

— C'est donc probablement un de ces damnés passeurs belges qui l'aura perdu en franchissant le fil.

Tous les soldats furent interrogés l'un après l'autre : n'avaient-ils remarqué rien de suspect au cours de leur dernière faction ? Avaient-ils rigoureusement observé les consignes ? Après une enquête infructueuse, le commandant du poste se décida à transmettre le rouleau à la Polizeistelle de Turnhout. Il y joignit un court rapport sur les circonstances de la trouvaille.

Les bureaux de la Polizeistelle de Turnhout, installés rue St-Antoine, n° 12, étaient dirigés par le lieutenant d'artillerie Ule. Un commissaire de la police judiciaire de Leipzig, Jacoby, y remplissait les fonctions de sous-chef. Agents subalternes : Levy (docteur en philosophie) de Berlin, Weiler, Winkel, Stradter, Dislaken. Ces messieurs

étaient secondés par une foule d'agents auxiliaires et d'indicateurs. Un d'eux, officier néerlandais de service à la frontière, leur était particulièrement précieux. Au mépris de la neutralité que lui imposait son uniforme, il trahissait tous les passeurs belges qui avaient le malheur de faire sa connaissance.

La Polizeistelle d'Anvers se réservant tous les grands procès d'espionnage, celle de Turnhout jouait nécessairement un rôle plus modeste : ses attributions se bornaient aux affaires de passages clandestins, de recrues et de fraude de lettres. Aussi dès réception du rouleau noir, le lieutenant Ule, flairant une affaire intéressante, s'empressa-t-il de faire sauter les sceaux. Une grosse surprise l'attendait : à l'intérieur de ce minuscule cylindre pas moins de cinquante feuilles dactylographiées, très longues et très fines, étaient serrées.

Il appela son collaborateur, le commissaire Jacoby, au travail dans la pièce voisine.

— Regardez donc ce qu'on vient de m'apporter de Putte, dit-il.

Jacoby prit en main une des feuilles soyeuses et l'examina.

— Tout à fait intéressant... Un rapport d'espionnage comme j'en ai rarement vu.

— Intéressant, intéressant... Vous en avez de bonnes ! Il sera intéressant quand nous aurons réussi à en déterminer la provenance.

— Nous y arriverons, soyez sans crainte.

Pendant de longues heures, les deux hommes restèrent penchés sur le mystérieux document ; ils n'y découvrirent pas une seule indication révélant la trace de son auteur. La plupart des feuil-

les contenaient des renseignements très détaillés sur les mouvements des troupes allemandes, mais les localités et les gares où ces mouvements avaient été observés y étaient désignées par des chiffres conventionnels.

Tout dans ces rapports attestait un travail méthodique et précis. Le passage des trains convoyant des troupes ou du matériel y était signalé heure par heure en signes abrégatifs d'une extrême diversité. Plusieurs messages chiffrés accompagnaient ces documents. Cinq feuilles portaient huit colonnes juxtaposées de nombres de six chiffres. Les deux chefs de la Polizeistelle étaient tout à fait déconcertés.

Le lendemain, tout le personnel se mit à l'œuvre et les feuilles passèrent de main en main. Belle occasion pour les policiers amateurs de révéler leur flair et leur sagacité. Après de minutieuses recherches, ils parvinrent à établir que certains mouvements de troupes avaient été observés à Liège et à Bruxelles. Maigre indice, en vérité.

Pendant plusieurs jours, on ne parla à la Polizeistelle de Turnhout que du document secret trouvé à Putte. Une sourde irritation gagnait chefs et subalternes. Ah ! ces maudits espions belges ! Depuis le début de la guerre, on en avait fusillé plus de deux cents, et, malgré cela, ils continuaient leur œuvre néfaste. Pis encore, ils perfectionnaient leurs méthodes et devenaient de plus en plus redoutables. Une impression très rassurante s'était dégagée de tous les grands procès d'espionnage : les services de renseignements alliés ne pouvaient rivaliser avec les organisations similaires allemandes. Or ce seul document trou-

vé par hasard dans la campagne de Putte démontrait à l'évidence qu'une formidable organisation d'espionnage comparable aux meilleurs services secrets allemands, continuait à exercer ses ravages sur les derrières de l'armée. Ainsi donc, les espions arrêtés, fusillés ou incarcérés en si grand nombre étaient remplacés par d'autres qui, forts de leur expérience, défiaient à présent la multitude de policiers, d'agents, d'indicateurs au service des différentes Polizeistellen et Geheimpolizei des territoires occupés.

Un véritable défi, tel était bien le sens de ce banal rouleau ramassé par une sentinelle sous la haie électrisée, un défi lancé aux limiers chargés d'exterminer ceux qui, dans l'ombre, savaient l'organisation militaire allemande et compromettaient la sécurité des armées.

Convaincu que ni lui ni ses collaborateurs ne réussiraient à éclaircir le mystère planant sur la signification et l'origine de ces messages chiffrés, le lieutenant Ule se résigna à alerter la Polizeistelle A. d'Anvers et à lui transmettre le document. Tout comme à Turnhout, celui-ci connut dans les bureaux de la rue Stoop un vif succès de curiosité. Le commissaire Meyer et ses agents passèrent des journées entières à en étudier les moindres particularités, mais sans y découvrir autre chose que de décevantes présomptions.

A plusieurs reprises, Meyer téléphona à Turnhout, se fit préciser l'heure, la date, le lieu de la découverte du rouleau. En vain : le mystère restait entier. Encore que la rivalité entre les Polizeistellen d'Anvers et de Bruxelles fût grande et que Meyer éprouvât de la répulsion à avouer son

incompétence en cryptographie à ses collègues de la rue Berlaimont, il n'hésita pas à leur communiquer à son tour l'objet de ses obsessions : le rouleau noir.

C'est le sous-chef de la Polizeistelle A. de Bruxelles, le commissaire Hans Goldschmidt, qui se chargea d'étudier à fond les feuilles couvertes de chiffres et de signes conventionnels. Il s'adjoignit pour ce travail les plus fins cryptographes attachés aux services de la Polizeistelle. Mais pas plus que ses collègues de Turnhout et d'Anvers, Goldschmidt ne parvint à traduire en clair les messages chiffrés et encore moins à découvrir la piste de leur auteur.

L'activité de l'organisation belge, dont le rouleau noir attestait l'existence, représentait trop de risques pour que Goldschmidt ne recourût pas à tous les moyens d'investigation possibles. Il fit donc copier le document et en adressa un exemplaire à toutes les Polizeistellen de Belgique ainsi qu'à la Geheimpolizei des régions d'étapes. Les jours s'écoulèrent dans l'attente d'un message annonçant que l'énigme était enfin tirée au clair, mais bientôt cet espoir s'évanouit. Goldschmidt se retourna alors contre la Polizeistelle de Turnhout et adressa une note acerbe au lieutenant Ule lui reprochant de ne pas lui avoir communiqué plus de renseignements sur les documents en question et l'invitant à redoubler de vigilance. « Nous avons évidemment affaire, écrit-il, à une grande organisation qui est sans doute solidement montée et possède de nombreuses ramifications. »

Quelques semaines plus tard, autre grosse surprise : les bureaux de la Polizeistelle de Turnhout

étaient cambriolés et une main mystérieuse reprenait le rouleau noir ainsi que le dossier de l'enquête à laquelle il avait donné lieu.

Cette main mystérieuse, c'était celle de la DAME BLANCHE. Le 2 avril, les chefs de son quartier général établi à Liège, recevaient de Rotterdam le message suivant :

45000	28258	24316	12225	43612	20382	80288	12541
16736	51888	79062	42080	82200	36944	78886	05496
02878	64376	92045	43210	91844	19042	58728	03822
98253	81062	13188	07839	87826	70624	80438	17664
64982	84703	09673	72888	98707	49244	90743	67096
41454	20454	38480	82250	62470	60384	28158	48125
88414	70503	61182	24680	58343	25213	03281	82802
88287	45060	58887	16190	68145	78281	25062	42045
97842	05250	62483	07498	68452	01698	89068	11210
	58856	14561	22498	26318			
67096	28038	72132	70725	24106	05587	07680	54961
59613	66983	43284	52069	96625	06808	76110	51880
69498	44030	62482	50590	68149	03650	98821	36820
42707	21062	40987	43498	20928	07802	46167	44208
45288	03442	58724	06384	63866	10302	80724	28182
43032	10344	50605	88871	88987	24204	58210	66167
43666	05696	62587	09826	88814	42507	81690	38209
63209	78824	69806	11806	82878	72449	69832	50943

Le voici, transcrit en clair :

« Les recherches allemandes n'ont pas permis
 » de découvrir par quel moyen les plis n° 11 du
 » 12 décembre dernier sont arrivés au lieu où
 » ils ont été trouvés par la sentinelle allemande,
 » c'est-à-dire que les Allemands ne connaissent
 » pas l'identité de la personne qui les a cachés.

» L'enquête tendant à découvrir la provenance
 » des documents a donné jusqu'à présent un ré-
 » sultat complètement nul. De ce fait, les Alle-
 » mands ne sont pas encore parvenus à se mettre
 » sur vos traces à l'intérieur. »

II

DANS UN REFUGE DE LA DAME BLANCHE.

Nuit et jour, la Dame Blanche regarde... Ses yeux, ses innombrables yeux suivent dans tous leurs mouvements les armées grises qui grouillent sur le territoire belge. Et son regard pèse sur elles comme une malédiction. La Dame Blanche voit tout, sait tout, pénètre tous les desseins de l'ennemi. Répartis sur tous les points des régions occupées, depuis le front jusqu'aux frontières hollandaise et allemande, ses agents montent inlassablement une garde silencieuse observant toutes les allées et venues des divisions derrière la ligne de feu.

La Dame Blanche se tient en liaison constante avec l'état-major britannique. C'est pour lui qu'elle regarde, qu'elle travaille dans l'ombre, bravant les terribles menaces de l'occupant. Grâce à son activité tenace, méticuleuse, les surprises là-bas sur le front ont cessé. Au courant des projets d'attaque ennemis, les états-majors alliés peuvent parer à tous les coups.

Pendant de longs mois, les Allemands ont ignoré l'existence de la Dame Blanche. Après avoir détruit un grand nombre de services de ren-

seignements alliés, ils se sont abandonnés aux satisfactions d'une victoire qu'ils croyaient décisive. La plupart des procès d'espionnage jugés par leurs conseils de guerre leur avaient d'ailleurs révélé le manque d'organisation et de solidité des services des alliés. C'est l'affaire du rouleau noir trouvé à Putte qui leur avait ouvert les yeux. Maintenant, dans toutes les Polizeistellen, on savait qu'une « grande organisation » opérait sur les derrières de l'armée allemande menaçant dangereusement sa sécurité. A la frontière, dans les régions d'étapes, dans le territoire du gouvernement général, partout les policiers secrets et leurs indicateurs étaient aux aguets. Les plus fins limiers de la rue Berlaimont, Burtard, alias Foerster, et les sinistres Borgers, qui comptaient à leur actif le repérage de tant de services secrets alliés, tentèrent, suivant leur méthode favorite, de découvrir les traces de la Dame Blanche en Hollande. Ils en furent pour leur déplacement. La période des succès faciles était définitivement révolue, maintenant les adversaires auxquels ils avaient affaire se montraient autrement redoutables que ceux qu'ils avaient envoyés devant les pelotons d'exécution ou dans les bagnes allemands.

Bien défendue par un puissant service de contre-espionnage, la Dame Blanche défiait victorieusement les centaines d'argousins qui avaient juré sa perte. Mieux encore : elle surveillait la police secrète allemande, éventait ses manœuvres et parfois même paralysait ses moyens d'action.

Rien dans son activité et sa vie n'était laissé

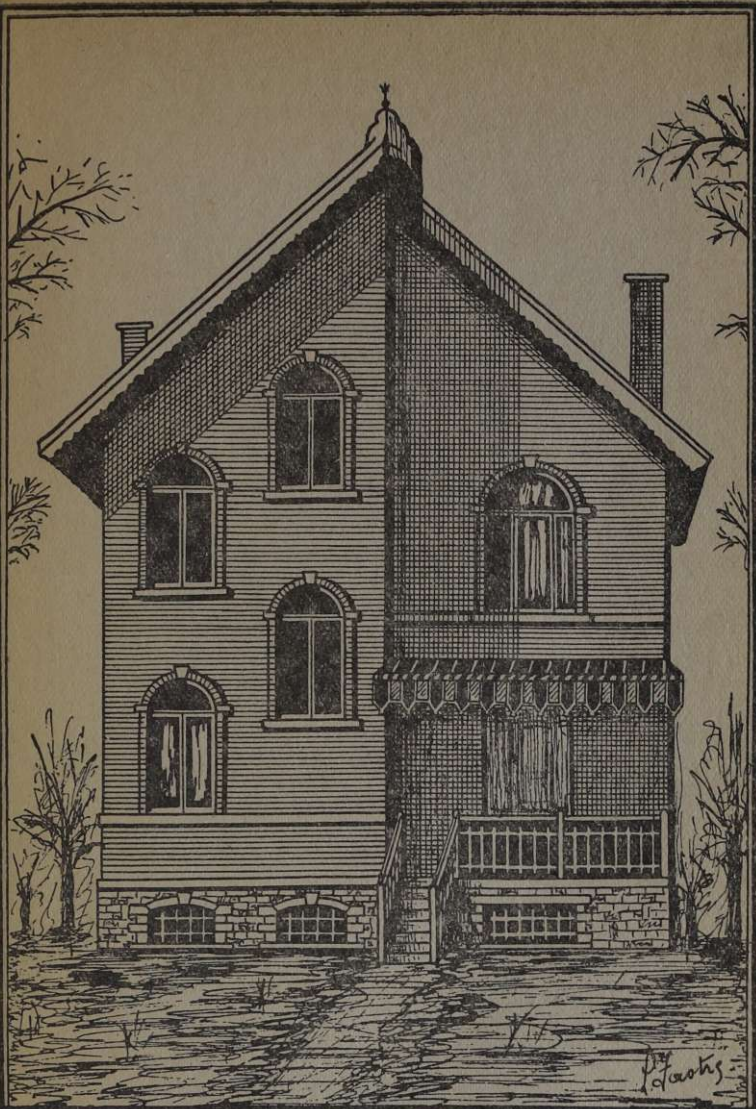
aux surprises du hasard : toujours en bataille, toujours sur le qui-vive, elle déployait journellement pour éviter les pièges de l'ennemi une extraordinaire habileté; prudence, ruse, sang-froid, toutes les qualités indispensables au terrible jeu de la guerre secrète lui paraissaient cependant insuffisantes. C'est l'audace qui caractérisait ses méthodes d'action. La consigne gravée sur la plaque de plomb remise à tous ses agents, avait la résonance d'un coup de clairon : « Ose tant que tu peux ».

Et son audace faisait merveille : prête à tous les coups durs, elle disposait d'armes et certains de ses refuges devaient être défendus, comme des blockhaus sur le front, jusqu'aux extrêmes possibilités d'une résistance à mort.

Un de ces refuges : la Villa des Hirondelles. Désignée par des ordres supérieurs pour être en cas de surprise l'objet et le théâtre d'une lutte sans merci, elle ne pouvait tomber entre les mains de l'ennemi avant la destruction des documents qui y étaient dissimulés. Les secrets de la Dame Blanche devaient à tout prix rester inviolés.

Rien dans l'extérieur de la Villa des Hirondelles ne révélait sa destination guerrière. Modeste demeure d'architecture simple, aux murs cimentés, elle se dresse sur la rive droite de la Meuse. On l'aperçoit du haut du pont de Wandre, à quelques centaines de mètres.

Abords bien dégagés : devant, le large miroir scintillant du fleuve ; derrière, des vergers ; à droite et à gauche, des jardins. La maison la plus proche paraît à une cinquantaine de mètres. Peu de risques de surprise.



Villa des Hirondelles -
Façade vers la rue

Service de la Dame Blanche : voici la maîtresse de céans, Madame Lebrun. Une figure joviale et avenante, des yeux où se reflète la limpidité d'une belle âme. Droite comme une épée, bien bâtie, alerte. Veuve, quarante ans : le type de la femme-soldat. Son vrai nom : Jeanne Goe-seels.

Service de la Dame Blanche : Rosa, la femme de ménage. Une petite blonde aux allures énergiques ; son mari se bat sur l'Yser.

Service de la Dame Blanche : trois hôtes, Godefroid I, Godefroid II et Franchimont.

Vie dans le calme, le silence et le mystère. Chacun porte dans la poche de son veston un revolver chargé. Chacun a sa mission et ses secrets. Une commune volonté : servir la Dame Blanche jusqu'à la mort.

Sur la table de la salle à manger s'étale une grande carte ; de nombreuses localités y sont démarquées par des traits rouges. Au dehors, peu de mouvement. Pendant des journées entières, le jardinier, sourd et muet, va et vient dans le jardin.

Chef responsable du refuge, Madame Lebrun est en même temps courrier extraordinaire. Parfois, elle part de grand matin et ne revient que très tard dans la soirée. Jamais personne ne l'interroge sur ses missions secrètes. Les deux Godefroid, eux aussi, quittent parfois le refuge. Ils vont loin, très loin vers le sud et leur absence se prolonge pendant cinq ou six jours. Fatigués, harassés, à leur retour, ils sourient toujours. Jamais ombre de mauvaise humeur sur leur figure juvénile.

Quant à Franchimont, c'est un grand jeune homme d'allure très distinguée. Un individu suspect envoyé par la police allemande s'étant présenté à son domicile, la Dame Blanche a cru prudent de mettre Franchimont à l'abri et tout en le maintenant en activité de service dans ses fonctions d'agent de liaison de la Direction Générale, lui a confié celles de secrétaire du poste O du premier bataillon. Il dispose d'une machine à écrire et, durant des heures entières, il dactylographie les rapports que le service de transmission intérieure acheminera promptement vers le Secrétariat Général. Remis ensuite, avec tout le courrier, aux agents de service de transmission extérieure, ils ne tarderont pas de parvenir à Rotterdam.

A la Villa des Hironnelles, on observe, on veille et on travaille. Tous ses habitants ont juré de mourir plutôt que de dévoiler les secrets de la Dame Blanche. Ces fameux secrets sont inscrits dans le code du service employé pour les messages chiffrés, dans les instructions confidentielles envoyées périodiquement aux commandants de bataillon, dans les rapports rédigés ou recopiés à la villa.

Certes les cachettes ne manquent pas ; les plus fréquemment employées sont les dossiers de fau-teuils. Mais il ne peut être question de tout cacher, ce serait d'ailleurs impossible ; comment, en effet, dissimuler les vingt-huit revolvers et brownings, ainsi que les centaines de cartouches, qui doivent servir à la défense du refuge ? Madame Lebrun les a placés dans sa chambre : gros revolvers à

barillet, minuscules brownings noirs dernier modèle, armes de luxe à poignée de nacre, etc.

En cas de surprise, chacun devra faire feu sur le premier ennemi qui se présentera à la villa. Ne pas hésiter un seul instant : oser comme l'ordonne la consigne de la Dame Blanche. Oser... Mais une surprise n'est-elle pas improbable ? Sous la protection de la Dame Blanche, le refuge semble à l'abri de tout risque. Car la Dame Blanche est puissante, très puissante. Les centaines de soldats volontaires qui la servent, connaissent l'efficacité de ses moyens d'action. Ils savent avec quelle audace elle brave la police secrète mobilisée contre elle. Leur confiance est sans bornes.

Les hôtes de la Villa des Hirondelles ont, eux aussi, l'assurance d'appartenir à un groupement patriotique qui porte en lui une force conquérante et incoercible. Nulle pensée de défaite dans les esprits. Si les méthodes d'action de la Dame Blanche demeurent exemptes d'erreurs et de dangereuses improvisations, que pourrait-on craindre ? Un malencontreux coup du hasard ? Une défaillance individuelle ? Puisque tous les agents enrôlés sont triés sur le volet, puisque tous ont juré de ne jamais trahir aucun secret de l'organisation, inutile de transformer la villa en arsenal.

Cependant les ordres de la Dame Blanche restent formels : porter le revolver à tout moment dans la villa et s'en servir dès qu'un policier ennemi se montrera.

Au cours de leurs longues séances de travail, Godefroid I, Godefroid II et Franchimont se lèvent parfois, se dirigent vers une des deux grandes fenêtres de la pièce du rez-de-chaussée

où pendant des heures ils restent penchés sur des documents ; ils jettent un regard sur les abords de la villa. Mouvement machinal ou appréhension d'une surprise ? A perte de vue règnent le calme et le silence. Aucune silhouette suspecte à l'horizon. La villa est vraiment à l'abri des curiosités dangereuses : pas l'ombre d'un péril ne pèse sur elle.

Pourtant la menace de mort est suspendue sur la tête de ses hôtes et c'est elle qui, malgré tout, à certaines heures, y alourdit l'ambiance. Le crépuscule y crée une atmosphère de gravité et de recueillement nuancée d'angoisse.

Pendant les nuits d'hiver, lorsque le vent emplit les hautes cheminées de la villa de ses plaintes, les hôtes se recommandent à Dieu. A Dieu qui veille sur la Dame Blanche.

En janvier 1918, à la suite de pluies torrentielles, les eaux de la Meuse s'enflèrent, débordèrent sur les rives, gagnèrent le jardin de la villa qui bientôt fut complètement inondé. Puis le niveau monta, monta, et la nappe liquide recouvrit tous les environs. Le refuge apparut alors comme une arche abandonnée au milieu des flots. Le problème du ravitaillement, déjà si compliqué en temps normal, donna de gros soucis à la Dame Blanche, toutefois, comme toujours, celle-ci surmonta les difficultés et des vivres furent transportés en barquette aux agents encerclés par les eaux.

Le soir, le séjour à la villa était sinistre. Pas de lumière. On s'éclaire au moyen de bougies dont la faible clarté laisse dans l'ombre de larges pans de murs. Aussi loin que s'étend le regard,

on n'aperçoit que la surface immobile des eaux.

Godefroid I et Godefroid II s'attardent longtemps à la contemplation de ce spectacle impressionnant. Debout, l'un à côté de l'autre, ils regardent sans mot dire l'immense étendue piquée çà et là de feux follets et sur laquelle se dressent, tels des fantômes, les arbres des vergers voisins.

Cependant nulle ombre de tristesse dans leur regard, nulle crainte dans leur âme ; la solitude, la nuit, la guerre secrète dans laquelle ils sont engagés, ses mystères, ses risques, la mort, rien ne peut les abattre. Ils savent qu'en se donnant à la Dame Blanche, ils se sont donnés à la patrie et que se donner à la patrie, c'est se donner à Dieu.

Ainsi la vie de ces deux modestes agents de la Dame Blanche se déroulait sous le signe des grands appels de l'Idéal et de la Grâce.

III

GODEFROID I et GODEFROID II, SOLDATS D'ELITE DE LA DAME BLANCHE.

Godefroid I et Godefroid II sont frères. Godefroid I : un grand blond au regard très doux. Age : vingt et un ans. Godefroid II, vingt ans, plus petit, plus vif, plus impétueux que son aîné.

Guidés par la passion de servir leur pays, ils sont venus de loin, de très loin. Parmi les souvenirs emportés de leur village natal, certains leur embaument le cœur : la Gaume et la douceur de ses décors rustiques, le foyer familial tout parfumé de tendresse et de grandes joies salubres.

De là-bas, pour gagner Liège, ils ont dû affronter des difficultés, des obstacles, des périls. Ils ont tout surmonté. Nulle fatigue ne leur a paru trop pénible, nulle marche trop longue, nul risque trop grave. Partis du sud du Luxembourg, sans les passeports exigés par l'autorité allemande, ils ont réussi à sortir de la région d'étape en se glissant avec habileté à travers le réseau serré de postes de surveillance et de patrouilles étendus sur tout le sud du Luxembourg.

Alors qu'ils ne songeaient qu'à aller défendre leur pays sur l'Yser et prenaient leurs dispositions pour s'acheminer vers la frontière hollandaise,

l'appel impérieux de la Dame Blanche retentit à leurs oreilles. Ils en furent d'abord tout déconcertés. Quoi ? Renoncer à leur grand rêve, travailler dans l'ombre, dans la solitude...

Service de la Dame Blanche, service dans le renoncement et l'abnégation. Et parfois même dans l'humiliation. Rester au pays, c'était pour des gars de vingt ans s'exposer à la malveillance et au mépris des patriotes. Et la voix grave et sereine de la Dame Blanche s'élevait :

— Vous servirez sans être connus, sans espoir de récompense, sans le réconfort du coude à coude avec des camarades de combat.

— Notre collaboration est-elle donc indispensable ? D'autres plus expérimentés que nous, ne s'acquitteraient-ils pas mieux de ces rudes missions secrètes ?

En ce moment (octobre 1917) la Dame Blanche ne contrôlait pas très bien les passages des troupes allemandes entre Longuyon et Sedan, sur la grande ligne stratégique Thionville-Lille. Il lui fallait des observateurs dans cette région. Toute une série de postes devaient y être établis qui seraient ensuite reliés par une chaîne de courriers sûrs à son quartier général. La création de ces postes était une de ces entreprises qu'on ne confie qu'à des agents d'élite ; elle était en effet hérissée de difficultés. Il s'agissait de pénétrer dans l'étape virtonnaise où l'ennemi avait organisé un régime de surveillance sévère. Ensuite, se posait la grosse question de l'enrôlement de nouveaux agents. Ordre de ne pas faire des démarches à la légère, de ne recruter que des hommes sûrs, de les instruire, de les styler et de les prévenir

que le service de la Dame Blanche comportait le risque de mort. Ensuite les convier à prendre par serment l'engagement de mourir plutôt que de révéler les secrets de l'organisation.

La conviction acquise que servir la Dame Blanche c'était servir la patrie et que leur mission serait essentiellement une mission de sacrifice pleine de risques et d'humiliations volontaires, Godefroid I et Godefroid II n'hésitèrent plus : ils s'enrôlèrent.

Ils virent alors fonctionner de près quelques-uns des rouages de la machine compliquée qu'était l'organisation secrète de la Dame Blanche. Des courriers anonymes leur communiquèrent les premières consignes et bientôt ils furent mis en présence d'un des chefs de la Dame Blanche : M. Beaumont, un homme d'environ quarante ans, un peu frêle et dont les traits fins et distingués accusaient l'élévation d'âme. Il s'exprimait avec élégance et précision. Pas de grandes phrases cependant : quelques paroles chaleureuses, des consignes bien nettes et un exposé lumineux de la technique de l'observation.

Les Godefroid prêtèrent serment. Cérémonie simple et touchante : devant un grand crucifix appendu au-dessus de la cheminée d'une salle à manger, ils jurèrent « de ne révéler à qui que ce soit, sans autorisation, rien de l'organisation du service, même si cette attitude doit entraîner pour moi ou pour les miens la peine de mort. »

Ils jurèrent en mettant toute leur âme dans leur serment. Leurs yeux brillaient et leur figure prit une expression de résolution farouche. Le « chef » comprit que les deux nouveaux soldats

de la Dame Blanche étaient des recrues de choix.

On les initia à l'art de l'observation. Jamais élèves ne montrèrent plus de bonne volonté et d'application. Programme d'étude : toute l'organisation militaire allemande : effectifs, équipements, matériel. Ils apprirent à reconnaître et à identifier rapidement les unités constituées au moyen d'indices sûrs, à transcrire en signes conventionnels les renseignements recueillis, à utiliser le code secret de la Dame Blanche.

Après l'initiation théorique, premières missions d'essai, ils s'en furent donc l'un et l'autre rôder autour des gares, des casernes et des cantonnements des environs de Liège, repérant les effectifs ennemis et les identifiant. Essais concluants, Godefroid I et Godefroid II travaillaient comme des vétérans. Comment en eût-il été autrement ? Intelligents, instruits, décidés et consciencieux, ils avaient toutes les qualités requises pour se distinguer rapidement au service de leur pays.

L'heure de leur « grande mission », celle qui leur avait valu l'attention spéciale de la Dame Blanche, ne tarda pas à sonner. L'expédition dans le Virtonnais fut préparée minutieusement. Pendant de longues heures, les deux futurs émissaires de la Dame Blanche restèrent penchés sur les cartes d'état-major que le « chef » leur avait confiées. Il fut convenu qu'ils suivraient chacun un itinéraire différent ; ainsi les chances de réussite s'en trouveraient doublées. Godefroid I s'acheminerait vers le sud du Luxembourg par les voies du nord-sud les plus directes tandis que Godefroid II dévierait vers le Namurois. Ils se rejoindraient dans leur village natal : Tintigny.

Le « chef » leur expliqua longuement l'itinéraire, leur signalant tous les passages difficiles : ponts gardés, viaducs, entrées de villes etc. Ce « chef » savait tout.

— Ici, disait-il, tandis que son index montrait un petit point rouge sur la carte, le passage est gardé, vous devrez montrer votre fausse carte d'identité. Là, la route est surveillée par des patrouilles, vous l'éviterez par le détour que voici.

On eût dit qu'il avait lui-même parcouru dans tous les sens les provinces de Liège, de Namur et de Luxembourg, tant il évoluait avec aisance dans l'inextricable lacs de routes et de sentiers reliant et enlaçant les nombreuses localités de ces régions.

Mais les difficultés les plus redoutables étaient à prévoir à l'entrée de l'étape virtonnaise ; là, la circulation des habitants était entravée par des défenses draconiennes et toutes les voies de communication étaient rigoureusement surveillées. Pour échapper aux patrouilles, un seul moyen : s'aventurer à travers champs et bois pendant la nuit.

Enfin le grand jour arriva. C'était le 30 novembre 1917. Les deux volontaires s'étaient tout assimilé : les instructions secrètes relatives à leur mission, les consignes à observer au cours des différentes étapes de l'expédition, les adresses des agents de la Dame Blanche où se ravitailler et loger en route, les mots de passe, etc.

Coiffés d'un chapeau mou, bien protégés contre les intempéries par un vaste manteau imperméable, les jambes serrées dans des bandes molletières, ils partirent pour l'inconnu. Première éta-

pe sans histoire : ni l'un ni l'autre n'eut à montrer la fausse pièce d'identité qui lui attribuait la nationalité luxembourgeoise.

Les agents de la Dame Blanche qui les hébergèrent ont redit à l'envi le charme prenant de la personnalité de ces jeunes confrères. Tous furent frappés par leur air résolu et leur discrétion. Au cours des entretiens, pas un mot de leur mission, pas une allusion aux circonstances de leur enrôlement. Cependant jamais leur conversation ne s'égarait sur les voies de la banalité. Leurs âmes éperdument tendues vers les grandes choses de l'idéal et de l'art s'y révélaient tout entières.

Godefroid II était musicien tandis que son frère avait la sensibilité exquise d'un poète. L'un et l'autre devaient aux bienfaits d'une formation intellectuelle et morale poussée jusque dans les profondeurs de l'âme, une sûreté de goût et de jugement qui émerveillait leurs interlocuteurs.

A mesure qu'ils avançaient vers le sud, les difficultés se multipliaient : difficulté d'échapper à la surveillance allemande, difficulté aussi de recruter des hommes prêts à se confier corps et biens à la Dame Blanche. Godefroid II eut la mésaventure de s'adresser à une personnalité qui lui tint ce décevant langage :

— Vous n'avez rien à faire dans ce pays. Toute la région est surveillée par un important service secret dont je suis membre. Vous êtes d'ailleurs bien trop jeune pour vous occuper de ces graves affaires. Retournez sur vos pas et dites à ceux qui vous ont envoyé qu'il est inutile d'établir de nouveaux postes d'observation dans cette contrée.

Pendant ce temps, Godefroid I réussissait, non

sans peine, à pénétrer dans l'étape virtonnaise. Suivant les conseils reçus, à Liège, de son chef, il évita les grand'routes, emprunta des sentiers zigzaguant à travers de vastes étendues boisées et, un soir, vint surprendre sa famille à Tintigny. Stupeur de son père et de ses petits frères et sœurs ! On le croyait là-bas, bien loin, sur l'Yser, on se le représentait déjà vêtu de l'uniforme belge et voici qu'il revenait comme il était parti ! Indignée à la pensée qu'il eût reculé devant le devoir, l'aînée de ses sœurs se dressa devant lui et lui cria :

— Va-t-en, je ne veux plus te voir !

On s'expliqua et le malentendu se dissipa. L'émissaire de la Dame Blanche se mit alors en devoir d'accomplir sa mission, c'est-à-dire de recruter des observateurs, des agents « boîte aux lettres » et des courriers. Tous les soirs, il est en campagne, parcourant la région à la recherche de patriotes décidés à risquer leur vie pour documenter les états-majors alliés.

Mais au moment même où la nouvelle organisation s'ébauchait, un ordre urgent le rappela à Liège. La Dame Blanche qui, par mesure de sécurité, l'avait fait suivre au cours de son expédition, venait de remarquer que la police allemande était sur sa piste. Le courrier envoyé à sa recherche arriva à Tintigny complètement épuisé. Il avait ordre d'emmener avec lui Godefroid I et de le faire sortir de la dangereuse zone de l'étape.

Lorsque, après bien des alertes et des émotions, Godefroid I rentra à la Villa des Hironnelles, il y retrouva son frère très morfondu de

sa mésaventure. En fait leur mission avait bel et bien échoué. Quelques jalons seulement avaient été posés, l'essentiel restait à faire.

C'est au contact des difficultés et des obstacles que se manifestait la merveilleuse ténacité de la Dame Blanche. Un échec avait pour elle la valeur d'une leçon. Mieux encore : d'un stimulant. Aussi l'affaire fut immédiatement remise à l'étude. L'honneur de la mener à bien revenait évidemment aux deux Godefroid qui avaient montré au cours du premier essai les fortes qualités d'endurance physique et morale que la Dame Blanche exigeait de ses soldats.

Tout le plan de l'expédition fut révisé. Tirant parti des constatations et des leçons de la première expédition, la Dame Blanche ne voulut laisser partir à nouveau ses deux jeunes émissaires qu'après leur avoir assuré le maximum de chances de réussite. Madame Lebrun reçut ordre de leur ménager un relai à Neufchâteau et d'autres agents, prévenus de leur prochain passage, furent chargés de leur prêter aide et assistance.

Par une froide matinée du mois de janvier 1918, les deux Godefroid reprirent allègrement la direction du sud. Cette fois, ils étaient bien résolus à ne pas revenir sans avoir accompli leur mission. Ils se quittèrent à Flémalle-Haute en vue de suivre l'itinéraire assigné à chacun ; ils devaient se retrouver quelques jours plus tard dans le Virtonnais.

Après une courte halte à Namur, Godefroid II se rendit à Biourge en compagnie d'un courrier. L'agent qui l'hébergea rapporte que le jeune soldat l'étonna par son calme et sa maturité de juge-

ment. « Je me souviens, écrit-il, de lui avoir posé de nombreuses questions au sujet du Corps d'Observation, sans obtenir de réponse. Ce silence si bien observé m'impressionnait vivement. Quelle force de volonté ! Quelle maîtrise de soi dans tout ce jeune homme ! »

Le lendemain, il atteignait le village de Suxy, frontière de l'étape, d'où il ne tarda pas de repartir pour Florenville. Il séjourna assez longtemps dans cette ville pour y installer un service territorial puis gagna le Virtonnais. Un soir, vers dix heures et demie, il se présenta chez des amis de Tintigny. Plus heureux que lors de la première tentative, il touchait enfin au but.

Pendant ce temps, Godefroid I s'était arrêté à Neufchâteau chez le nouvel agent recruté par Madame Lebrun. Il fit également une rapide apparition à Biourge pour s'assurer du passage de son frère. Alors, seulement, il songea à pénétrer lui-même dans l'étape. Décidé à s'aventurer dans la zone dangereuse entre Mellier et Les Fossés, il logea dans cette dernière localité. Le lendemain, vers 10 heures du soir, il se mit en route et suivit un chemin qui le conduisit au cœur d'un grand bois. Il va, seul, dans le ténébreux dédale où, lui a-t-on dit, des patrouilleurs allemands s'embusquent fréquemment. Sans crainte, il marche dans la direction du sud, là où l'appelle sa mission. De temps en temps, il s'arrête et tend l'oreille. Il lui semble qu'il a entendu des bruits de pas... De lugubres appels de chouettes traversent l'air.

Etre seul face au danger, face à la peur, tel est bien le sort des agents secrets. Pour eux

pas de coude à coude avec des camarades partageant les mêmes risques, pas de chef près d'eux pour leur donner l'exemple du mépris de la mort. La solitude toujours, toujours... Et lorsque l'angoisse envahit l'âme de l'homme livré à lui-même, malheur à lui si son caractère est sujet à des défaillances !

Godefroid I n'éprouva nulle crainte. Mieux encore que l'énergie physique de ses vingt ans, une force intérieure puissante guide ses pas dans les ténèbres, le tend tout entier vers l'objectif à atteindre, le prémunit contre la peur. Il franchit le passage redouté vers 4 heures, moment où, lui avait-on assuré, les patrouilles étaient moins nombreuses.

Dès qu'il se trouva dans l'étape, le jeune homme se sentit des ailes. Il brûlait de rejoindre son frère au pays natal. Il passa successivement et sans s'arrêter à Marbehan, Orsinaing et Breuvanne. Un matin, vers sept heures, il atteignit Tintigny et quelques minutes après, il embrassait son père et ses frères et sœurs.

Quelle joie lorsqu'il apprit l'heureuse arrivée de Godefroid II ! Maintenant l'heure était venue de tisser maille par maille le vaste filet à travers lequel nulle troupe allemande ne pourrait glisser sans être aussitôt repérée. Leur présence dans la région devait rester inconnue : aussi ils ne pouvaient se déplacer que pendant la nuit.

On était au début de février. Intempéries, bourrasques de neige harcelaient les rares voyageurs qui s'aventuraient sur les routes du pays. Stimulés par des difficultés de communication qu'ils n'avaient pas prévues, Godefroid I et Godefroid

Il se donnèrent avec un tel cœur à leur mission que tous les obstacles cédèrent. Observateurs, courriers, tous les agents nécessaires au bon fonctionnement du service à établir dans le Virtonnais furent recrutés les uns après les autres et prêtèrent serment.

Les deux envoyés de la Dame Blanche firent mieux que d'enrôler de nouveaux soldats : ils leur communiquèrent le feu de leur enthousiasme. Se représente-t-on ces scènes d'enrôlement ? C'est là-bas, bien loin dans de rustiques localités qui, en 1914, ont connu les horreurs de l'invasion. En cette saison, dès quatre heures, les rues s'emplissent d'ombres. C'est alors que les deux conspirateurs se mettent en campagne. Parfois, ils frappent à des portes amies et ils sont reçus à bras ouverts ; parfois aussi ils s'adressent à des patriotes de la région qu'ils rencontrent pour la première fois, dans ce cas, il s'agit de ne démasquer la Dame Blanche qu'avec prudence. Il faut cependant répondre aux questions des futurs volontaires, attirer leur attention sur l'importance et l'efficacité des services patriotiques qu'ils sont appelés à rendre. Et puis force est aussi de parler des terribles risques que cette activité comporte : néanmoins imposer silence aux craintes, mettre fin aux hésitations et emporter une adhésion nette et sans réserve.

Pour cela, c'est la voix même de la patrie qu'il importait de faire entendre, les Godefroid y excellaient. Et tandis qu'au dehors les rafales du vent mêlaient leurs plaintes aux sourds abois de la canonnade lointaine, de fiers patriotes répon-

dant à l'appel des deux frères se mettaient résolument au service de la Dame Blanche.

Les Godefroid restèrent quatre semaines dans l'étape, allant, venant, bravant le froid, la neige, les intempéries, la fatigue, uniquement préoccupés de la parfaite réussite de leur mission. Tous ceux qui les ont vus à l'œuvre ont été émerveillés par leur prudence, leur endurance et leur ténacité. Un jour Godefroid II, en tournée à Florenville, passa une nuit dans un hangar ouvert à tous les vents. De crainte d'attirer les Allemands, il préféra attendre l'aurore pour aller sonner à la porte d'un agent dont il ignorait l'adresse exacte. Une autre fois, dans le village de Termes, il resta blotti pendant de longues heures derrière un tas de fagots, en face d'une maison. Il attendit pour y pénétrer d'être sûr que les Allemands n'étaient pas à proximité. Trempé jusqu'aux os, il grelottait de froid.

Après quatre semaines d'activité incessante au cours desquelles les voyageurs nocturnes réalisèrent des prodiges d'audace, le service qu'ils avaient ordre de créer fut organisé dans ses moindres détails. Tout était au point : les postes d'observation, les voies de transmission des plis, les boîtes aux lettres ou lieux de concentration, le passage périodique de la frontière d'étape, etc. Une magnifique réalisation en vérité ! Désormais, grâce à eux, la Dame Blanche aurait des yeux dans ces régions lointaines du sud de la Belgique. Mieux encore : en étendant quelque peu l'organisation vers le sud, elle aurait vue sur l'étape française.

Maintenant, les ordres de la Dame Blanche

étant exécutés à la lettre, les deux hommes vont regagner Liège. Le 28 février, vers 8 heures du soir, ils font leurs adieux à leur famille et quittent leur cher village natal. Voyage dans la nuit : Godefroid I marche jusqu'à l'aube et arrive sans encombre aux Fossés où il séjourne jusqu'à midi. Le soir, il atteint Neufchâteau et loge chez l'agent qui l'a accueilli lors de son départ pour l'étape. Pas une seule fois, il n'est arrêté par les nombreuses patrouilles qui rôdent dans la région.

Godefroid II, lui, a pris la direction de Biourge. « De toutes ses démarches, de toutes ses visites aux environs de Tintigny, il ne dit pas un mot », raconte son hôte. Tout comme son frère, il est radieux. La satisfaction d'avoir mené à bien la difficile entreprise le comble de joie. Il trompe partout et avec une rare maîtrise la surveillance allemande et arrive à Liège le 5 mars, fatigué mais heureux. Il y retrouve son frère qui l'a précédé de quarante-huit heures. Sa principale inquiétude, en cours de route, c'était de ne pas revoir son frère au terme de l'expédition. A présent, les deux braves étaient tout au bonheur d'avoir bien servi. Le souvenir des angoisses et des fatigues passées s'effaçait dans l'allégresse du succès. Et quel succès !

Le « chef » qui les avait préparés à leur mission fut ravi d'apprendre avec quelle consciencieuse minutie ils avaient exécuté toutes les dispositions du plan dressé. Rien n'avait été négligé, aucune improvisation hasardeuse, aucune décision douteuse.

Au cours de leur longue randonnée dans les régions du sud, l'un et l'autre avaient en outre,

soigneusement étudié la répartition des troupes allemandes dans toutes les localités traversées. Le capitaine Landau apprécia comme suit les deux rapports qui lui parvinrent à Rotterdam : « Ces rapports sont vraiment splendides. Ces agents ont certainement bien compris la vraie portée de leur travail et ils ont bien saisi nos instructions. Nous serions très contents de voir tous les autres agents, s'occupant de régions dans lesquelles des troupes viennent se reposer, se conformer à l'exemple donné par les G. Ils n'ont pas seulement signalé l'arrivée, la distribution et le départ des unités composant les divisions qui étaient en repos dans leurs régions, mais ils nous ont aussi fourni des détails très précieux concernant les exercices que ces divisions ont faits pendant qu'elles étaient en repos. En outre, ils nous ont aussi fourni des renseignements de grande valeur sur d'autres unités et d'autres divisions qui se trouvaient dans leurs régions. »

Godefroid I et Godefroid II furent chaleureusement félicités par la Dame Blanche. Maintenant qu'ils avaient fait leurs preuves et s'étaient révélés agents d'élite, ils étaient tout désignés pour remplir à l'avenir les missions de confiance. Voici que précisément la mort d'un excellent agent, Adolphe Barnich, d'Esch-sur-Alzette, posait un problème difficile : la réorganisation du service dont il était l'âme et la création de nouveaux postes sur la ligne Trèves-Thionville. La réussite des deux frères dans le Virtonnais leur valut l'honneur de se voir attribuer cette importante mission.

Dans une lettre rédigée en langage conven-

tionnel, après son retour à Liège, Godefroid I annonce à ses proches que le « patron » l'a chaleureusement félicité des « affaires » qu'il a faites. « Je suis heureux », écrit-il.

IV

UNE TERRIBLE SURPRISE.

Revenus à la Villa des Hirondelles, les Godefroid y reprennent leur train de vie habituel. Le travail ne manque pas : la Dame Blanche leur a donné l'ordre d'établir un rapport circonstancié sur leur expédition dans le Virtonnais et, en outre, ils ont à élaborer le plan de leur nouvelle mission.

Maintenant les jours deviennent plus longs, les soirées moins lugubres, et des effluves printaniers montent des vergers qui entourent la villa. Rien ne fait présager un malheur. Pour les deux frères qui ont couru tant de dangers sur les routes lointaines du Luxembourg, c'est à présent la détente, le repos, la tranquillité. Ils sont sous la puissante tutelle de la Dame Blanche. Or la Dame Blanche a si bien protégé et défendu ses hommes qu'aucun de ses douze cents agents n'a encore été fusillé.

Les Godefroid n'ont donc rien à craindre et cependant, chose étrange, alors que tout les convie à la joie et aux douceurs de la vie, ils pensent, l'un et l'autre, à la mort. Le jour où ils avaient quitté pour la première fois leur village pour aller se battre sur l'Yser, ils avaient fait le don total de leur existence à leur patrie. « Pré-

parons nos âmes à tous les sacrifices, préparons-les à la mort, avaient-ils écrit ; oui, offrons à Dieu nos vies en holocaustes pour la Patrie... »

Le drame de la Villa des Hirondelles qui aurait pu être un banal épisode de la guerre dans l'ombre, avec son ambiance de mystère, ses acteurs intrépides, des coups de browning tirés à bout portant sur des intrus violant les secrets de la Dame Blanche, sera la révélation de deux des plus radieuses figures de patriotes belges. Une révélation éclairée de saisissantes lueurs de l'Au-delà.

En vérité, il y eut quelque chose d'étrange et de merveilleux dans la destinée de ces deux jeunes Ardennais qui s'étaient offerts en holocauste pour leur pays. Les fortes qualités de sang-froid, de courage, d'endurance qui leur avaient valu, malgré leur jeune âge, d'être comptés d'emblée parmi les agents d'élite de la Dame Blanche, s'expliquaient par le miracle de la Grâce qui façonnait, purifiait, embellissait leur âme. Le prestigieux idéal de la perfection chrétienne les fascinait, les attirait : ils s'y vouaient de toutes leurs forces.

Chaque jour, ils confiaient à des carnets intimes leurs pensées et leurs aspirations. Ce sont ces documents jaunis qui nous ont livré le secret de leur personnalité. Celle-ci y apparaît toute baignée d'une éclatante lumière surnaturelle, éperdument tendue vers la souffrance et le sacrifice. Quoi qu'il arrive, les Godefroid ne faibliront jamais. Car tout est pour eux source de joie : même la mort. « Si, parmi nos devoirs, écrit Godefroid I, il y a celui de mourir, de mourir dans la force de l'âge,

de mourir à vingt ans, eh bien ! il n'y a pas à hésiter : il faut mourir avec joie, sans regret puisque tout est dans l'ordre. »

Non, décidément le drame de la Villa des Hirondelles ne sera pas un drame comme les autres... La grandeur morale de ses héros va le hisser beaucoup plus haut que les exploits et les prouesses de guerre jusqu'aux cimes de la sainteté.

*
* *

Le vendredi 8 mars, vers deux heures de l'après-midi, deux hommes correctement vêtus, un grand blond d'une quarantaine d'années et un noiraud d'allure plus jeune, sortent du palais provincial de Liège. Quelques minutes plus tard, ils montent dans une voiture, à peu près vide, du tramway de Wandre. Lorsque le percepteur s'approche d'eux, ils montrent une carte rouge glissée entre deux feuilles de mica. Le percepteur n'insiste pas, il a reconnu la carte des policiers allemands.

Les deux hommes parlent maintenant à mi-voix en allemand. Ils sont en service ; cependant ce n'est pas de leur mission qu'ils s'entretiennent. Celle-ci, en effet, n'offre aucun intérêt : ils sont chargés de retrouver une Française, Mlle Marcelle, venue de Maubeuge sans passeport.

Nantis de tous les renseignements nécessaires, adresse de la « suspecte », nom des personnes qui l'hébergent, etc., ils ne prévoient aucune complication, aucune difficulté. L'affaire est sans attrait pour ces zélés argousins qui ne rêvent que de raffles sensationnelles dans les organisations patriotiques belges.

Le tramway continue sa course saccadée dans la longue artère qui traverse les quartiers du Nord. A droite et à gauche, sur les trottoirs, des passants vont et viennent, savourant comme un avant-goût du printemps la douceur de cette belle journée ensoleillée. Au service de la chambre 149 depuis plus de trois ans, les deux Allemands connaissent tous les quartiers de la ville ; cependant la banlieue leur est moins familière, aussi, lorsque le tramway les a déposés au pont de Wandre, s'empressent-ils de demander à un passant où se trouve la « Place Wérihet ».

Ignorant à qui il a affaire, l'homme leur explique longuement que la place en question est au delà du pont : il faudra tourner à gauche ; c'est à quelques minutes.

Même en plein jour la « Place Wérihet » a l'aspect morne d'un terrain vague. Elle n'est pas pavée et un de ses côtés seulement est occupé par des habitations. Là se dresse la maison de M. Reymen chez qui Mlle Marcelle est en service. Les deux policiers sonnent. Personne ne vient. Second coup de sonnette, sans plus d'effet. Le plus grand des deux s'énerve et secoue violemment la chaînette. En vain : personne ne se montre et on ne perçoit aucun bruit à l'intérieur. Ah ! voici un passant.

— Pardon, Monsieur, c'est bien ici qu'habite M. Reymen ?

— Oui, Monsieur, c'est bien là, seulement il est probablement absent.

— Vous ne savez pas où il est ?

— Non ; il est peut-être à la Villa des Hironnelles.

— Où est-ce ?

— C'est ici un peu plus loin à gauche, une maison grise... Je sais qu'elle appartient à M. Reymen, mais j'ignore s'il l'occupe.

Trois mots ont suffi à déclencher le drame... M. Reymen était effectivement le propriétaire de la fameuse villa, mais depuis que celle-ci était devenue un refuge de la Dame Blanche, il n'y faisait plus que de rarissimes apparitions. Au moment où les policiers se présentent chez lui, il est en ville. Quant à Mlle Marcelle, elle s'est mariée la veille à Liège et les Allemands perdraient leur temps à la chercher plus longtemps à Wandre.

Les deux policiers se dirigent alors vers la villa. Ils ne connaissent pas son emplacement exact. L'homme a dit « à gauche » : voici une, deux, trois maisons, puis deux vergers, une maison encore, un grand potager... Voilà probablement la Villa des Hirondelles, cette habitation cimentée qui se dresse là-bas au fond du jardin.

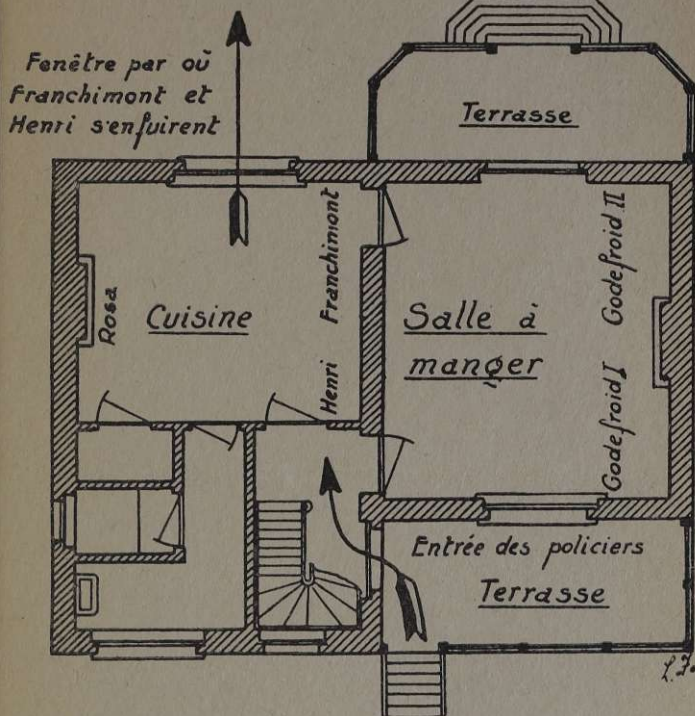
Fatale coïncidence : à l'instant même où les Allemands arrivent devant l'entrée de la propriété, deux jeunes gens en sortent. Tous deux sont des agents de la Dame Blanche. Noms de guerre : Franchimont et Henri. L'un et l'autre sont grands et solides.

Ainsi qu'on l'a vu, Franchimont est agent de liaison et secrétaire du poste zéro. Henri, lui, remplit les fonctions de courrier. Il a apporté à son confrère des rapports à dactylographier. Franchimont les a glissés dans le dossier d'un fauteuil puis, comme il devait se rendre à Liège, il est sorti avec le courrier. Ils portent à eux deux

Villa des Hirondelles

Plan du rez-de-chaussée

Facade vers la Meuse



Facade vers la rue

une batterie d'accumulateurs destinés à l'éclairage électrique du refuge et que Franchimont va faire recharger en ville.

Dans la guerre secrète la moindre imprudence peut avoir des conséquences incalculables : si par malheur, les deux jeunes gens après avoir attiré l'attention des Allemands, éveillent leur méfiance par un geste, un mot, une attitude ou un mouvement douteux, c'en est fait du refuge de la Dame Blanche et de ses occupants.

« Arrivés à la grille du jardin, écrit Henri dans son rapport, j'allais ouvrir, lorsque deux individus que nous venions d'apercevoir passant au delà de la grille, se retournèrent et nous interpellèrent :

— A qui appartient cette maison ? Qui habite ici ?

Puis immédiatement :

— Qui êtes-vous ? Vos cartes d'identité ! Police allemande...

Se tournant vers son compagnon, le plus grand des policiers dit : « Revolver àùs ! »

Ne sachant ce qui pouvait avoir été convenu entre Franchimont et les hôtes de la villa, je me tais et décide de laisser parler Franchimont. Celui-ci n'ayant pas répondu immédiatement, les deux policiers répètent :

— Qui habite ici ?

« Ils me demandent si j'habite ici, je réponds : « Non, à Liège. »

Les Allemands fouillent les jeunes gens. Ne pouvant être armés en ville par ordre supérieur, ils sont dans l'impossibilité d'opposer la moindre résistance.

Le groupe des quatre hommes s'engage alors

dans la longue allée du jardin qui aboutit à la terrasse de la villa. De l'intérieur de celle-ci, les hôtes n'ont rien remarqué.

Mais voici que les deux Belges et les deux Allemands montent l'escalier conduisant à la petite terrasse sur laquelle s'ouvre la porte de derrière de l'immeuble. Cette porte est solidement verrouillée : Franchimont, hôte habitué de la villa, le sait. Que va-t-il faire ? Minute terrible...

« J'étais en droit de compter, raconte Franchimont, que dès que la police allemande aurait franchi le seuil de la villa et que les habitants se seraient aperçus de leur présence, ils ouvriraient le feu sur les policiers. Mais, non, même dans la maison la police allemande n'attire pas l'attention des Godefroid et c'est seulement quand je leur crie « Aux armes ! » qu'ils semblent se rendre compte de ce qui se passe. »

Les policiers frappent à la porte... Scrupuleusement fidèle aux consignes, Madame Lebrun n'ouvre pas sans avoir pris la précaution de demander de l'intérieur :

— Qui est là ?

« J'hésite, continue Franchimont, espérant que cette hésitation éveillera la méfiance des hôtes et qu'ainsi Madame Lebrun pourra par son calme et son sang-froid trouver une diversion qui égarera les soupçons des policiers ou bien que les occupants de la salle à manger, qui doivent être armés, vont surgir et abattre les deux policiers. Sous la menace du revolver, je répons : « C'est moi. » Situation terrible que la mienne. Je n'ai pas répondu : « C'est moi » de mon propre gré, ce sont les policiers qui m'y ont contraint. »

Cité à l'ordre du jour de l'armée anglaise, titulaire des plus hautes distinctions honorifiques, celles qu'on ne donne qu'aux agents d'élite, Franchimont a la conviction d'avoir adopté en cette grave conjoncture une attitude à l'abri de tout reproche. Nous avons demandé aux deux chefs de la « Dame Blanche » s'ils partageaient cet avis. MM. Muraille et Beaumont nous ont déclaré : « Nous estimons vraie l'affirmation de Franchimont que les policiers allemands auraient sévi si lui-même et Henri avaient manifesté d'une façon quelconque leur retour à la villa en leur compagnie. C'eût été de plus leur donner l'idée de l'existence d'une situation scabreuse à l'intérieur de celle-ci. Nous reconnaissons qu'il y avait là une difficulté réelle et que l'inspiration de l'attitude à tenir n'était pas facile. On peut en tout cas discuter celle que les deux jeunes gens adoptèrent de chercher à passer sans casse. En répondant à Mme Lebrun : « C'est moi », Franchimont et Henri imposèrent à celle-ci un système de défense qui, n'ayant pas été concerté, était dangereux. Cette maladresse, les jeunes gens ne la renouvelleront pas dans la suite et ils auront devant les policiers allemands une attitude ferme et habile. »

Dès qu'elle a reconnu la voix de Franchimont, Madame Lebrun n'hésite plus : elle tire le verrou. Perspicacité ? pressentiment ? à peine a-t-elle ouvert la porte qu'elle voit à qui elle a affaire. Quelle surprise ! Le plus grand des deux Allemands lui demande :

— Monsieur Reymen ?

— Monsieur Reymen n'habite pas ici, sa mai-

son est près du pont. Vous êtes ici chez Madame Goeseels.

— Vous avez déjà été arrêtée ?

— Non. Ni par vous, ni par les Belges.

— Vous êtes Mademoiselle Marcelle ?

— Non, Madame Goeseels.

— Vous êtes Française ?

— Non, Belge, vous dis-je.

C'est dans des situations comme celle-là que se révélèrent au cours de la guerre sur le front intérieur, les grands caractères et les âmes fortes. Maîtrisant l'émotion qui la secoue, Mme Lebrun n'a pas bronché et c'est d'une voix ferme qu'elle a répondu aux policiers. Mieux encore, pour donner l'éveil aux Godefroid et à Rosa, elle tente une manœuvre habile : sous prétexte de montrer aux argousins ennemis l'emplacement exact de la maison de M. Reymen, elle s'avance sur la terrasse et, tout en parlant très haut, elle fait reculer les Allemands jusque devant la fenêtre de la salle à manger où les Godefroid travaillent.

Après avoir écouté ces explications, d'après Madame Lebrun, le grand policier aurait dit :

— Nous allons tout de même voir à l'intérieur s'il n'y a pas d'autres jeunes gens.

Franchimont affirme que l'Allemand n'a pas prononcé ces paroles. « Jamais, écrit-il, les policiers n'ont dit : « Nous allons voir s'il n'y a pas d'autres jeunes gens dans la maison. » Ce qu'ils voulaient, c'était perquisitionner. »

Et c'est ainsi que la police allemande surprit un des principaux refuges de la Dame Blanche et y pénétra sans coup férir. Le seuil de la porte franchi, les deux hommes se trouvèrent dans un

étroit corridor : devant eux, la cuisine, à droite, la salle à manger. Que se passa-t-il alors ? « Nous entrons tous dans la maison, raconte Franchimont. Un policier reste près de la porte.

— Votre carte d'identité, Madame ?

— Elle est en haut, je vais la chercher.

« Madame Lebrun monte au premier, se précipite dans ma chambre, réussit à prendre mon revolver et entre dans la sienne. A ce moment l'autre policier, celui qui n'est pas resté près de la porte, monte en courant l'escalier et entre dans la chambre de Mme Lebrun...

« Pendant ce temps, un seul policier est en bas. Je réussis à ouvrir la porte de la salle à manger et à dire aux Godefroid : « Aux armes ! » Ils sont stupéfaits, j'ai l'impression qu'ils n'ont rien entendu. Le policier m'intime l'ordre de me taire : il n'a pas saisi le sens de mes paroles. Il entre dans la salle à manger. »

Les événements se précipitent. Madame Lebrun a porté le revolver de Franchimont dans sa chambre afin de concentrer toutes les responsabilités sur sa personne et sauver les hôtes de la villa.

Le grand policier l'ayant suivie, elle lui montre sa carte d'identité. L'homme se met à perquisitionner dans sa chambre ; il trouve deux revolvers chargés, mais ne découvre pas le dépôt d'armes qui y est dissimulé. La perquisition terminée, il passe dans une pièce voisine. C'est un cabinet exigü ; un seul meuble : une large commode dont les multiples tiroirs attirent l'attention de l'Allemand qui les ouvre les uns après les autres.

Avec une merveilleuse présence d'esprit, Mme

Lebrun saisit la dernière occasion qui s'offre de sauvegarder les secrets de la Dame Blanche. Elle se rapproche lentement de la porte, bondit dehors, essaie de tourner la clé, malheureusement la serrure est rouillée et elle ne parvient pas à en fermer rapidement le Prussien comme elle l'espérait. Celui-ci se précipite vers la porte et en tirant de toutes ses forces, réussit à l'entrebâiller. Glissant son pied dans l'ouverture, il engage alors la lutte avec la courageuse femme. Lutte très courte et qui devait fatalement se terminer par la victoire de l'homme. Raidie dans un effort prodigieux, Mme Lebrun ne lâche cependant prise que lorsqu'elle est à bout de forces. La porte s'ouvre avec fracas et, blessée à l'avant-bras, la vaillante patriote jette un cri d'impuissance. Rosa, restée dans la cuisine, croit qu'on brutalise sa maîtresse et monte aussitôt, bien décidée à la défendre.

Le policier est hors de lui ; l'audace de Mme Lebrun lui fait craindre pis encore. Inquiet, énérvé, il ne sait à quel parti se résoudre. En fait, il vient de l'échapper belle, si la serrure de la porte du cabinet avait joué, c'en était fait de lui. Mme Lebrun avait son plan : après avoir enfermé le plus dangereux des deux Allemands, c'eût été un jeu de réduire l'autre à l'impuissance.

Pendant ce temps, que se passe-t-il au rez-de-chaussée ? Ainsi qu'on l'a vu, la Villa des Hironnelles présentait la particularité d'avoir deux issues. Les Allemands étant venus par le jardin, les Godefroid auraient pu fuir par la porte de devant en emportant leurs documents. S'ils n'ont pas bougé, c'est que leur méfiance n'a pas été éveillée.

Pendant que Mme Lebrun est au premier avec un policier, Franchimont et Henri n'ayant pas trouvé d'armes dans la cuisine et constatant que les Godefroid n'ont pas leur revolver en poche, profitent du moment où le second Allemand pénètre dans la salle à manger pour se sauver par la fenêtre. Ils sautent tous les deux dans le jardin et courent à la rive de la Meuse qui est toute proche. Il y a là une barque achetée par la Direction Générale pour fuir en cas d'attaque du refuge. Malheureusement le jardinier de la villa a eu la malencontreuse idée d'attacher sa barque personnelle à l'autre, de sorte que les deux jeunes gens perdent un temps précieux à démêler les chaînes et ils ont à peine donné leur premier coup de rame qu'un policier surgit, revolver au poing, et les force à remonter sur la rive.

Rentrés dans la villa, les Allemands leur arrachent les bretelles et les lient deux à deux. Franchimont est attaché, jambe à jambe et bras à bras, à Godefroid II tandis que Godefroid I est lié à Henri. Descendue en même temps que le policier qu'elle a tenté de renfermer, Mme Lebrun est placée sous la surveillance de l'autre Allemand qui, revolver à la main, garde les quatre prisonniers.

Les deux Allemands sont de plus en plus inquiets. Dans quel repaire sont-ils tombés ? Des armes, quatre jeunes gens en âge d'obligations militaires, deux femmes qui semblent décidées à tout... Voilà qui ne laisse pas d'être peu rassurant. Que faire ? Continuer la perquisition ? Sans doute, mais qui sait ? Cette maison est peut-être

pleine d'embûches... et puis d'autres espions armés peuvent survenir...

Les deux Prussiens se consultent. Enfin le plus grand décide de continuer la perquisition. Il se fait accompagner de Rosa. Mais il est si peu sûr de lui-même, il a une telle appréhension de tomber dans un traquenard qu'il ne tarde pas de redescendre. Il prend le parti le plus sûr : quitter la villa avec ses prisonniers et demander du renfort à la chambre 149.

Cet agent qui avec son compagnon vient de réussir ce coup superbe s'appelle Müller. Policier de profession, il est au service de la chambre 149 depuis le début de la guerre. Cette découverte d'un repaire d'espions est bien la plus agréable surprise et le plus bel exploit de sa carrière. Aussi a-t-il hâte de téléphoner à son chef, le lieutenant Landwehrlen pour l'informer de la bonne nouvelle.

Le groupe des prisonniers quitte la villa. En tête, les quatre jeunes gens. Liés deux à deux, ils marchent si difficilement que Müller se voit obligé de leur libérer les jambes.

— A la moindre tentative de fuite, vous serez abattus, leur dit-il.

Les prisonniers sont pâles, très pâles. Cette terrible surprise les a sidérés. Le drame s'est déroulé avec une telle rapidité que chacun se demande s'il n'est pas le jouet d'un mauvais rêve. Franchimont et Henri ne portaient aucun document compromettant et n'étaient pas armés lorsqu'on les a fouillés ; il n'en est pas de même des Godefroid qui vont être irrémédiablement compromis par les nombreux documents restés dans leurs chambres.

Et quels documents ! Le code secret du service, des rapports chiffrés, des notes sur leur expédition dans le Virtonnais... Plus qu'il n'en faut pour être condamné à mort.

Le cas de Mme Lebrun est tout aussi grave. Gardienne responsable du refuge, la voici sous le coup d'accusations qui impliquent la peine capitale. Cependant les prisonniers sont loin de songer au terrible sort qui les attend. Une seule chose les préoccupe, les accable, les affole : la certitude qu'à présent la Dame Blanche est découverte.

Cette fin de journée est sinistre. Dans les environs de la villa, sur la place Wérihet, dans l'étroit chemin qui conduit au pont, pas âme qui vive. Sur le pont, quelques passants qui glissent rapidement à côté du groupe sans lui accorder aucune attention. Mme Lebrun regarde à droite, à gauche... Il faut à tout prix que la Dame Blanche soit prévenue d'urgence du malheur, car les Allemands ne vont pas tarder d'exploiter à fond les possibilités d'investigation que leur procure la découverte des documents secrets à la villa.

Prévenir la Dame Blanche... mais comment ? Les policiers font bonne garde et déjà on arrive à la Hafenwache qui se trouve au delà du pont. Toujours liés par le bras, les quatre hommes et les deux femmes sont introduits dans une maison occupée par les soldats du poste de garde. Les « Landsturm » sont tout étonnés de voir apparaître ce groupe de captifs conduits par deux policiers. Ceux-ci les leur confient et Müller téléphone immédiatement à la chambre 149 pour demander du renfort.

Surveillés par les soldats et les policiers, les infortunés patriotes ont recours aux petites ruses d'usage en pareille circonstance : Henri demande de l'eau et réussit à avaler un papier compromettant ayant échappé à une première fouille ; Mme Lebrun fait disparaître au lavatory plusieurs notes qui pourraient orienter les futures recherches des Allemands. « Je suppose que les autres ont fait de même », dit-elle.

L'attente se prolonge. Godefroid I est indisposé. Toujours hantée par l'idée qu'il faut alerter la Dame Blanche le plus tôt possible, Mme Lebrun ne tient pas en place. Elle fait des recommandations à ses voisins.

— Taisez-vous, Madame, hurlent les policiers.

Mme Lebrun se tait un moment, puis recommence à chuchoter de plus belle.

— Voulez-vous vous taire ? répète Müller d'un ton de plus en plus menaçant.

La prisonnière ne paraît nullement impressionnée par les cris des Prussiens : elle toise ceux-ci d'un regard qui en dit long sur ses sentiments à leur égard et ne tient aucun compte de leurs observations.

Arrivent enfin deux policiers envoyés par la chambre 149 ; c'est sous leur escorte que les prisonniers seront conduits à Liège. Trois soldats leur sont adjoints. Pendant que, encadrés des cinq Allemands, les patriotes sont dirigés vers le plus proche arrêt du tramway Wandre-Liège, Müller et son compagnon retournent à la villa pour continuer leur perquisition. Ils emmènent Rosa avec eux.

La nuit est venue. Le tramway de Wandre est

beaucoup plus chargé que lorsqu'il a amené les deux policiers quelques heures plus tôt. Les deux Godefroid et Henri sont conduits à l'intérieur de la voiture tandis que Mme Lebrun et Franchimont restent sur la plate-forme. Celle-ci est bondée : Mme Lebrun voit là une occasion unique de prévenir la Dame Blanche et, si possible, de faire enlever les documents que les policiers n'ont pas encore découverts. S'adressant à un pêcheur qui se trouve près d'elle, elle lui dit en wallon :

— Monsieur, je suis arrêtée par la police allemande, ne pourriez-vous...

— Taisez-vous, Madame, dit le policier chargé de la surveiller.

Mme Lebrun continue néanmoins.

— Ne pourriez-vous descendre à la prochaine halte et vous rendre immédiatement au numéro 25, place Wérihet, pour annoncer au propriétaire de la Villa des Hirondelles que Jeanne est arrêtée ?

— Taisez-vous, Madame, réitère l'Allemand.

Mme Lebrun reprend comme si elle n'avait rien entendu :

— Dites-lui qu'il vérifie bien le lavabo et les fauteuils.

— Entendu, Madame, ce sera fait.

Au premier arrêt, l'homme ne bouge pas, pas plus d'ailleurs qu'au second, ni au troisième. Mme Lebrun tourne alors vers lui un regard suppliant :

— Je vous en prie, Monsieur, descendez, il y va de la vie de plusieurs personnes, il s'agit d'une affaire très grave.

— Taisez-vous, répète une troisième fois le policier.

Enfin le pêcheur descend, non sans avoir dit à mi-voix :

— Soyez tranquille, Madame, votre commission sera faite.

Excédé, l'Allemand fait entrer la prisonnière dans la voiture. Nouvelle aubaine pour Mme Lebrun : en face d'elle se trouve un monsieur d'allure sympathique, un vrai Liégeois certainement. Elle lui demande en wallon et malgré les observations, les réprimandes et les cris du policier, de prévenir une de ses amies de son arrestation.

— Je vais y aller tout de suite, dit l'homme.

Mme Lebrun est contente. Quoi qu'il arrive, elle sait maintenant que la Dame Blanche avertie pourra prendre des mesures pour localiser et limiter le désastre. Peut-être même réussira-t-elle à enlever les rapports du poste zéro que Franchimont a dissimulés dans un dossier de fauteuil ?

Pendant lorsque le tramway arrive au terminus, la vaillante femme soucieuse avant tout d'enlever aux policiers allemands la possibilité de tirer parti de leur victoire, songe à risquer le tout pour le tout et à leur fausser compagnie. Bien gardé, le petit groupe de patriotes se dirige vers la rue de l'Official. Le moment paraît opportun à Mme Lebrun pour tenter la fuite ; afin de dérouter les poursuivants il importe évidemment que tout le groupe s'égaille. C'est pourquoi à deux reprises elle souffle à Franchimont :

— Sauvez-vous ! Sauvez-vous !

« Je lui réponds : « Non », raconte Franchimont. Les policiers ont le revolver en main et il n'y a presque pas de monde. » « Naturellement, moi seule, je ne pouvais donner suite à

mon idée » rapporte de son côté, Mme Lebrun.

Bientôt apparut l'imposante bâtisse du Palais Provincial et les patriotes franchirent le porche sous lequel tant de Belges arrêtés avaient passé depuis le mois d'août 1914. Introduits dans un bureau de la Polizeistelle, ils subissent un premier interrogatoire sur leur identité. Un incident : Godefroid II a oublié le faux nom que lui attribue sa carte d'identité. Mme Lebrun ne peut cacher le dépit que provoque en elle ce malencontreux oubli :

— Déjà ! souffle-t-elle.

Puis visite corporelle minutieuse : chacun a fait disparaître en cours de route les papiers et objets compromettants dont il était porteur ; les policiers ne découvrent rien. C'est à un sous-officier qu'est confiée alors la surveillance du groupe. Mme Lebrun en profite pour exposer rapidement son système de défense et donner à chacun ses consignes.

— La Villa des Hirondelles est une pension de famille, dit-elle. Vous êtes mes locataires, sauf Henri qui est l'ami de Franchimont et est venu lui rendre visite. Mot d'ordre : ne rien révéler de l'organisation du service, quoi qu'il arrive. Rappelez-vous votre serment ; l'heure est venue de montrer à nos chefs que nous sommes de vrais soldats.

Quelques minutes après, les prisonniers sont séparés. « Nous disons au revoir aux Godefroid et à Mme Lebrun, raconte Henri, et en nous souhaitant à tous bon courage, nous nous serrons la main en disant : « Vive la Belgique ! ». On conduit Mme Lebrun dans un autre bureau. Elle y est

à peine arrivée qu'on amène Rosa. Celle-ci lui fait comprendre par signes que le dépôt d'armes est découvert. Mais ce qui aggrave surtout l'affaire, ce sont les documents trouvés dans les chambres des Godefroid.

Soudain la voiture cellulaire résonne sur les pavés de la grande cour du Palais ; les prisonniers y prennent place tour à tour. En route pour la prison St-Léonard. Il est environ neuf heures. A St-Léonard, Mme Lebrun excite une vive curiosité : les soldats racontent qu'elle a tenté d'enfermer un policier. Elle leur impose par sa fière allure et la distinction de son maintien.

« Nous fûmes retenus dans le couloir en attendant d'être introduits auprès du chef pour la visite, écrit Henri. Pendant cette attente, nous vîmes sortir Mme Lebrun qui, en passant, nous fit un signe d'encouragement et de ténacité... »

Mme Lebrun n'était pas la Dame Blanche, mais nul mieux qu'elle n'incarnait son âme ardente.

SUR LA PISTE DE LA DAME BLANCHE.

Ce soir-là, le policier Wilhelm Müller connut le plus beau triomphe de sa carrière. Dès qu'il fut revenu de Wandre, après la seconde perquisition, il se rendit immédiatement à la chambre 149. Le chef de la Polizeistelle de Liège, le lieutenant Landwehrlen, qui avait été prévenu de l'affaire par téléphone, l'y attendait.

— Toutes mes félicitations, mon cher, dit-il, lorsque son collaborateur entra. Un fameux coup, paraît-il..

— Ah ! ça, oui... une affaire peu banale, je vous assure.

Alors Wilhelm Müller fit le récit de son exploit. C'étaient les deux jeunes gens sortant de la Villa des Hirondelles qui avaient éveillé son attention. Il n'avait pas hésité... Tout en racontant par le menu les diverses circonstances de son intervention prompte et décidée, il prenait soin de bien mettre en évidence celles qui faisaient particulièrement honneur à son flair de policier. C'est l'hôtesse de la villa qui paraissait la plus redoutable : elle avait eu l'audace de vouloir l'enfermer dans une chambre. Deux jeunes gens avaient tenté de s'enfuir... Bref, une expédition où il s'agissait d'avoir l'œil à tout.

Mais quelles découvertes et quelles surprises à l'intérieur de cette paisible maison bourgeoise ! Des rapports d'espionnage, des documents, un code secret et un dépôt d'armes...

— Si nous n'étions pas entrés par surprise, continua Müller, jamais nous n'en serions sortis vivants. Nous sommes tombés sur une formidable organisation d'espionnage.

Tout en parlant, il tira de sa poche les documents découverts à la villa et les étala l'un après l'autre devant le lieutenant Landwehrlen. Bientôt toute la table en fut couverte. Il y avait des feuilles de papier très fin dactylographiées, d'autres manuscrites et noircies de signes mystérieux, des pages de carnet, une carte marquée de traits rouges, etc.

Un de ces documents portait le texte du pater ; les larges espacements séparant les lignes étaient remplis de grands chiffres. C'était un code secret.

A la tête de la Polizeistelle de Liège depuis le début de la guerre, le lieutenant Landwehrlen s'était familiarisé avec la technique de l'espionnage, ses ruses, ses stratagèmes, ses moyens d'action. Il avait, en effet, instruit plus de vingt procès et envoyé une cinquantaine de patriotes belges devant le peloton d'exécution. De quoi le doter de l'expérience riche et nuancée du spécialiste.

C'est pourquoi son attention se porta d'emblée sur une feuille dactylographiée contenant des « instructions » adressées aux membres du service. Il y était question de bataillons, de lieutenances, de pelotons... Landwehrlen fut tout de suite fixé sur l'ampleur et la puissance de l'organisation que

Müller, admirablement servi par le hasard, venait de découvrir. Il examina ce document puis se tournant vers son collaborateur :

— Une affaire peu ordinaire, en effet... Croyez-vous qu'« ils » parleront ?

Müller décrivit alors chacun des patriotes arrêtés à la villa. Il ne fallait pas attendre grand-chose de l'hôtesse, une femme d'allure très énergique, mais parmi les hommes, il y en avait deux très jeunes qui ne paraissaient pas pouvoir résister à un long cuisinage. Or, c'étaient précisément ces deux-là qui se trouvaient dans la pièce où les documents avaient été découverts. Un rapport de l'aîné prouvait qu'il avait accompli récemment une mission dans le Virtonnais. Ce seul détail confirmait les supputations de Landwehrlen sur l'importance de l'organisation.

A cette époque, on parlait beaucoup dans les différentes Polizeistellen du sensationnel exploit de la Polizeistelle A. d'Anvers qui venait d'envoyer devant le conseil de guerre de cette ville une bande de plus de soixante espions impliqués tous dans la même affaire. Penché sur les documents étalés sur son bureau, Landwehrlen entrevit l'exaltante possibilité de faire mieux encore. Il fallait évidemment jouer serré et exploiter habilement le magnifique coup de Müller. Nul doute possible : l'envergure que pouvait prendre le procès amorcé par ces six arrestations dépasserait de loin celle de l'affaire d'Anvers. Puisqu'on tenait solidement quelques mailles du gigantesque filet, il devait y avoir possibilité de le tirer complètement des profondeurs de l'ombre où les patriotes belges l'avaient tendu.

Le soir, après le souper, Landwehrlen réunit à la chambre 149 ses principaux collaborateurs et tint conseil. Son homme de confiance était Becker, un Lorrain qui parlait le français comme un Parisien et avait fait ses preuves dans maintes affaires compliquées. Prirent également part aux délibérations, le Saxon Elsner, le Badois Schultz, Wilhelm Müller, Knopf, Menike et d'autres policiers de rang plus modeste.

Un examen minutieux des documents découverts à la villa établit que l'organisation dont ils émanaient avait des ramifications dans l'extrême sud du pays et dans la région de Louvain, qu'elle était militarisée, que les Godefroid étaient originaires de Tintigny. Autres renseignements précieux : l'adresse de l'homme qui avait hébergé les deux Godefroid à Liège, le nom des amis de ceux-ci à Tintigny.

De ces indications, il fallait en déduire d'autres qui peu à peu livreraient les secrets de toute l'organisation. Comment procéder pour arriver apidement à ce résultat ? Force était de faire parler les deux plus jeunes des prisonniers. Landwehrlen savait que Becker excellait à impressionner les victimes qu'on lui confiait soit par des paroles, soit par des voies de fait. Il décida donc que le plus brutal de ses collaborateurs mènerait l'instruction de cette affaire avec Elsner, Müller, Schultz, Knopf et Menike. La délibération se prolongea très tard dans la nuit. Chacun en emporta la conviction que ce procès qui commençait par un coup d'éclat pourrait tourner à la confusion de la Polizeistelle de Liège si on ne parvenait pas à détruire complètement l'organisation dont on

venait de découvrir l'existence et qui se révélait comme la plus redoutable de celles découvertes par la chambre 149.

On devine avec quelle impatience l'équipe de policiers désignés par Landwehrlen se rendit le lendemain matin à la prison St-Léonard pour y procéder au premier interrogatoire des inculpés. Chacun avait hâte de savoir quels seraient l'attitude et le système de défense de ceux-ci.

Les interrogatoires eurent lieu simultanément dans différents locaux de la prison ; comme ils devaient seulement fournir les premiers éléments nécessaires à la mise au point du plan d'enquête, ils ne furent pas poussés à fond.

Mme Lebrun fut amenée la première. Elle ne paraissait nullement déprimée et avait gardé son allure fière et distinguée. Les policiers comptaient la désarçonner d'emblée en lui demandant des explications sur la présence d'un dépôt d'armes sous son toit. Mais Mme Lebrun ne sourcilla même pas.

— Ces armes ? répondit-elle avec un merveilleux aplomb, elles ne m'appartiennent pas, elles sont la propriété de M. Albert Lépïc.

— Ah ! Et qui est cet Albert Lépïc ?

Mme Lebrun fit alors un portrait minutieux d'Albert Lépïc, un grand blond portant des lunettes et qui faisait le commerce d'armes. Il les fournissait aux cultivateurs qui en avaient besoin pour défendre leurs récoltes contre les voleurs. Mais voilà, elle ne connaissait pas l'adresse d'Albert Lépïc. Il habitait sans doute à Liège. Où ? Impossible de le dire.

Le policier qui avait posé la question haussa les épaules d'un air incrédule.

— Et ces jeunes gens qui étaient chez vous, c'étaient des amis d'Albert Lepic sans doute ?

— Mais non, ces jeunes gens étaient mes locataires. Je tiens pension de famille et loue des chambres garnies.

— Ce sont des espions, Madame, les documents trouvés dans leur chambre le prouvent.

— Je ne m'occupe pas de ce que font mes locataires.

Encore quelques questions sur le domicile privé de l'accusée et les policiers sont fixés. L'interrogatoire prend fin.

Pendant ce temps, dans un autre local, Franchimont est également questionné :

— Avez-vous fait de l'espionnage ? Avez-vous fait passer la frontière ? Avez-vous voulu la passer ? lui demande l'Allemand qui, la veille, accompagnait Müller à la villa.

Franchimont répond « Non », signe sa déclaration et est aussitôt renvoyé dans sa cellule.

Henri se tire d'affaire sans plus de difficultés :

— N'avez-vous jamais fait de l'espionnage, favorisé ceux qui en faisaient, favorisé le passage de la frontière, ou essayé de passer ou voulu le faire vous-même ?

Réponse : un « Non » énergique. Aucun document ne le mettant directement en cause, il n'est pas longuement harcelé.

Il en fut tout autrement des Godefroid. Les documents trouvés dans leur chambre constituaient des preuves irréfutables de leur collaboration à un service d'espionnage. Ils se voyaient donc ac-

culés à nier l'évidence. Liés par un serment sacré leur défendant « de ne révéler à qui que ce soit, sans autorisation formelle, rien de l'organisation du service », ils comprirent l'un et l'autre qu'avant de mourir pour leur pays, il leur faudrait soutenir le plus dur et le plus terrible des combats.

Lorsqu'il s'aperçut que ces deux jeunes gailards qu'il croyait impressionner et amener immédiatement sur la voie des aveux, opposaient un mutisme farouche à ses questions et à ses menaces, Becker se fâcha tout rouge, s'approcha de Godefroid I et le gifla. Nature douce, pacifique, toute portée à la conciliation et à la bonne entente, Godefroid I ne réagit point. Pas le moindre éclair de haine dans son regard, mais une poignante résignation. Autrefois dans ses prières et dans ses méditations, il avait demandé à souffrir comme Jésus, son Maître, et voici que son vœu se réalisait.

Les policiers interprétèrent-ils comme signe de faiblesse l'expression de son regard ? Ils le crurent plus que son frère sujet à une défaillance pouvant conduire à la révélation des secrets du service. Godefroid II, lui, à la première gifle qu'il reçut ne se rebiffa pas non plus, mais toute sa jeune énergie le dressa dans une superbe attitude de défi. En le voyant blême, les dents serrées, les poings fermés, les Allemands comprirent que ce gamin ne mangerait pas facilement le morceau.

Le lieutenant Landwehrleu avait conscience de ses responsabilités. Chef du contre-espionnage allemand à Liège, c'est à lui qu'incombait la grave mission d'assurer la sécurité des troupes en cantonnement ou de passage dans son rayon

d'action. De tous les dangers menaçant celles-ci, l'espionnage était certes le plus redoutable.

Or, depuis le vendredi 8 mars, Landwehrlen savait qu'il ne protégeait plus l'armée allemande. Au moment même où l'on procède partout à de formidables préparatifs d'offensive, il vient de découvrir que la fameuse organisation fantôme dont le rapport trouvé à Putte avait révélé l'existence, a son siège dans la région de Liège. C'est pourquoi Landwehrlen a peur. Si le commandement suprême était mis au courant de cet état de choses, sans aucun doute le chef de la Polizeistelle Lüttich se verrait adresser une de ces notes impératives qui suffisent à briser net la carrière la mieux amorcée. Landwehrlen pense beaucoup à sa carrière. Cet Alsacien (né à Mulhouse le 23 juin 1887) exerçait en temps de paix les fonctions de commissaire de police à Amanweiler, près de Metz. Le traître Douhard qui fut un de ses comparses a déclaré au cours de son procès : « Parce qu'il était Alsacien, Landwerhlen ne paraissait pas être aimé de ses collègues ; il était généralement seul ; par contre il accomplissait de son mieux son service, espérant que l'Allemagne serait victorieuse et qu'il pourrait se créer une belle situation en faisant ressortir comment il avait accompli sa tâche malgré ses origines alsaciennes. »

Cette tâche, il l'avait si bien accomplie qu'en mars 1918, au moment où il se heurte à la « Dame Blanche » quarante-huit petites croix de bois s'alignent dans le tragique enclos de la Chartreuse. C'est là que reposent les patriotes belges qu'il a fait condamner à mort.

Pendant les jours et les nuits où le spectre de la « Dame Blanche » le hantait lui est-il arrivé de penser que la mystérieuse armée qui le narguait à présent dans l'ombre, c'étaient tous ces morts qui l'avaient suscitée pour continuer jusqu'à la victoire finale la lutte sacrée contre les oppresseurs de la terre belge ?

Que cet Alsacien fît du zèle, nul ne songera à l'en blâmer. C'était affaire entre l'homme et sa conscience. Mais son nom n'en restera pas moins voué à l'exécration des patriotes belges, car Landwehrlen a usé contre eux d'armes déloyales et les a soumis à des traitements odieux.

C'est dans le procès de la Villa des Hirondelles que le personnage montra jusqu'à quel point le souci de sa future carrière primait en lui les considérations de justice, de morale et même de simple humanité.

Voulant arriver très vite à des résultats décisifs il eut recours aux grands moyens. Dès le dimanche 10 mars, commence la série des durs interrogatoires.

Mme Lebrun fut mise la première sur la sellette. Quand elle entra dans la petite pièce du rez-de-chaussée où les prévenus étaient habituellement interrogés, quelle ne fut pas sa surprise de se trouver en présence de cinq policiers ! Elle reconnut ceux qui l'avaient arrêtée deux jours avant, puis son regard se porta sur la table : tous les documents trouvés dans la salle à manger et dans les chambres à coucher des deux Godefroid y étaient étalés. Le grand Müller parla le premier :

— Vous voyez, dit-il en montrant les documents, nous savons tout. Inutile de nier.

Mme Lebrun regarde l'impressionnant étalage et y trouve des indications de nature à compléter son système de défense. Pendant ce temps, les cinq Allemands l'examinent curieusement. Chacun est frappé de l'expression grave et ferme de sa physionomie. Voici qu'elle relève la tête et ses beaux yeux noirs fixent durement les cinq Allemands qui lui font face. D'une voix qu'aucune émotion ne fait trembler, elle déclare :

— Je ne connais rien dans tout cela.

Cela a été dit d'un ton sec qui sonne comme un défi. Du coup, les cinq policiers en perdent toute contenance et se mettent à crier tous à la fois. Menaces, invectives, injures tombent en pluie drue sur la tête de la vaillante patriote. C'est à qui hurlera le plus fort :

— Vile espionne, scélérate... Vous finirez contre le mur... Vous serez fusillée. Nous vous forcerons à dire la vérité.

Rien de plus impressionnant que toutes ces faces cramoisies, ces regards chargés de haine et ces poings tendus. Plus terrible encore cependant la menace muette qui se dégage des documents étalés sur la table : une vision s'y dessine, celle du peloton d'exécution.

Magnifique de calme et sang-froid, Mme Lebrun laisse passer l'averse, puis se tournant successivement vers chacun de ses adversaires et les montrant de l'index :

— Un, deux, trois, quatre, cinq, dit-elle. Cinq hommes contre une femme ! Inutile, je ne dirai rien.

Elle a prononcé le mot « rien » en y mettant toute l'énergie d'une décision irrévocable, aussi la

fureur des cinq hommes se déchaîne-t-elle de nouveau et leurs vociférations résonnent au loin dans les couloirs de la prison. Un sourire narquois aux lèvres, Mme Lebrun regarde ses ennemis haineux dont la rage impuissante s'exhale en paroles grossières. Elle a l'air de leur dire : « Allez-y, Messieurs, ne vous gênez pas, vous pouvez, si cela vous amuse, continuer jusqu'à demain matin. Vos insultes ne me touchent pas. »

Müller se rend compte le premier du ridicule de la scène ; il se calme. Puis prenant un des documents étalés sur la table :

— Reconnaissez-vous cela ?

— Non.

— C'est votre fausse carte d'identité, Madame. Ce portrait a été mal fait intentionnellement afin de vous rendre méconnaissable. D'ailleurs, il y a longtemps que nous vous cherchons.

Mme Lebrun était effectivement sur la liste noire de la chambre 149 depuis plusieurs mois pour collaboration à un service de passage. Une espionne allemande était allée lui tendre un piège chez elle, mais avec son flair habituel elle l'avait reconnue et éconduite. Elle s'était ensuite empressée de quitter son domicile. C'est alors qu'elle s'était enrôlée dans la mystérieuse armée de la Dame Blanche.

L'interrogatoire se poursuit pendant une demi-heure encore ; il roula sur le dépôt d'armes, un rapport territorial de Louvain, les Godefroid. Mme Lebrun s'en tint à ses déclarations de la veille. Ni les hurlements des cinq hommes, ni les poings tendus, ni les allusions à sa prochaine exécution, ne lui arrachèrent un mot qui pût com-

pléter les maigres indications fournies par les documents. A la fin, Becker, excédé, lui crie de toutes ses forces :

— Allez-vous en, menteuse, menteuse...

Les autres firent chorus et c'est sous une véritable tempête de cris, d'injures, de menaces que Mme Lebrun sortit de la pièce. Avec aussi l'assurance d'avoir bien masqué la Dame Blanche et sauvegardé ses secrets.

On amena alors Godefroid I. Il était très pâle. Lorsqu'il aperçut les cinq Allemands tremblants de fureur, le regard mauvais, il pressentit la difficulté du rôle à jouer. Une prière ardente monta à ses lèvres :

— Mon Dieu, aidez-moi.

Sur la table, il vit les terribles documents accusateurs. Plusieurs avaient été écrits de sa main, entre autres le texte du pater dont tous les mots étaient numérotés.

D'un ton brutal, Müller lui dit :

— Vous voyez que nous savons tout, inutile de nier.

Godefroid I parla d'une voix très douce. Il déclara que tout cela lui paraissait étrange. Venu à Liège avec l'intention de passer la frontière, il s'était installé à la Villa des Hirondelles en attendant le moment de partir pour la Hollande. Quant à ces documents, ils restaient un mystère pour lui. Alors l'odieuse scène de la veille se renouvela.

Les Prussiens l'assourdirent de leurs ricanelements et de leurs cris. Des poings menaçants s'approchèrent de sa figure. Godefroid I se sentait

très petit devant ces cinq hommes qui dardaient sur lui leurs regards haineux.

— Il faut que tu parles, hurlait Müller, sinon gare...

Godefroid I dit :

— Je n'ai rien à ajouter aux déclarations que j'ai faites.

Alors Müller fonça sur lui, l'arracha de sa chaise, l'accula dans un coin et le frappa à la figure. Godefroid I leva les yeux au ciel et murmura :

— Merci, mon Dieu.

Comme il ne se décidait quand même pas à parler, Müller le fit reconduire dans sa cellule non sans lui avoir dit :

— Si tu ne parles pas aujourd'hui, tu parleras demain, nous t'y forcerons.

Puis ce fut le tour de Godefroid II. Était-ce son air de jeunesse ? Son regard vif ? Son allure alerte et décidée ? Godefroid II avait le don d'exaspérer les policiers rien que par son attitude. Il toisa les cinq policiers, et resta debout devant la table couverte de documents. Plusieurs de ceux-ci avaient été écrits par lui. Il fit semblant de ne rien voir et attendit l'orage. Dès sa première réponse, il éclata avec une extrême violence :

— Sale gamin, hurlait Becker, crois-tu que tu vas pouvoir te moquer impunément de nous ? Nous te casserons la figure.

— Tu seras fusillé, clamait un autre.

Godefroid II n'entendait rien. Il restait impassible. Seul, son regard parlait et son langage muet était d'une éloquence qui ne laissait aucune illusion à ses adversaires sur la possibilité de lui ar-

racher des aveux. Et c'est ce qui mettait le comble à leur dépit : le sentiment de leur impuissance devant ce gamin qui détenait les secrets de l'organisation fantôme. Il avait une façon de dire : « Non ! » qui les faisait bondir.

Becker ne put se contenir longtemps, il l'empoigna, le secoua, le maintint contre le mur et le gifla cinq, six fois. Sous la violence des secousses, la tête du jeune homme oscilla comme celle d'un mannequin. Giflé comme le Christ, son Maître, autrefois devant Hérode, quel honneur ! Godefroid II tressaillit : jamais il n'aurait osé espérer pareille faveur. Ses lèvres balbutièrent une prière reconnaissante.

L'interrogatoire se prolongea. Les cinq hommes redoublèrent qui d'astuce, qui de violence, qui de brutalité : en vain, seul, désarmé, Godefroid II ne paraissait pas du tout intimidé par ces ennemis déchaînés qui lui criaient à tue-tête :

— Tu seras fusillé... Nous te forcerons à parler... Il faut que tu nous dises pour qui tu as fait de l'espionnage... Tu ne sortiras d'ici que pour aller à la Chartreuse.

Aller à la Chartreuse, Godefroid II savait ce que cela voulait dire. Il savait que lorsqu'on y était conduit un soir sous bonne escorte, on n'en revenait plus. Cela non plus ne l'effrayait pas.

Après une heure de combat, le jeune soldat de la Dame Blanche sortit de la pièce, la tête haute : il n'avait rien dit. Ses beaux cheveux noirs étaient en désordre, les coups lui avaient meurtri la figure, cependant, nullement abattu, c'est d'un pas ferme que, suivi d'un gardien, il regagna sa cellule.

Franchimont et Henri furent également soumis le même jour à l'épreuve d'un nouvel interrogatoire. L'un et l'autre se tirèrent adroitement d'affaire et les policiers ne purent obtenir d'eux la moindre indication utile. Franchimont était sérieusement malade.

— Malade ? dit un des policiers, ce n'est rien, demain matin Chartreuse, pan, pan, pan. Nous avons tout trouvé.

L'interrogatoire prit fin sans avoir donné aucun résultat. Ayant pris connaissance des premiers rapports de ses hommes sur l'affaire de la villa, Landwehrlen en fut vivement désappointé. Décidément il y avait quelque chose de changé dans le recrutement des agents secrets alliés. Autrefois, c'était un jeu de faire parler certains d'entre eux, à présent il fallait renoncer à cet espoir. Il apparaissait ainsi que les hôtes de la Villa des Hironnelles étaient soumis à une discipline rigoureuse. N'était-ce pas là une preuve de plus de leur affiliation à la fameuse organisation fantôme ?

VI

RUSES DE GUERRE.

Depuis le 8 mars, il n'est plus question à la chambre 149 que de l'affaire de la Villa des Hironnelles. Toutes les autres sont reléguées au second plan et considérées comme sans importance. Chefs et sous-ordres savent qu'ils jouent avec la Dame Blanche une partie difficile certes mais dans laquelle le hasard leur a ménagé quelques précieux atouts. C'est précisément le souci d'exploiter ceux-ci avec habileté qui préoccupe les hommes de la Polizeistelle Lüttich.

Les premiers interrogatoires ayant déçu les espoirs de Landwehrlen, force est de tirer des documents trouvés à la villa toutes les indications susceptibles de découvrir d'autres traces de la Dame Blanche. En attendant que les Godefroid livrent la clé des rapports chiffrés, on va tenter, par une tactique habile, d'élargir insensiblement la brèche qui a permis de pénétrer dans les secrets de la Dame Blanche.

Notes et rapports écrits en clair ont appris aux policiers que les Godefroid s'appellent en réalité: Godefroid I : Louis Collard et Godefroid II : Antony Collard, que leur père habite Tintigny, qu'ils ont fait des séjours à Liège chez leur cou-

sin Marcel Duchesne et à Julémont chez leur tante Mme Somja.

Dès le 17 mars, un indicateur envoyé par Landwehrlen se présente chez M. Armand Duchesne. C'est un jeune homme parlant un français très correct. Il déclare être sorti la veille de la prison St-Léonard où il a fait la connaissance de Godefroid II qu'il appelle de son vrai nom : Antony Collard.

— Je viens de la part de votre cousin, dit-il à M. Duchesne, pour vous annoncer son arrestation et vous rassurer sur votre propre compte. Le pauvre garçon est très malheureux. Il manque de nourriture et il a été battu par ses gardiens à tel point qu'il a la figure meurtrie et ensanglantée. Toutefois il est très courageux et il m'a assuré qu'il tiendrait bon jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à son exécution.

M. Duchesne est sur ses gardes. Il simule d'abord l'étonnement.

— Je suis très surpris d'apprendre l'arrestation de mes cousins, dit-il, et je ne comprends nullement le sens du message d'Antony.

L'indicateur n'était autre que le traître français Emile Vérin, portant le numéro VI dans le personnel de la chambre 149. Il avait effectivement séjourné comme « mouton » dans la cellule de Godefroid II, aussi pour inspirer confiance à son interlocuteur, donna-t-il force précisions sur celui qu'il appelait le « malheureux jeune homme ».

— On a trouvé votre nom dans ses papiers, continua-t-il, mais il a pu s'expliquer de façon à

ne pas vous compromettre et puis vous pouvez toujours vous sauver sans laisser d'adresse.

Ces paroles enlèvent à M. Duchesne ses derniers doutes sur l'identité réelle du faux prisonnier. Il l'éconduit en lui répétant qu'il ne comprend rien au message de son cousin, qu'il ignore les motifs de son arrestation, que lors de ses visites chez lui, il n'a jamais parlé que de ses études, etc. Vérin insiste encore. Après avoir travaillé — très mal d'ailleurs — pour la chambre 149, il songe à exploiter sa mission pour son propre compte et tente d'extorquer de l'argent à M. Duchesne.

— Ne pourriez-vous me remettre l'adresse écrite de tous les parents des Collard ? Je me chargerais d'aller les prévenir ; naturellement il me faudrait un peu d'argent, mais Antony m'a dit que vous m'en donneriez certainement.

— Je n'ai pas d'argent à vous donner, répond M. Duchesne. Inutile d'ailleurs de prévenir la famille ; une mauvaise nouvelle s'apprend toujours trop tôt.

— Je meurs de faim et n'ai rien à me mettre sous la dent, puis-je vous demander de me laisser déjeuner ici ?

— Non, je vous prie de vous retirer.

Cette fois Vérin se sent démasqué, il prend le parti de s'en aller. Landwehrlen qui attendait son retour avec impatience fut très mécontent de le voir revenir bredouille. Il croyait que le pur accent parisien de Vérin aurait dissipé la méfiance du Belge. Puisque cette ruse avait échoué, il décida d'abattre son jeu et d'envoyer deux de ses

hommes. Ces derniers s'expriment difficilement en français :

— Mossieu Tuchenne ? demande le plus grand des deux à M. Duchesne.

— C'est moi. Que me voulez-vous ?

— Che feux fous parler. Fous safez que les Collard sont arrêtés ?

— ? ? ?

— Ne choutez pas la comédie, fous le safez pien. Ce carson qui est fenu chez fous c'est moi qui fous l'ai enfoyé.

Grosse maladresse : en dévoilant la mission de Vérin, le policier met M. Duchesne à l'aise.

— Sachez, Monsieur, dit-il, que si quelqu'un joue la comédie ici, ce n'est pas moi.

— Ecoutez : fous êtes beaucoup plus relichier que nous...

— Je ne sais pas ce que vous êtes.

— Moi che le sais pien ; fous êtes beaucoup plus relichier que nous...

— Eh bien, que voulez-vous dire par là ?

— Eh bien, par conséquent, fous tevez être beaucoup plus... beaucoup plus...

— Plus sincère que vous voulez dire ?

— Oui, c'est cela.

— Ces cheunes chens, ils fenaient ici ?

— Naturellement qu'ils venaient ici, ce sont des parents !

— Que fenaient-ils faire ici ?

— Ils venaient nous faire visite ; ils venaient de temps à autre passer quelques heures avec nous pour se retremper dans la vie de famille.

— Que faisaient-ils à Lièche ?

— Ils étudiaient chez les Salésiens pour se met-

tre au courant de l'imprimerie, afin de pouvoir rétablir, après la guerre, la petite imprimerie que l'armée allemande leur a détruite lors de son passage par Tintigny.

— Ce n'est pas frai puisqu'ils n'avaient pas de passeport.

— Ils étaient en règle au contraire et la preuve c'est que, un jour, l'un deux est allé à la Kommandantur de Liège pour faire prolonger la durée de son passeport.

— Lui... Lui... Lui...

— Lui, lui, qui ça lui ?

Le policier s'énerve :

— Afez-fous des oreilles pour entendre, oui ou non ?

— J'entends et je comprends quand on parle d'une façon compréhensible.

— Louis, il a eu une fois un passeport.

— Ah ! c'est de Louis que vous voulez parler !

— L'autre, Antony, il a fait pas un passeport.

— Je n'en sais rien, je ne demande pas la carte d'identité aux parents qui viennent me voir.

L'Allemand change de ton et solennellement déclare :

— Eh bien, ces cheunes chens, ils faisaient de l'espionnage et fous allez me tire avec qui ils étaient en rapport et quels sont leurs chefs.

— Ils ne faisaient pas d'espionnage et je ne sais de quels prétendus chefs vous voulez parler.

Changement de ton encore, le policier devient menaçant, il s'approche de M. Duchesne et d'une voix courroucée lui dit :

— Fous le safez bien !

— Je ne le sais pas !

— Fous le safez pien !

— Je ne le sais pas !

Le regard du Prussien se fait terrible, il fixe durement le Belge :

— Che tis que fous le safez pien.

— Je vous dis que je ne le sais pas !

— Fous me mettez dans l'oplication de fous arrêter.

— Eh bien, arrêtez-moi si c'est cela que vous désirez.

Pendant près d'une heure encore, les deux Allemands pressèrent M. Duchesne de questions, puis, voyant que leurs efforts n'aboutissaient à rien, ils se retirèrent non sans avoir ordonné au cousin des Godefroid de garder le silence sur leur visite et de se tenir à leur disposition.

D'autres policiers furent envoyés à Julémont chez une tante des Godefroid ; ils en revinrent sans avoir obtenu le moindre renseignement. Visites chez les parents de Franchimont et de Henri, perquisitions au domicile de Mme Lebrun et de Rosa ne donnèrent pas plus de résultat. Décidément la Dame Blanche brouillait bien ses pistes.

Restaient le père des Godefroid ainsi que leurs frères et sœurs. C'est à Becker que revint le rôle le plus répugnant dans toute cette affaire. Lui, l'homme qui parlait le français comme un authentique Parisien, fut chargé d'aller jouer une sinistre comédie auprès d'un malheureux père brisé de chagrin et auprès de petits enfants. Voici comment il s'y prit :

Le jeudi 21 mars, entre 12 heures 1/2 et 13 heures, au moment où le père des Godefroid

achevait de dîner, un homme habillé comme un ouvrier endimanché se présenta chez lui.

— Monsieur, lui dit-il, je viens vous annoncer que les deux Godefroid sont arrêtés.

Interloqué, le brave père qui n'a pas encore appris l'affreuse nouvelle, dissimule son émotion et répond :

— Les Godefroid ? Je ne connais personne de ce nom.

— Ce sont vos fils.

— Pardon, Monsieur, j'ai deux fils qui sont partis depuis le mois d'octobre ; ils sont au front et ils s'appellent Collard tout comme moi, leur père.

— Sans doute, Monsieur, mais ils ont pris des faux noms et sont maintenant en prison.

Le père reste très calme et sans manifester ni surprise ni tristesse, comme si la nouvelle ne le touchait nullement, il demande :

— Et depuis quand sont-ils en prison ?

— Depuis environ quinze jours.

— Et quel méfait leur reproche-t-on ?

— D'avoir fait de l'espionnage.

— Je persiste à croire qu'il y a erreur. Mes deux fils sont au front : je n'en puis douter. Il est impossible que ces deux enfants aient pratiqué l'espionnage et pris des faux noms sans m'avertir et sans me consulter. Ils ne sont pas taillés au physique et n'ont pas des dispositions de caractère pour un tel emploi. Mes fils sont au front !

— Ils sont en prison, Monsieur. On a saisi dans le bureau de l'un d'eux des papiers qui ne permettent aucun doute sur leur identité. Ils font de

l'espionnage dans un service à la solde de l'Angleterre et ils ont été pris par les Allemands.

— Où sont-ils ? Où ont-ils été arrêtés ?

— Ils sont à la prison St-Léonard de Liège. Ils ont été pris dans une villa où ils habitaient à Wandre, près de cette ville.

— Où et comment avez-vous connu mes deux fils et appris leur arrestation ?

— J'achevais une détention de quatre semaines, deux ou trois jours après l'entrée de vos deux fils à la prison. J'ai pu échanger quelques paroles, hâtivement, deux ou trois fois, avec le plus grand, Louis, je crois, un grand blond. Il m'a appris ce que je viens de vous dire, qui il était, votre adresse et celle de M. Duchesne, votre parent, rue de Fragnée, à qui il m'a dit d'emprunter l'argent nécessaire pour faire le voyage et venir vous avertir. Louis m'inspirait de la sympathie, j'acceptai de venir aussitôt que je serais libre et me voici.

— Et pour quel délit avez-vous été condamné ?

— Pour avoir passé l'étape.

— Quelle est votre profession ?

— Je suis officier français, sous-lieutenant au 3^{me} zouaves.

— Mais... ce costume ?

Becker portait un bourgeron d'ouvrier sous un veston de drap.

— C'est pour donner le change, c'est un déguisement.

Le père des Godefroid s'excusa, se retira un moment et, laissant seul le soi-disant officier français, il courut annoncer la douloureuse nouvelle au curé de Tintigny qui habitait non loin de là.

Lorsqu'il revint, il trouva l'homme en train d'examiner une carte de chemin de fer.

— Vous êtes donc officier de l'armée française ? lui demanda-t-il encore.

— Oui, et voici une attestation qui en fait foi.

Il se leva, prit sa casquette du fond de laquelle il retira un papier écrit à la machine certifiant que le sieur Dessart, porteur d'une carte d'identité au nom de Durant, était sous-lieutenant au 3^{me} zouaves.

Après avoir montré sa carte d'identité, il remit le papier où il l'avait pris en disant :

— Les Allemands n'iront jamais le trouver là.

— Il me semble au contraire que cette cachette est bien peu sûre.

— Pensez-vous ? Jamais personne ne s'avisera de chercher des papiers dans une casquette.

Jusqu'à ce moment Becker n'avait pas trop mal joué sa comédie. Il sentait cependant que le père des Godefroid était sur ses gardes. Maintenant il s'agissait d'aborder la partie la plus difficile de sa mission : inspirer confiance au Belge et l'amener à lever ne fût-ce qu'un coin du voile recouvrant la mystérieuse organisation dans laquelle ses fils s'étaient enrôlés.

— Je dois vous dire, continua-t-il, que, venu pour vous informer du sort de vos fils, je suis en même temps chargé d'une mission confidentielle par l'armée française.

—

— Oui, j'ai une mission très importante à remplir.

— Quelle mission ?

— Voilà : il faut absolument rétablir le ser-

vice d'espionnage désorganisé par l'arrestation de Louis et d'Antony de façon qu'il n'y ait pas d'interruption. Nous ne pouvons pas en conscience tolérer, vu la gravité des circonstances, la moindre interruption dans ce service. Il est urgent de voir sans tarder toutes les personnes avec lesquelles vos fils étaient en relation dans le pays et de les avertir afin de leur épargner une arrestation. J'espère que vous allez me prêter votre concours pour cette tâche pressante. Il y va du salut de la patrie et aussi de la vie de vos enfants, car leur cas est grave, très grave, et ils seront fusillés si nous ne déployons pas la plus grande activité dans l'emploi des moyens de les sauver, s'il en reste. Vous-même courez les plus grands dangers.

Cette longue et maladroite tirade ouvrit les yeux au père des Godefroid et dissipa ses derniers doutes : l'homme qu'il avait devant lui était bel et bien un agent allemand. Becker ne se rendit pas tout de suite compte qu'il venait de perdre la partie par sa précipitation. Il déploya de nouveau la carte des chemins de fer, montra du doigt les lignes ferrées de Virton vers la France, vers Athus, Arlon, Marbehan, etc., et tenta de faire prononcer par le père des Godefroid les paroles décisives qui l'auraient mis sur la piste de la Dame Blanche dans le Virtonnais. Mais le Belge avait flairé le piège et se contentait de répondre :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire...
Je n'ai jamais entendu parler de ces choses.

Becker avait peine à cacher son dépit. Il insistait :

— Ne pourriez-vous au moins me donner les noms et adresses des personnes avec lesquelles

vos fils ont été en relation, afin de les avertir et de les préserver ?

— Je n'ai aucune connaissance de ces prétendues relations : mes fils sont partis en octobre pour le front et ne m'ont plus donné de leurs nouvelles depuis lors.

— Donnez-moi au moins le nom de vos amis et clients (vous êtes marchand de vin, n'est-ce pas ?) ainsi que des curés que vous connaissez. Car c'est principalement des curés qu'il nous faut là-dedans, des curés et toujours des curés. Avec des curés ça marche toujours bien.

— Monsieur, tous les curés sont mes amis et vous les trouverez bien sans mon secours.

Le pseudo-officier reprend encore une fois la carte des chemins de fer et, avec son crayon, il trace au dos de celle-ci un croquis représentant le pays de Virton. Une ligne partant d'un point qui figure le village de St-Vincent, se dirige vers Florenville et se poursuit, indécise, vers la frontière de l'étape.

« Pendant ce temps, raconte le père des Godefroid, il parlait de façon embrouillée, comme s'il avait voulu m'expliquer un plan d'organisation le long de cette ligne ou m'exposer une organisation déjà faite. La seule chose que j'y compris, c'est qu'il voulait aussi aller à Florenville et que cette scène n'avait d'autre but que d'essayer de nouveau de me faire parler. J'eus aussi l'impression qu'il savait quelque chose de notre organisation, dans les parages crayonnés au dos de la carte des chemins de fer, soit à St-Vincent, soit plus loin. »

Tandis que le Belge se sent à la merci de l'Alle-

mand, celui-ci devant l'échec de sa mission s'énerve et laisse peu à peu percer son dépit. Il doit se rendre à Florenville, dit-il, il reviendra ensuite à Tintigny.

— Ne pourriez-vous me loger ? demanda-t-il.

— Non, c'est impossible.

Becker perd de plus en plus le sens de l'opportunité et propose au père des Godefroid de l'accompagner jusqu'au petit village voisin de St-Vincent. Le Belge accepta avec le dessein non avoué d'aller prévenir les agents enrôlés par ses fils dans ce village. Après divers incidents, cette manœuvre étant sur le point de réussir, le policier allemand n'eut plus d'autre ressource que de se démasquer :

— Je suis détective allemand et je vous arrête, dit-il.

La scène se passait à l'entrée du village de St-Vincent. M. Collard ne manifestant aucune émotion, l'Allemand tira son browning de sa poche et le brandissant dans la direction de sa victime, ajouta :

— Si vous faites mine de bouger, voici !

Voyant ce geste, le petit Jean Collard qui accompagnait son père et le tenait par la main devint pâle et effrayé, dit :

— Il va nous tuer, papa.

— Non, mon petit, ne craignez pas ; Notre-Dame du Chênois nous protégera.

Sous la menace du browning, il fallut rebrousser chemin, quitter la route et marcher à travers les broussailles afin d'éviter la rencontre des passants. On se dirigea vers le château de St-Vincent. Là, une auto était dissimulée dans un

chemin creux. Le père et l'enfant durent se tenir longtemps accroupis, afin de ne pas être vus. Enfin on les fit entrer dans l'auto, on leur jeta une couverture sur la tête et on les força à rester courbés dans le fond de la voiture. Comme cette position était pénible pour un homme de soixante ans, M. Collard voulut à plusieurs reprises se relever ; Becker n'hésita pas à le frapper pour le forcer à se baisser.

Il était environ 16 heures lorsque l'auto stoppa devant la Kommandantur de Rossignol. Le père des Godefroid fut enfermé dans une chambre maussade dont le seul mobilier consistait en un mauvais grabat et un poêle vide. Le noble patriote pensa alors longuement à ses trois petites filles restées seules à la maison et qui attendraient en vain son retour. Qu'allaient-elles devenir, seules, sans appui, sans guide ? Croyant de vieille roche, il se résigna à la volonté de Dieu et une prière fervente jaillit de son pauvre cœur brisé par la douleur :

— Mon Dieu, ayez pitié de mes enfants ; je Vous les confie.

Il resta éveillé pendant toute la nuit tenant dans ses bras son petit Jean qui, ne se doutant pas du grand drame dans lequel toute sa famille était engagée, dormait à poings fermés.

Le lendemain, vers 7 heures, on vient le chercher pour le conduire à la prison de Neufchâteau. Il doit se séparer de son petit garçon. Scène douloureuse : le reverra-t-il encore ? Il le serre longuement dans ses bras, puis, d'un pas ferme, il s'en va au-devant de son tragique destin.

Au delà de la forêt de Rossignol, une auto

s'arrêta brusquement à hauteur des soldats qui conduisaient le prisonnier. Deux hommes en descendirent : Becker et Landwehrlen lui-même. Le chef de la Polizeistelle Lüttich avait tenu à venir suivre de près l'enquête à Tintigny. L'affaire en valait la peine. Impatient d'arriver promptement à un résultat qui le débarrassât du cauchemar de la Dame Blanche, il questionna sur-le-champ le père des Godefroid.

Solidement bâti, ce dernier portait une longue barbe qui le vieillissait quelque peu, mais lui donnait un air de gravité et de dignité qui d'emblée déplut à Landwehrlen. Le chef de la chambre 149 prit un ton agressif et crut ainsi impressionner le Belge ; celui-ci cependant conserva un calme imperturbable et montra qu'il était de taille à subir l'épreuve des pires cuisinages. L'Allemand en conçut un vif désappointement et se mit en colère :

— Si vous n'avouez pas et si vous ne dévoilez pas tout, hurla-t-il, vous serez fusillé dans les quatre jours.

Le père des Godefroid haussa les épaules : cette menace le laissait indifférent. Landwehrlen n'insista pas et rentra dans sa voiture. A Neuf-château, une pénible surprise attendait le courageux patriote : ses meilleurs amis de St-Vincent, M. et Mme Bastin, qu'il savait enrôlés dans le service ainsi que l'abbé Arnould, curé de cette localité, étaient incarcérés dans la même prison...

Au courant de leur intimité avec la famille Colard, Becker était allé jouer chez eux la même comédie que chez le père des Godefroid et, sur de simples soupçons, les avait arrêtés. Décidé-

ment les investigations « par le dehors » étaient bien décevantes pour la Polizeistelle en lutte avec la Dame Blanche : il fallait donc se rabattre sur les Godefroid et leur arracher des aveux par tous les moyens de pression.

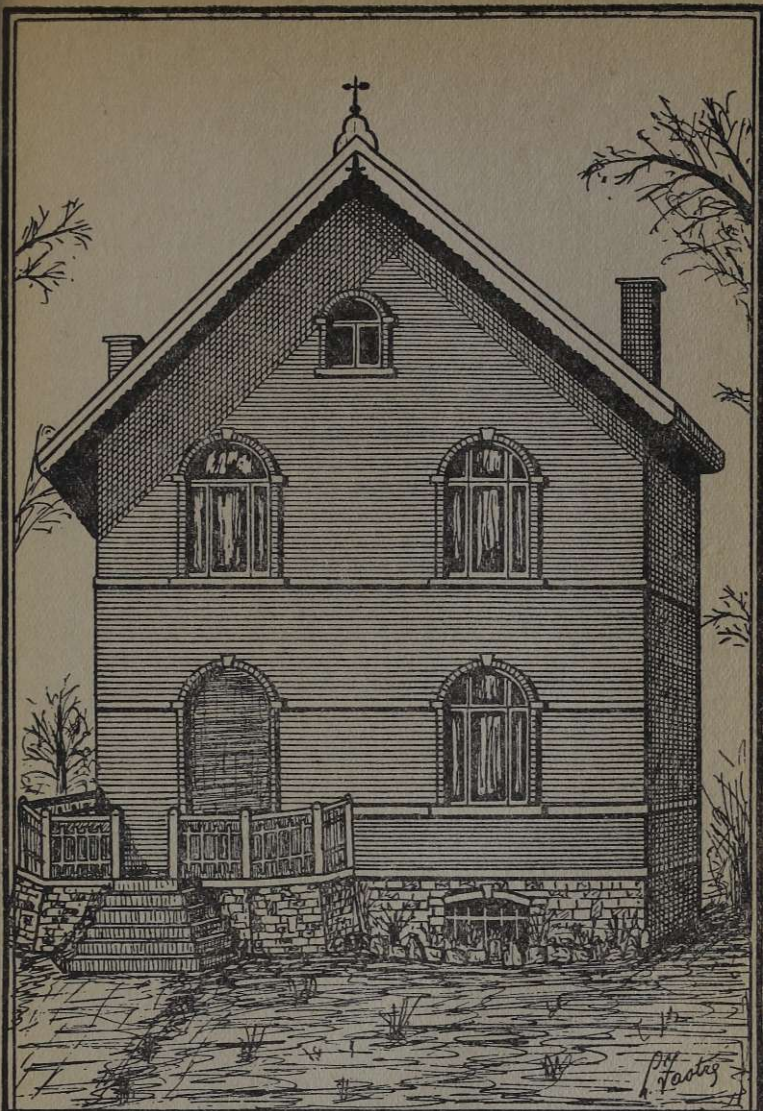
VII

LA DAME BLANCHE SE DEFEND.

Le soir du 8 mars, au moment même où les six agents de la Dame Blanche tombés entre les mains de l'ennemi étaient conduits à la prison St-Léonard, trois policiers envoyés par Landwehrleu s'en furent monter la garde devant la Villa des Hirondelles. Ce « repaire d'espions » devait être surveillé : il était à prévoir que d'autres agents viendraient s'y faire prendre. C'était d'ailleurs une tactique courante dans la guerre secrète de transformer en « souricières » les immeubles où des espions avaient été arrêtés.

Les trois hommes se postèrent donc à l'entrée même par où Müller et son collègue avaient pénétré dans la villa quelques heures plus tôt. Pourquoi aucun des trois Allemands ne surveilla-t-il l'autre côté de l'immeuble ? On l'a vu : celui-ci possédait double façade et double entrée. Pourquoi l'un d'eux ne s'avisa-t-il pas d'occuper la maison elle-même ?

C'est que ce repaire d'espions les impressionnait. Le dépôt d'armes qu'on avait découvert là laissait le champ libre à toutes les suppositions et travaillait les imaginations : l'immeuble n'était-il pas miné ? Puisque tout indiquait qu'il devait être



Villa des Hirondelles -
Façade vers la Meuse.

défendu à main armée, n'allait-on pas voir surgir dans la nuit une bande de ces redoutables patriotes belges prêts à tout ? La Villa des Hironnelles intimide les envoyés de Landwehrlen...

Pendant que, la main sur leur browning, ils font prudemment les cent pas le long des haies qui clôturent le jardin de la villa et les vergers avoisinants, un homme rôde non loin de là. Avec prudence, il avance à travers les prairies, s'arrête derrière les arbres, écoute, épie. Peu à peu, il se rapproche de la route où se meuvent les silhouettes des trois Allemands... Les a-t-il aperçus ? Il rebrousse chemin et tout en se dissimulant derrière la haie d'un jardin, s'oriente vers la route qui longe la Meuse et passe devant l'autre façade de la Villa des Hironnelles.

A présent, l'homme s'est accroupi... Il s'allonge et, comme un serpent, se traîne avec mille précautions vers le jardinet qui sépare la villa du chemin s'étirant parallèlement au fleuve. Il s'arrête. Pendant cinq, dix minutes, il reste là, immobile, tel un affûteur guettant dans l'ombre le gibier.

Tout à coup, il se relève, bondit vers la villa. Il essaie d'ouvrir la porte d'entrée. Il introduit plusieurs clés l'une après l'autre dans la serrure mais en vain : aucune ne fonctionne. L'homme s'énerve. Il regarde à gauche, à droite, derrière lui, puis renouvelle l'essai. Rien à faire. Il se retire et disparaît.

Une demi-heure plus tard, la même ombre revient vers la villa. Le mystérieux noctambule ne s'attarde pas très longtemps à inspecter les environs, il se dirige vers un soupirail et, un burin

dans une main, un marteau dans l'autre, il essaie de cisailer un des barreaux fermant l'entrée. Après son premier coup de marteau, il s'arrête... Le bruit a résonné dans la nuit. Le second fait le même vacarme. L'homme sait que les policiers ne sont guère éloignés de plus de soixante-dix mètres ; s'il continue, il va les alerter et la mission dont il est chargé sera, de ce fait, compromise. Prestement il se relève et fuit dans les ténèbres.

A-t-il renoncé à son entreprise ? Non, après une demi-heure à peine, il reparait, armé cette fois, d'une grosse barre de fer. Il la glisse dans les barreaux du soupirail, appuie dessus de toutes ses forces et fait ainsi sauter toute l'armature bouchant l'entrée. Vite il s'introduit dans l'ouverture et bientôt il avance à tâtons dans les caves.

On lui a dit de « pénétrer coûte que coûte dans la Villa des Hirondelles, d'enlever la correspondance qui se trouve dans le lavabo ainsi que d'autres documents qui sont dans les fauteuils. » Pas une minute à perdre, si les policiers survenaient, il n'ignore pas que son compte serait vite réglé. Mais ne sont-ils pas dans la maison même ? L'homme dresse l'oreille... Pas le moindre bruit. Connaissant tous les recoins de l'immeuble, il ne tâtonne pas longtemps ; il arrive au rez-de-chaussée, bondit à l'étage. Voici le lavabo renfermant les documents. Ses mains fouillent l'un après l'autre les grands tiroirs du meuble et y découvrent un browning, des cartes militaires et enfin les papiers secrets. Il enfouit le tout dans ses poches puis descend prudemment l'escalier.

Dans la salle à manger maintenant. Les fauteuils

sont là autour de la grande table sur laquelle la machine à écrire de Franchimont est restée. Il cherche, tâte, fouille et ne trouve rien. Misère ! On lui avait bien dit cependant les « fauteuils » et il n'y en a pas d'autres dans la maison. Il le sait. Tout à coup il tressaille, il lui semble avoir entendu un bruit. Il se rue vers la porte de la cave et quelques minutes plus tard, muni de son précieux butin, il disparaît dans la nuit. Il est une heure du matin.

A l'aube, les policiers eurent peine à en croire leurs yeux : les barreaux d'un soupirail avaient été enlevés ! Une rapide visite de la villa leur permit de constater que celle-ci avait été bel et bien « cambriolée » par un ou des agents de l'organisation fantôme ! Tous les tiroirs du lavabo avaient été vidés de leur contenu et étaient restés ouverts. Vraiment ces gens ne manquaient pas d'audace !

Ce même jour, le « cambrioleur » comparait devant M. Muraille. M. Muraille est un des deux grands chefs (1) de la Dame Blanche. C'est un homme dans la pleine force de l'âge, et dont la solide carrure révélait l'ascendance terrienne. Était-ce l'effet de la barbe noire taillée très courte ? La physionomie avait quelque chose d'austère et, à certains moments, elle prenait une expression de dureté qu'atténuait légèrement le regard. Car M. Muraille avait le regard très doux. La voix aussi avait des inflexions d'une étrange dou-

(1) Au début, la Dame Blanche était commandée par trois hommes : MM. Muraille, Beaumont et Belleflamme. Arrêté le 14 juin 1917, ce dernier fut déporté en Allemagne jusqu'à la fin de la guerre.

ceur. Il parlait calmement, posément, et dans ses paroles on sentait la force contenue d'un caractère de fer. Sa façon d'articuler, de préciser, de nuancer sa pensée révélait d'autre part l'intellectuel de haute lignée doué des plus beaux dons d'expression.

Le coup de la Villa des Hirondelles ne l'avait nullement décontenancé. La police allemande venait de marquer un point ; il s'agissait de lui enlever tout de suite la possibilité d'en marquer un second et d'annihiler les effets de l'avantage que le hasard lui avait assuré.

Tandis qu'il parlait, M. Muraille s'était quelque peu animé et maintenant son regard lançait des éclairs, sa voix martelait durement les mots. L'homme était complètement transformé. En l'entendant, son interlocuteur comprit pourquoi la Dame Blanche était si puissante.

— Vous retournerez à la Villa des Hirondelles, lui dit-il, et vous fouillerez encore une fois les fauteuils. Les rapports du poste zéro s'y trouvent, vous me les apporterez.

Le jour même, la villa fut « cambriolée » une seconde fois. L'envoyé de la Dame Blanche en effet réussit le tour de force de tromper de nouveau la surveillance allemande et de pénétrer dans l'immeuble. Plus heureux que la première fois, il découvrit enfin les rapports du poste zéro et les apporta à M. Muraille qui le félicita. Et c'est ainsi que, grâce à la présence d'esprit de Mme Lebrun qui avait pris la précaution de faire prévenir la Dame Blanche de son arrestation, la transmission en Hollande des documents ne fut même pas entravée. Comme chaque semaine, ils parvin-

rent au bureau central de Rotterdam avec cette particularité que les rapports du poste zéro n'étaient pas dactylographiés. La Dame Blanche n'ayant pas même cru devoir l'informer de l'incident de la Villa des Hironnelles, le capitaine Landau qui les déchiffra ne se douta pas qu'un policier allemand s'était assis sur ces précieuses paperasses !

Un incident alors, l'affaire de la Villa des Hironnelles qui mettait en émoi toute la Polizeistelle Lüttich ! Pour la Dame Blanche, oui, un simple incident... Mais les événements n'allaient-ils pas lui donner une tournure plus grave ?

Selon sa tactique habituelle, la Dame Blanche établit un plan d'action où rien n'était laissé au hasard et dont tous les détails attestaient son incomparable maîtrise en stratégie secrète. Il s'agissait tout d'abord de se mettre en rapport avec les soldats tombés entre les mains de l'ennemi afin de leur donner des directives, de les reconforter et de suivre l'enquête menée par la police allemande.

Ces soldats arrêtés avaient tous prêté serment. Aucune défaillance n'était à craindre. La Dame Blanche savait que ses agents mourraient sans avoir trahi le moindre secret de l'organisation. C'est pourquoi les chefs ne se crurent à aucun moment menacés et leur quartier général continua à tenir ses assises à Liège. Toutefois puisque la bataille avec la Polizeistelle Lüttich se confinait, depuis l'affaire de la villa, sur un terrain bien délimité, il importait de jouer serré.

De toute nécessité, il fallait atteindre les prisonniers derrière les murs et les grilles de la grande

geôle où on les avait conduits. Était-ce possible ? À partir de ce moment, on put voir sur les grandes tables de l'état-major de la Dame Blanche, à côté de cartes militaires et de documents de toute nature, de curieux plans représentant les multiples locaux d'un vaste immeuble. Locaux numérotés et disposés symétriquement le long d'immenses couloirs... c'étaient les cellules de la prison St-Léonard. Bientôt la Dame Blanche ne connut pas seulement la disposition des multiples locaux de la prison, elle fut au courant des moindres particularités de la vie de la grande geôle. Elle sut à quels moments précis les sentinelles prenaient leur faction, à quelles heures les détenus se rendaient au préau. Les noms des gardiens allemands, des religieuses chargées de la surveillance des femmes, leurs habitudes, leur attitude envers les prisonniers, tout lui fut familier.

Et l'incroyable projet se réalisa... C'est Mme Lebrun qui la première eut la surprise de se retrouver en contact avec la Dame Blanche. Pendant les quatre jours qui suivirent son arrestation, Mme Lebrun fut en proie à des transes atroces. La crainte que la piste de la Dame Blanche ne fût découverte et que la rafle de la Villa des Hirondelles n'en entraînât une autre parmi les chefs de l'organisation, la tenait éveillée pendant des nuits entières. Elle allait et venait dans sa cellule se posant sans cesse cette angoissante question : la direction du service est-elle prévenue et les chefs sont-ils à l'abri de toute surprise ? Sans doute l'homme chargé par elle de prévenir la Dame Blanche de son arrestation lui avait pro-

mis de se rendre immédiatement place Wérihet, mais avait-il tenu sa promesse ?

Sans nul souci des terribles menaces suspendues sur sa tête, la vaillante patriote ne pensait qu'à la Dame Blanche et à la continuation de l'œuvre à laquelle elle s'était consacrée corps et âme. L'incertitude où la maintenait à ce sujet le régime secret auquel elle était soumise la tourmentait. Elle ne mangeait plus, ne dormait plus. Ah ! qui donc pourrait mettre fin à son angoisse en la rassurant sur le sort de la Dame Blanche ? Elle ne voit plus que des figures hostiles. Les religieuses allemandes savent qu'elle est un sujet dangereux et se montrent très méfiantes. Les murs, les grilles qui la séparent du reste du monde lui donnent l'impression qu'elle est la proie d'un ennemi extrêmement puissant et que jamais elle ne se retrouvera sous la tutelle de la Dame Blanche.

Or le mardi 12 mars... Comme tous les matins, après le réveil, le guichet de la lourde porte de la cellule s'ouvre et Mme Lebrun attend qu'on lui passe le quignon de pain et la tasse d'un breuvage innommable, baptisé café, qui font partie de l'ordinaire de la prison. Par le guichet ouvert, on aperçoit les balustrades métalliques et les portes des cellules d'en face. Des soldats, des religieuses, des prisonniers vont et viennent. Tout à coup une main mystérieuse apparaît dans l'encadrement du guichet et lance un objet minuscule au milieu de la cellule. Mme Lebrun se précipite, le ramasse et s'empresse de le dissimuler.

Lorsque le guichet se referme, elle l'examine. C'est un crayon qu'entoure une feuille de papier

blanc et à l'intérieur de celle-ci elle découvre, ô joie inexprimable ! un message de la Dame Blanche. Pas de doute possible. Voici les lettres initiales des quatre mots de sa devise : Q.P.T.A. (Quantum potes tantum aude — Ose dans la mesure de tes possibilités). Mme Lebrun sent du coup se dissiper le cauchemar qui l'oppressait depuis quatre jours. Elle exulte. Toute vibrante d'émotion, elle lit le précieux billet. C'est bien ce qu'elle espérait, c'est la Dame Blanche qui lui demande de lui faire connaître sans retard toutes les circonstances de son arrestation, les documents saisis, l'attitude des autres agents surpris à la Villa des Hirondelles en même temps qu'elle. Crayon et papier blanc lui sont fournis à cet effet. De même on lui signale comment elle devra s'y prendre pour faire parvenir une prompte réponse à destination. La main mystérieuse ne tardera pas à se montrer de nouveau dans l'encadrement du guichet.

Et Mme Lebrun écrivit son premier billet de prison. En voici quelques extraits : « Ose ce que tu peux, ose ce que tu dois... Ma captivité n'est rien... Je ne regrette qu'une chose c'est de n'être plus utile... Une goutte de sang, une goutte d'énergie... Je suis Belge et lutterai jusqu'au bout. » Puis Mme Lebrun reconstitua les événements du 8 mars, indiqua les documents tombés entre les mains de l'ennemi, décrivit les différents policiers qui s'occupaient de l'affaire, exposa son système de défense, bref établit un rapport très détaillé. Elle demande en même temps des éclaircissements sur un point qui continue à l'intriguer :

comment les Allemands ont-ils découvert le refuge de la Villa des Hirondelles ?

La réponse de la Dame Blanche ne se fit pas longtemps attendre et quelques jours plus tard, la main mystérieuse reparaisait. Le précieux message commençait comme suit : « Nous vous exprimons tous les sentiments d'admiration et de reconnaissance que votre vaillante attitude a suscités chez tous vos amis. Nous sommes de cœur avec vous à cette heure d'épreuve qui est aussi celle de gloire. Nous vous viendrons en aide par tous les moyens possibles. Par la prière d'abord ; celle-là, croyez-le, montera sans cesse vers notre Père du Ciel, pour vous et vos compagnons... »

La Dame Blanche communiquait alors les résultats de l'enquête qu'elle avait menée sur les causes de la surprise du 8 mars. Après avoir donné ses directives, elle ajoutait : « Nous comptons entièrement sur vous pour soutenir le moral de nos amis. Afin de pouvoir vous communiquer des choses secrètes, nous vous prions d'étudier par cœur la dernière strophe de « La Marseillaise » :

Nous entrerons dans la carrière
 Quand nos aînés n'y seront plus
 Nous y trouverons leur poussière
 Et la trace de leurs vertus
 Bien moins jaloux de leur survivre
 Que de partager leur cercueil
 Nous aurons le sublime orgueil
 De les venger ou de les suivre.

« En tout 46 mots. Vous l'utiliserez comme suit : les lettres seront représentées par le numé-

ro d'ordre du mot et le numéro d'ordre dans le mot. Exemple : 3,2 = A. 4,0 = la. 4,7 — ne signifie « rien ». Le H est remplacé par un J. et le F. par Ph. »

Signé : SURSUM CORDA.

En post-scriptum : « Défiez-vous d'une femme du nom de Pabbe, qui opère dans le quartier des femmes. Elle partage la cellule des détenues et cherche à gagner leur confiance. »

La Dame Blanche ne se contenta pas de se mettre en liaison avec Mme Lebrun promue « chef » des agents arrêtés à la villa, elle se piqua d'atteindre chacun de ceux-ci dans sa cellule.

Un matin, au moment où il allait mordre à pleines dents dans le quignon de pain qu'on venait de lui passer par le guichet de la porte, Godefroid II s'aperçut qu'un billet y était dissimulé. Il reconnut le chiffre et la devise de la Dame Blanche et lut : « Prenez garde, votre compagnon de cellule est un agent allemand. Il joue près de vous le rôle de « mouton » pour vous faire parler. »

Godefroid II eut peine à en croire ses yeux : ainsi donc la Dame Blanche veillait encore sur lui ! Même en cellule il était encore sous sa protection, il en conçut une grande fierté. Quant à son « compagnon de cellule » ce n'était autre que le sinistre Vérin. Bien que très prudent et n'ayant fait aucune confiance à ce répugnant personnage, Godefroid II comprit toute la valeur de l'avertissement de la Dame Blanche. Le « mouton » ne tarda pas à se rendre compte qu'il était « brûlé » et disparut.

Comme la possibilité de correspondre directement avec la direction du service lui était assurée par le message qu'il avait reçu, de sa cellule, Godefroid II lança le S.O.S. ci-après : « Que tout le Sud change de noms et de numéros. Avertir immédiatement partout où nous avons passé que l'on ne nous a jamais vus, surtout au numéro 8 à N. et chez Durand. Que tous mettent tout bien en sûreté. Les Allemands savent que nous sommes retournés dans notre famille, date d'arrivée et de départ, et que nous sommes allés chez nos amis de St-Vincent. Ils ont trouvé des notes parlant d'eux. Ils ne savent que cela. Ils ont trouvé aussi le petit résumé du dernier voyage de Godefroid I et accusent ce dernier d'avoir organisé là-bas les noms propres en écriture secrète. Ils ont trouvé aussi le « Pater » avec les grands chiffres seulement, mais il importe que cela soit changé tout de suite. »

Suivent de longues recommandations et le message se termine par ces mots qui révèlent la qualité d'âme de Godefroid II : « Bien styler famille, parents, amis de tout cela et prendre soin de tous ceux qui pourraient souffrir à cause de nous... Le courage est très bon ; pour le reste « Sursum Corda » et à la gloire de Dieu ! »

Godefroid I, Franchimont et Henri eurent aussi tour à tour l'agréable surprise de recevoir un mot de la Dame Blanche et purent correspondre avec leurs « chefs ». Or au moment même où par des agents audacieux la Dame Blanche pénètre aussi dans la prison St-Léonard et s'y installe, le directeur allemand de celle-ci, Weissbarth, grâce à l'expérience de ses trois années de service, a la

conviction d'avoir enfin doté son établissement d'un système de surveillance impeccable.

Plus un seul gardien belge n'y est en fonction : l'aumônier, le médecin, les religieuses, les infirmières sont de nationalité allemande. Aucune faveur pour les prisonniers en dehors du quart d'heure de préau par jour. Pas de cantine, pas de service religieux, pas de visites pour les détenus. Le régime alimentaire de la prison est tout à fait insuffisant ; quant aux communications avec l'extérieur, elles sont réduites au minimum : les prisonniers reçoivent les lettres de leur famille un mois ou deux après leur envoi !

Weissbarth tient à ce que ses prisonniers souffrent physiquement et moralement. Heureusement la puissante Dame Blanche contrarie toutes ses mesures et la geôle de St-Léonard qui devait, dans la conception de son directeur allemand, être réputée comme la plus sévère des maisons de pénitence fut, grâce à elle, ouverte aux consolations et aux espoirs de l'extérieur.

VIII

COMMENT LES GODEFROID MASQUERENT LA DAME BLANCHE.

— Non, Monsieur, je ne signerai pas. Inutile d'insister.

— Et moi je vous dis que vous signerez.

— Je ne signerai pas, vous dis-je.

— Il le faut.

— Je n'en ferai rien.

— C'est ce que nous verrons.

— C'est tout vu : je ne signerai pas.

Depuis plus d'une heure, Mme Lebrun est aux prises avec les policiers qui l'interrogent. Pour la dixième fois, elle leur a servi la version d'après laquelle seul le nommé Albert Lépïc, un grand blond portant des lunettes, endossait les responsabilités de l'affaire. L'histoire qu'elle a forgée de toutes pièces pour masquer la Dame Blanche ne manque certes pas de vraisemblance, mais voilà, les Allemands n'en croient pas le premier mot. Ils ricanent, s'indignent, se fâchent tout rouges, profèrent des grossièretés et des menaces.

Mme Lebrun « encaisse » tout avec le sourire, ce qui a le don d'exaspérer les enquêteurs. Ceux-ci n'ont d'abord pas voulu acter dans leurs dossiers ce qu'ils considèrent comme une « fable gro-

tesque » à savoir l'explication que Mme Lebrun leur donne de la présence sous son toit de plusieurs espions et d'un dépôt d'armes. Mais que faire ? Mme Lebrun tient tellement à cette version qu'il est impossible de l'en faire dévier d'une syllabe. On dirait qu'elle l'a apprise par cœur.

Cependant, après un certain nombre d'interrogatoires, les policiers durent se résigner à prendre acte de ses déclarations. C'est alors que surgit un nouvel incident. Mme Lebrun ne veut pas signer ses déclarations parce qu'elles sont rédigées en allemand.

— Mais nous allons vous en lire la traduction, lui dit Müller.

— Je n'ai pas confiance. Ecrivez en français puisque vous parlez cette langue.

Müller tremble de colère et ne peut plus se contenir :

— Vilaine garce, hurle-t-il.

— Vos insultes donnent la mesure de votre éducation, mais elles ne me touchent pas, réplique Mme Lebrun d'un ton très naturel. Seulement, ajoute-t-elle, je vous préviens que si vous continuez, je ne répondrai plus à vos questions.

De guerre lasse, les policiers renvoient l'énergique patriote dans sa cellule. Elle ne sera plus interrogée avant un mois. C'est aux Godefroid maintenant à porter sur leurs épaules les terribles charges de l'affaire. Eux seuls sont directement accusés et irrémédiablement compromis par les documents découverts à la villa ; à eux donc le redoutable honneur de masquer et de sauver la Dame Blanche.

L'enquête menée par le dehors à Tintigny et

à Liège n'ayant projeté aucune lueur nouvelle sur la mystérieuse affaire de la Villa des Hironnelles, Landwehrlen passa comme consigne à Müller et à Becker d'employer tous les moyens pour « faire parler » les Godefroid. La lutte entre la Polizeistelle Lüttich et la Dame Blanche se confina dans une lice étroite et sinistre : le local de la prison St-Léonard où tous les jours, pendant d'interminables heures, les Godefroid furent soumis au supplice des interrogatoires.

Lutte terrible et dont le caractère inhumain était de nature à faire reculer les plus braves. Après quinze jours de détention, les deux frères avaient maigri au point d'en être devenus méconnaissables. Mis au grand secret, retranchés en quelque sorte du monde des vivants, ils souffraient atrocement de la faim. Tout est calculé dans le régime de pression physique et morale auquel on les soumet : pour atteindre leur âme indomptable, les tortionnaires tentent tout d'abord de tuer l'énergie de leurs vingt ans. Tout en les laissant en vie, l'insuffisante et infecte nourriture qu'on leur donne doit miner rapidement leur constitution.

Torture de la faim, torture de tous les instants qui affaiblit, anémie le corps, alanguit la volonté, détruit les forces vives de l'organisme. L'affamé ne dort plus, ne réagit plus, il se sent dépérir et lentement le désespoir lui ronge l'esprit et le cœur. Cependant quelque supplicante que fût l'obsession de la faim, pour les Godefroid l'appréhension des interrogatoires était bien plus lancinante encore.

Se sachant irrémédiablement compromis et prévoyant qu'il ne sortirait plus de la prison St-

Léonard que pour être conduit devant le peloton d'exécution, Godefroid I ne songeait plus qu'à une chose : sauver la vie de son frère. Quel coup pour le père si ses deux grands garçons devaient lui être ravés en même temps ! Prêt à se sacrifier, pour diminuer la peine des siens en leur gardant son jeune frère, Godefroid I décida de se reconnaître coupable d'espionnage et d'assumer toutes les charges et toutes les responsabilités de l'affaire.

— Et pour qui as-tu recueilli ces renseignements militaires ? lui demanda Müller. Donne-nous les noms de tes chefs.

— Je n'ai pas de chefs. J'ai travaillé pour mon propre compte.

— Comment faisais-tu parvenir ces renseignements à destination ? A qui les remettais-tu ?

— Je les aurais emportés avec moi en Hollande, lorsque j'aurais réussi à passer la frontière.

— Ce n'est pas vrai. Tu travaillais pour un service parfaitement organisé. Il faut que tu nous dises quels sont tes chefs.

— Je n'ai pas de chefs.

— Prends garde ! Si tu ne nous dis pas leurs noms, nous allons t'y forcer.

—

— Eh ! bien ?

—

— Parleras-tu oui ou non ?

—

— Une dernière fois, je te somme de me dire les noms de tes chefs.

En prononçant ces mots, Müller s'est approché du Belge d'un air menaçant tandis que, faisant le tour de la table, Becker est venu se placer

de l'autre côté. Godefroid I se trouve ainsi entre les deux policiers. Il voit de tout près leur figure contractée par le dépit et la haine ; leurs regards se croisent avec le sien ; il sent que l'odieuse scène de la veille va se renouveler et il se cabre intérieurement.

— Oui ou non, veux-tu nous dire pour qui tu as fait de l'espionnage ?

—

Müller s'est encore rapproché du jeune homme. Il le saisit à la gorge, le serre à l'étouffer, puis d'un violent coup de poing l'étend sur le parquet. Godefroid I se relève sans mot dire. Son calme met le comble à la fureur des deux Allemands. Ils foncent sur lui, le frappent à la figure, sur la tête, sur les bras. Pris entre ces deux brutes déchainées, Godefroid I essaie de se protéger au moyen de ses mains et se couvre le visage. Les coups pleuvent drus ; affaibli par les privations et la faim, l'infortuné soldat de la Dame Blanche sent flageoler ses jambes. Il cherche un point d'appui pour ne pas tomber, puis s'affale lourdement sur le sol.

Il y reste quelque temps haletant comme un lutteur mis hors combat.

— Lève-toi, menteur, hurle Müller.

Godefroid I se remet péniblement debout. Il fait peine à voir. Cheveux et vêtements en désordre, la figure rouge marquée de « bleus », il ne dit toujours rien.

Müller l'empoigne par les cheveux :

— Vite, les noms de tes chefs ! Sinon, gare...

—

L'héroïque silence du jeune homme est inter-

prété comme un défi par les deux argousins. Une fois de plus leur fureur éclate et, bavant de rage, ils se ruent en même temps sur leur victime, lui courbent la tête sous une volée de coups de poing, la bousculent, la jettent à droite, à gauche, et ne cessent que lorsque, terrassé, le jeune homme tombe à la renverse et reste étendu sur le parquet. Un mince filet de sang lui sort de la bouche.

— Aussi longtemps que tu ne nous auras pas donné les noms de tes chefs, tu ne sortiras pas d'ici.

—

Les deux Allemands sont essouffés. Maintenant ils vont et viennent dans la pièce qu'ils emplissent de leurs vociférations. Leur impuissance les humilie, les morfond. Ah ! s'ils pouvaient au moins abattre comme un chien ce maudit espion qui, avec son air de petit enfant de chœur, leur tient tête !

— Quel est le chef du poste de Florenville ?

—

— Qu'es-tu allé faire à Tintigny le mois dernier ?

—

Godefroid I se tait toujours. Il remet de l'ordre dans sa toilette et se tient immobile comme une statue devant ses deux bourreaux. Scène poignante : très calme et très digne, le jeune soldat de la Dame Blanche semble attendre un nouvel assaut de ses adversaires. Aucune amertume dans ses pensées, aucun éclair de haine dans ses yeux. La douceur naturelle de son caractère se lit encore sur ses traits convulsés par les coups.

Les deux Allemands continuent à lui hurler

des menaces à l'oreille, Godefroid I ne les entend même pas. Qu'importent les brutalités, les coups, les blessures ! Le Christ, le doux Maître que depuis longtemps il s'est choisi comme modèle, a enduré de bien plus terribles souffrances. C'est à Lui, à Lui seul que Godefroid I pense et voilà pourquoi dans son affreuse détresse il se sent néanmoins très heureux.

— Dis-nous qui est Baudouin, ordonne Becker de son ton hargneux.

—

Baudouin est un des faux noms relevés sur un bout de papier découvert à la villa. Mais dans les documents noircis de lettres et de chiffres, étalés sur la table, il y a bien d'autres indices qui permettraient aux Allemands d'en tirer un parti merveilleux si Godefroid I consentait à parler.

— Qui a écrit le texte du Pater sur cette feuille ? Que signifient ces grands numéros en dessous de chaque mot ?

—

Cette fois, c'en est trop. Müller qui s'était quelque peu calmé, marche sur le jeune homme :

— Sale gamin, vas-tu nous répondre ?

—

Godefroid I a hoché la tête en signe de refus. Le policier le soufflette avec une telle violence que le malheureux recule de deux, trois pas. Mais il semble à présent de plus en plus insensible aux coups et sa figure reste impassible. Voilà qui inquiète les deux Allemands : d'habitude les moyens de pression employés contre les agents secrets des alliés s'avéraient efficaces dès leur mise en œuvre, or ce gaillard paraît déjà fami-

liarisé avec ces procédés d'intimidation et de contrainte. Que faire ? De toute nécessité il faut qu'il parle, sinon que diront les officiers du conseil de guerre lorsqu'on leur soumettra un dossier plein de lacunes ? Et puis l'affaire est vraiment trop grave : il y va de la sécurité même de l'armée allemande. C'est alors que les deux tortionnaires s'avisèrent qu'il y avait possibilité de renforcer ces moyens de pression et de les rendre plus redoutables. Godefroid I fut renvoyé dans sa cellule avec cette menace :

— Nous nous reverrons demain.

Le lendemain, c'était le 19 mars, à son entrée dans la pièce où il avait connu les premières émotions de la mise à la question, Godefroid I pressentit que cela allait chauffer. Cinq policiers : Becker, Müller, Schultz, Knopf, Menike étaient debout autour de la table sur laquelle les documents étaient étalés. Bien en évidence, à côté de ceux-ci, trois gourdins et une matraque.

C'est Müller qui parla le premier.

— Cette fois, dit-il, nous sommes décidés à te faire parler. Coûte que coûte, il faut que tu nous donnes les noms de tes chefs.

La scène était d'une sinistre grandeur. Mal éclairée par une seule fenêtre grillagée, à travers laquelle on n'apercevait qu'un haut mur, la pièce où elle se déroulait avait un aspect lugubre. Un tapis sombre et sale, une table, quelques chaises et un porte-manteau. Pas un seul meuble ou un seul objet qui attirât le regard.

Pour le moment, là devant Godefroid I il y avait ces cinq hommes silencieux, menaçants. Pourquoi étaient-ils si nombreux aujourd'hui ?

Pourquoi ces gourdins, cette matraque ? Le jeune homme comprit...

— Mon Dieu, secourez-moi. Notre-Dame du Chênois, venez-moi en aide, murmura-t-il.

Becker prit ensuite la parole :

— Il n'y a plus qu'une chance pour toi d'échapper au peloton d'exécution, dit-il, c'est de nous révéler les noms de tes chefs. Si tu parles, tu seras condamné aux travaux forcés et tu seras probablement libéré après la guerre, mais si tu persistes dans ton attitude c'en est fait de toi, tu seras fusillé.

—

— Il va sans dire que si tu refuses de parler, nous emploierons tous les moyens pour te forcer à dire la vérité.

—

— Eh bien ?

Godefroid I baissa la tête et fit signe qu'il ne parlerait pas. L'un après l'autre, les cinq hommes s'efforcèrent de l'ébranler par des raisonnements qui dénotaient de l'astuce et une fausse compassion. Le jeune soldat de la Dame Blanche les laissa dire et n'ajouta pas un mot à ses déclarations antérieures. Peu à peu, les policiers perdirent patience, les conseils changèrent en menaces et en injures, puis les gourdins remplacèrent les arguments.

Godefroid I reçut des coups sur la tête, dans le dos, sur les bras. Cependant pas un cri de douleur, pas une protestation. Toujours la même et émouvante résignation. Son attitude émut-elle les tortionnaires ou les convainquit-elle de l'inutilité de leurs violences ? Lorsque le Belge fut acculé

dans un coin, où il se protégeait la tête de ses bras, ils cessèrent l'odieuse bastonnade et le renvoyèrent dans sa cellule.

Un geôlier amena alors Godefroid II. Le jeune homme n'avait qu'à paraître pour exciter l'ire des argousins de la chambre 149. Depuis son arrestation, ils n'avaient pas encore réussi à lui arracher un mot. Harcelé pendant des heures entières, il n'avait à aucun moment donné l'impression d'être tant soit peu ébranlé. Menaces de coups, menaces de mort, insultes et brutalités n'avaient aucune prise sur lui. Ce jeune gaillard à la volonté si bien trempée devait être un agent d'élite. Raison de plus pour le faire parler.

Dès qu'il fut entré, Becker le fit asseoir juste en face de lui et, les yeux dans les yeux, lui dit :

— Voilà, nous resterons ici jusqu'au soir s'il le faut, mais tu ne sortiras pas de cette pièce sans nous avoir dit quel a été ton rôle dans ce service d'espionnage et quels sont tes chefs.

—

— Attention ! ne recommence pas à faire le malin, parce que cela va mal tourner.

—

— Je te répète que si tu continues à faire le malin, cela va te coûter cher. Je parle dans ton intérêt.

—

Godefroid II ne songe nullement à arrêter l'orage qu'il sent venir ; il se prépare plutôt à en subir l'assaut. Sa figure se contracte, ses traits se durcissent, toutes les forces de son être se tendent dans une âpre et farouche résolution. Les cinq policiers l'ont remarqué ; de le voir ainsi se

mettre en boule pour mieux leur résister, ils haussèrent immédiatement le ton.

— Cette fois, vois-tu, dit Müller, que tu le veuilles ou non, tu parleras, car nous allons t'y forcer.

—

Ce qui se passa alors fut terrible. Les cinq Allemands se levèrent et se dirigèrent vers le jeune homme.

— Ah ! tu continues à faire le malin, dit Becker, attends...

Sa voix avait l'accent sinistre d'une gouape qui accoste sa victime dans les ténèbres.

— Déshabille-toi, commanda Müller.

Comme Godefroid II ne bougeait pas, le policier se jeta sur lui et lui arracha son veston et son gilet. Ce fut comme un signal convenu : les brutes assaillirent le malheureux par devant, par derrière et à coups de poing, à coups de gourdin, à coups de matraque, ils le frappèrent sans lui laisser le temps de lever la tête. Le vaillant patriote vacilla, battit l'air de ses bras comme un homme ivre, chercha à s'appuyer contre un mur, puis s'affaissa.

Des mains le saisirent par les cheveux, par les épaules, le remirent sur pied et aussitôt il fut de nouveau attaqué de tous côtés. Un violent coup de poing sur le nez fit jaillir du sang qui tomba en grosses gouttes sur sa chemise. Il tournoya sur lui-même offrant successivement sa figure aux cinq bourreaux qui l'entouraient et cherchaient à l'atteindre aux endroits les plus sensibles. Soudain un coup de gourdin asséné avec

force sur la tête l'étourdit et une seconde fois, il s'affala sur le parquet.

Lorsqu'il reprit connaissance, Müller lui cria :

— Vas-tu te décider à parler ?

Godefroid II épongeait de son mouchoir le sang qui ruisselait sur le bas de son visage. Il ne répondit pas à la question de l'Allemand.

— Puisque tu t'obstines, tant pis, dit celui-ci.

D'un coup de poing en pleine figure, il le fit reculer dans un coin. Alors telles cinq bêtes déchaînées, les policiers se jetèrent une fois de plus sur le jeune Belge. Celui-ci eut l'impression que les brutes allaient le tuer. Ils étaient là tous les cinq devant lui, la bouche tordue par un rictus haineux, bavant de rage, gesticulant comme des déments.

L'un d'eux le tira par les cheveux, le fit sortir du coin où il était acculé et le traîna jusqu'au milieu de la pièce. Sous les coups de gourdin qui lui étaient assénés de toutes parts, il ploya les genoux, voulut s'appuyer à la table et roula par terre. Une poigne vigoureuse le redressa. Il titubait et, avec sa chemise tachée de sang, faisait peine à voir. Ballotté de gauche à droite, secoué, bousculé, il étendait les bras devant lui comme un aveugle qui tâtonne. Il n'entendait même plus les vociférations de ses bourreaux qui lui criaient :

— Vas-tu nous dire les noms de tes chefs ?

Godefroid II priait tout bas et sa prière était non pas un appel à la pitié du Christ son Maître, mais un grand cri de reconnaissance. Quelle faveur, pensait-il, que d'être maltraité comme Lui !

Soudain, un gourdin s'abattit avec violence sur sa tête, tout se brouilla devant ses yeux et il

tomba à la renverse. Comme il restait étendu sur le parquet, Becker lui cria de se lever, mais l'infortuné patriote avait perdu connaissance et il ne bougea pas. Devant leur victime, gisant à leurs pieds, défigurée par les coups et couverte de sang, les policiers eurent-ils un accès de honte ? Ils appelèrent deux gardiens et leur donnèrent l'ordre de transporter le malheureux dans sa cellule. Les deux soldats qui relevèrent Godefroid II furent profondément écœurés par le spectacle qui s'offrit à leurs yeux lorsqu'ils pénétrèrent dans le bureau des policiers. Le jeune Belge semblait avoir été piétiné, il ne donnait plus aucun signe de vie. C'est seulement dans sa cellule qu'il reprit connaissance.

M. Creusen qui était détenu à la prison St-Léonard en mars 1918, écrit : « En ce qui concerne les mauvais traitements infligés aux frères Collard, je puis certainement servir de témoin. D'abord j'ai vu le petit Collard revenir, porté par deux soldats, du bureau des policiers où il avait été cruellement maltraité. Son frère m'a montré les traces des coups qu'il portait sur les bras. Je suis encore ému quand je pense au martyr que les deux héros ont enduré. »

Cependant la fureur des tortionnaires n'est pas encore calmée. Une demi-heure après, Becker charge le gardien Maryan Szeszycki de ramener Godefroid II au bureau pour continuer l'interrogatoire. Le soldat n'en peut croire ses oreilles : comment le pauvre jeune homme pourrait-il revenir devant ses bourreaux ? Il ne parvient même plus à se tenir debout. Il le dit à Becker, mais

celui-ci ne veut rien entendre, il a donné un ordre, il faut qu'on l'exécute.

Le gardien alla trouver le directeur de la prison, Weissbarth, et lui expliqua l'impossibilité d'exécuter cet ordre inhumain. Le lendemain, le brave Maryan Szeszycki n'hésita pas à informer l'aumônier allemand Schrobb des mauvais traitements infligés aux prisonniers par les policiers. Indigné, le prêtre fit un rapport et bientôt des officiers procédèrent à une enquête à la prison. Grâce à quoi le sort des patriotes belges incarcérés s'adoucit quelque peu.

**DANS SA LUTTE AVEC LA POLIZEISTELLE
LUTTICH, LA DAME BLANCHE S'ASSURE
PEU A PEU DES AVANTAGES DECISIFS.**

Sûre de ces soldats tombés entre les mains de l'ennemi, la Dame Blanche n'avait à aucun moment songé à déplacer le siège de son quartier général. De la prison St-Léonard, lui parvenaient des messages qui, dans leur éloquente concision, confirmaient ses espoirs : ses agents tenaient admirablement le coup.

De leur cellule, Mme Lebrun, Godefroid I et Godefroid II lui communiquaient de précieuses indications sur la marche de l'enquête et signalaient les précautions à prendre pour contrecarrer efficacement les investigations des policiers.

Ecrits au crayon et en caractères minuscules, les billets de Mme Lebrun constituaient de véritables rapports. Dans un des premiers, on lit : « Edm. ne doit plus porter de nom d'A. ni retourner à son adresse de R. et s'abstenir de faire de petites croix sur ses écrits. La prétendue nièce de Mlle Léonard est bien une espionne allemande. Ils m'ont dit que j'avais été fine en l'évitant ; que, depuis le mois de septembre, ils me recherchaient. »

Godefroid II, de son côté, écrit : « Que le moindre faux nom soit absolument supprimé dans les nouvelles régions et surtout les noms de Godefroid. Les Allemands ont tous les faux noms, mais ils ignorent qui c'est. Ils savent seulement que nous sommes les deux Godefroid et nous ont prouvé que nous étions espions. ... Inutile de dire si on a besoin de ravitaillement et de linge, et si on nous frappe à l'interrogatoire. Nous demandons qu'on prie beaucoup pour nous. »

Les billets les plus émouvants émanent d'un mystérieux correspondant qui signale : « Godefroid II assure qu'il ne dira rien. Sait qu'il sera fusillé. A été cruellement frappé. Porte plusieurs coups bleus à la figure. »

La Dame Blanche ne borna pas à des paroles l'aide réclamée par ses soldats incarcérés, elle veilla à les ravitailler subrepticement. Elle alla même jusqu'à envisager la possibilité de les faire évader. Cet audacieux projet fut bien près de réussir.

Depuis un certain temps, elle s'intéressait au sort de deux condamnés à mort, MM. Fauquenot et Creusen qui, victimes de la ruse allemande, étaient tombés dans un traquenard près de la frontière hollandaise. Un plan d'évasion fut minutieusement étudié et mis au point. Le 28 mars, dans la soirée, les deux condamnés, grâce à la complicité du brave gardien polonais Maryan Szeszycki, s'échappaient de la grande geôle par les toitures et tombaient littéralement entre les bras des deux chefs de la Dame Blanche qui, revolver en poche, les attendaient dans la rue Mathieu Laensbergh.

Les heureux évadés n'avaient pu hélas ! emmener Godefroid I et Godefroid II avec eux.

Après s'être prémunie contre la Polizeistelle Lüttich en lui enlevant la possibilité de pénétrer dans les arcanes de son organisation, la Dame Blanche se préoccupa de réparer la brèche que le coup de la Villa des Hironnelles avait ouverte dans le mystérieux rempart qui l'entourait. Il importait tout d'abord de rétablir la liaison avec les postes créés par les Godefroid dans le Virtonnais et qui, par suite des arrestations du 8 mars, avaient perdu contact avec le quartier général de Liège. A la suite de curieuses circonstances, cette mission échut à la sœur même des Godefroid, Marie-Thérèse, jeune fille de dix-neuf ans, secondée par son amie Irène Bastin.

Histoire extraordinaire que celle de ces deux jeunes filles qui, depuis l'arrestation de leurs parents, se trouvaient seules, avec leurs petits frères et sœurs, en butte aux astuces et aux brutalités des policiers allemands et qui réussirent à leur tenir tête et à les duper. Car les Allemands n'hésitèrent pas à s'en prendre à ces deux infortunées sans défense. Pour eux, une seule chose importait : connaître à tout prix les secrets de la Dame Blanche.

Dès que le père des Godefroid fut emmené de Neufchâteau et conduit à Liège, les policiers questionnèrent longuement son petit Jean qui, ainsi qu'on l'a vu, l'accompagnait au moment de son arrestation. Plus de dix fois, on lui demanda :

— Quand as-tu vu tes deux grands frères pour la dernière fois ?

Imperturbablement, le petiot répondait :

— En octobre.

Promesses, gâteries, menaces ne purent l'ébranler. Désappointé et préoccupé uniquement d'arriver à tout prix à ses fins, Becker eut alors recours à un stratagème odieux. Il retourna à Tintigny et se fit héberger par ses victimes. Il n'y avait plus en ce moment sous le toit de la famille Collard que trois enfants : Marie-Thérèse, Anna et le petit Jean. Le policier renouvela auprès de ceux-ci la sinistre comédie qu'il avait jouée devant le père. Pour capter leur confiance, il leur parla longuement de dévotion, évoqua le souvenir de leurs frères qui, dans leur prison, étaient, disait-il, des modèles de piété.

Jusqu'à deux heures du matin, l'Allemand tenta par tous les moyens de faire tomber des lèvres de ses jeunes auditeurs les paroles qui auraient projeté un peu de lumière sur cette ténébreuse affaire. Inutilement, les enfants étaient sur leurs gardes et Becker dut s'avouer vaincu. Lorsqu'il monta dans sa chambre, il ferma prudemment la porte. Heureuse précaution, car, indignée par l'hypocrisie de l'argousin ennemi, Marie-Thérèse avait pris le parti de le supprimer.

— Je l'aurais tué, dit-elle à un de ses oncles. Cela m'était permis, n'est-ce pas, puisqu'il faisait tant de tort à ma patrie ?

Ah ! la belle figure de jeune fille belge que celle-là ! Sous le coup du malheur qui la frappe, pas une parole de tristesse ou d'amertume, pas le moindre signe de découragement. Un seul souci : le service. Qui donc l'assurera désormais ? dit-elle.

C'est pourquoi elle n'hésite pas à se mettre en

campagne. « Dès le lendemain des arrestations, raconte le biographe des frères Collard, M. l'abbé E. Druart, elle fait quatorze kilomètres à pied pour aller avertir un des membres de la Dame Blanche. Des agents dévoués, il faut écarter les dangers, empêcher l'arrêt de l'observation et de la transmission des renseignements. Le surlendemain, 23 mars, elle parcourt semblable distance encore. »

Que de préoccupations, que de soucis, que d'anxiétés brusquement dans sa vie ! Elle y fait face vaillamment et avec le sourire. La voici promue mère de famille. En cette qualité, il lui importe de retrouver la trace des trois prisonniers qu'elle veut ravitailler et munir de linge. En route donc ! Vers la Kommandantur de Rossignol d'abord.

— Je voudrais savoir où se trouve mon père, demande-t-elle.

— Nous ne safons pas où est fotre père, Matemoiselle.

— Si, vous le savez bien puisque c'est d'ici qu'il est parti.

— Non, nous ne le safons pas, il faut le temanter aux policiers qui l'ont arrêté.

Toujours chargée de lourds paquets de linge, elle se dirige vers Bellefontaine. Même réponse décevante des Allemands : seuls les policiers, disent-ils, pourraient lui indiquer dans quelle prison son père a été transféré. Fatiguée mais non découragée, elle revient à Tintigny. Quelques jours plus tard, nouvelle tentative d'atteindre ses chers prisonniers. Elle se rend à Florenville. Nouvelle déception. Les soldats déclarent ne pouvoir lui don-

ner le précieux renseignement qu'elle attend. Un policier, du nom de Valz, la tourmente par de grossières plaisanteries.

— Ne me reconnaissez-vous pas ? dit-il. Je suis celui qui a arrêté votre père.

— C'est vous qui l'avez arrêté ?

— Non, ne me croyez pas, ce n'est pas moi qui suis allé chez vous ; c'est une femme déguisée.

L'homme rit grossièrement.

Le 11 avril, Marie-Thérèse, accompagnée cette fois de son amie Irène Bastin, retourne à Florenville. Sans plus de succès, hélas ! Les Allemands se moquent des deux jeunes filles et leur conseillent ironiquement d'écrire à leurs parents ; ils se chargeront de faire parvenir les lettres à destination. Marie-Thérèse revient à Tintigny ayant parcouru trente-cinq kilomètres à pied ; elle ne peut qu'à grand'peine enlever ses chaussures.

Mais il faut, coûte que coûte, retrouver la trace des chers absents. S'il est nécessaire, elle sortira de l'étape et ira jusqu'à Liège. Malheureusement on ne peut sortir de l'étape qu'avec l'autorisation des Allemands. Et Marie-Thérèse s'en fut à Arlon, à Virton, à Florenville pour obtenir le passeport qui lui permettrait de revoir son papa et ses deux frères. Partout elle est éconduite.

Décidément tout se liguait et s'acharnait contre elle. Va-t-elle renoncer à son projet ? Non, sa décision est prise : puisque les Allemands ne veulent pas lui donner l'autorisation requise, elle s'en passera. Elle fait part de son dessein à son amie Irène Bastin qui non seulement l'approuve, mais décide de partir avec elle. « Nous étions bien

contentes de jouer un mauvais tour aux vilains Allemands, » raconte celle-ci.

Si le projet paraissait très engageant, sa réalisation comportait d'innombrables difficultés. C'est que la surveillance allemande à la sortie de l'étape était extrêmement rigoureuse. Un moyen d'y échapper : se rajeunir, s'habiller en fillette et paraître moins de quinze ans. Robes courtes, cheveux sur le dos, lorsque les deux jeunes filles se mirent en route, elles avaient l'air de gamines en promenade.

Tout marcha conformément à leurs désirs. Elles sortirent de l'étape sous la conduite d'un excellent guide, M. Braconnier des Bulles, logèrent le soir à la ferme des Croisettes, se dirigèrent le lendemain vers Neufchâteau où elles prirent le train pour Namur. Après avoir passé quelques jours à Bruxelles chez des parents, elles reviennent à Namur et s'embarquent pour Liège.

A l'entrée des gares, des sentinelles arrêtent les voyageurs et examinent leur carte d'identité. Dans le train, nouveau contrôle : des soldats ou des policiers circulent d'un compartiment à l'autre et vérifient les passeports. Marie-Thérèse et Irène les voient approcher avec un léger pincement au cœur. Pour se donner une allure très jeune, elles parlent et rient bruyamment. « Il était entendu, raconte Irène Bastin, que chaque fois que nous passerions devant l'Allemand chargé de nous demander notre carte d'identité, nous dirions : « Cœur Sacré de Jésus, protégez-nous. » Douze fois nous sommes passées près du soldat, douze fois nous avons vu qu'il exigeait la carte de tous

les voyageurs, douze fois les Allemands nous laissèrent passer sans rien nous demander. »

Et un soir, on vit rôder deux fillettes autour des hauts murs de la prison St-Léonard. C'était la première fois qu'elles foulaient le sol liégeois. Elles allaient et venaient, regardant avec désespoir les longs remparts à créneaux qui leur cachaient les lucarnes des cellules. Venues du fond du Luxembourg pour revoir les êtres chers, enfermés dans cette sinistre geôle, elles en étaient réduites à stationner, impuissantes et désolées, devant ses murs. Un pressentiment leur serre le cœur : les captifs sortiront-ils vivants de prison ? Reviendront-ils encore dans le cher village où sans eux le foyer est à présent triste comme un nid abandonné ?

Cependant dans leur détresse, une grande joie leur fut réservée. La Dame Blanche ayant appris leur présence à Liège, les rejoignit et les enrôla à son service. Ce fut une scène d'une impressionnante grandeur que la prestation de serment de ces deux jeunes volontaires. L'une et l'autre avaient rêvé d'être un jour soldat aussi et voici que ce beau rêve se réalisait ! « Ce que j'avais tant désiré s'est enfin réalisé, dit Marie-Thérèse, je vais travailler pour notre patrie, je suis soldat. Notre voyage à Liège n'aura pas été inutile. »

Marthe et Madeleine Vailly, tel fut le nom de guerre que la Dame Blanche leur donna respectivement. Vailly est une localité française dont les Allemands venaient de s'emparer. Après avoir, comme ses frères prononcé les redoutables paroles : « Je déclare prendre engagement en qualité de soldat... Je jure devant Dieu de respecter cet engagement, d'accomplir consciencieusement les

fonctions qui me seront confiées... de ne révéler rien de l'organisation du service même si cette attitude doit entraîner pour moi ou pour les miens la peine de mort... » Marie-Thérèse se mit comme eux à l'école de la Dame Blanche. Comme eux, elle se familiarisa avec l'usage des codes secrets, ces fameux codes qui leur valaient dans leur geôle d'odieus traitements.

Lorsqu'elle reprit la direction du sud, elle était préparée à sa mission et décidée à l'accomplir conformément aux exigences du serment qu'elle avait prêté. Le retour dans l'étape s'effectua sans grave incident. Les deux jeunes soldats de la Dame Blanche connaissaient maintenant l'art de tromper la surveillance allemande. Elles se faulfilèrent à travers le réseau serré des postes défendant l'entrée de l'étape et arrivèrent à St-Vincent le 31 mai à 10 heures du soir.

« Marie-Thérèse ne voulut pas loger à St-Vincent, écrit son amie Irène Bastin, malgré la fatigue, elle partit donc à 11 heures tout à fait comme un soldat. Elle voulait aller rassurer sa sœur qui s'inquiétait de notre longue absence. Arrivée chez elle, elle eut peur d'effrayer ses frères et ses sœurs à une heure aussi tardive et elle s'enveloppa dans une couverture qu'elle trouva dans une partie de la maison détruite par les Allemands en 1914 et qui n'était pas tout à fait reconstruite. Elle passa ainsi la nuit pour se remettre des fatigues d'un si pénible voyage. »

Le lendemain, de nouvelles tribulations attendaient la vaillante sœur des Godefroid. Le chef de la Kommandantur de Bellefontaine et son interprète vinrent l'interroger sur son absence.

— Vous êtes allée à Liège ?

— Non, je suis allée à Arlon.

— Ce n'est pas vrai, vous êtes allée à Liège.

Dites la vérité ou vous allez filer à Florenville.

Dix fois l'Allemand renouvela sa question, dix fois la jeune fille donna la même réponse. L'homme se fâcha, cria, se démena comme un possédé, puis fit venir un uhlan et lui intima l'ordre de la conduire à Florenville. Pendant de longues heures, Marthe Vailly, nouveau soldat de la Dame Blanche, marcha à côté du cavalier allemand qui, lui, resta sur sa monture.

Lorsqu'elle arriva à Florenville, il était 8 heures du soir. On la poussa aussitôt dans un réduit obscur et on l'y enferma. Il n'y avait là qu'un lit très dur fait d'une pailleasse de copeaux et d'une couverture crasseuse. Bien que très épuisée, elle ne peut se décider à se coucher sur cet immonde grabat. Quant à la nourriture, elle était infecte. Après huit jours de claustration absolue et de nombreux interrogatoires au cours desquels elle mit les Allemands en fureur par son calme et son cran, elle revint à Tintigny.

A peine rentrée, elle se consacra entièrement à la mission que la Dame Blanche lui a confiée. Comme autrefois, ses frères, elle courut de village en village, portant des consignes et des instructions détaillées aux agents recrutés par Godefroid I et Godefroid II, et qui, depuis leur arrestation, se trouvaient sans liaison avec le quartier général de Liège. Elle-même enrôla de nouveaux observateurs, créa des boîtes-aux-lettres, rétablit les communications entre les différents postes de la région, bref reconstitua magistralement l'œuvre

de ses frères. Alors il n'y eut plus de trou dans l'immense filet que la Dame Blanche avait étendu sur les territoires occupés. Elle pourrait de nouveau surveiller les allées et venues des envahisseurs et surprendre leurs préparatifs d'attaque.

Miracle d'un patriotisme qui puisait ses inspirations aux sources les plus pures de l'être : tandis que les deux Godefroid se disposaient à mourir pour rester fidèles à leur serment, leur jeune sœur était prête à suivre leur exemple. Ainsi l'héroïque silence des deux frères et le dévouement de leur petite sœur avaient réduit aux proportions d'un simple incident la terrible surprise de la Villa des Hirondelles qui aurait pu devenir une catastrophe. Grâce à eux, la Dame Blanche triomphait sur toute la ligne.

X

LE SORT LE PLUS BEAU...

En 1918, à la prison St-Léonard, comme dans la plupart des prisons belges, les détenus représentaient une curieuse variété de délits et un non moins étonnant amalgame de classes sociales. Dans les longs défilés de prisonniers se rendant au préau, on voyait tour à tour passer l'aristocrate arrêté pour collaboration à un organisme de passage, le bourgeois impliqué dans une affaire d'espionnage, l'ouvrier pris pour infraction aux règlements de police.

Geôliers et sentinelles témoignaient une certaine déférence à quiconque portait un grand nom ou imposait par sa tenue et son allure. Aucune commisération, aucun égard pour les autres, les prisonniers sans col et les gens du peuple. Cependant une catégorie de détenus avaient l'heur d'intéresser tout particulièrement le personnel de la prison : c'étaient les condamnés à mort.

Dans leurs conversations, les soldats chargés de la surveillance des pensionnaires de la grande geôle, parlaient souvent, en les désignant par le numéro de leur cellule, de ceux qui auraient à faire face sous peu au peloton d'exécution. Lorsqu'ils étaient de faction, c'est devant leur cellule

qu'ils se postaient de préférence, levant fréquemment le judas pour voir quelle était la contenance de l'homme qui allait mourir. Plus tard, ils pourraient se vanter d'avoir été témoins des derniers moments de condamnés à mort. C'était d'ailleurs la seule diversion à l'ennui de ces longues gardes monotones dans des couloirs mal éclairés et sinistres.

En ce mois de mai 1918, les deux hôtes les plus remarquables de la prison étaient Godefroid I et Godefroid II.

— Ceux-là, avait dit le directeur Weissbarth aux soldats, n'ont aucune chance d'échapper au peloton d'exécution. Ce sont probablement les deux plus grands espions qu'on ait capturés depuis le début de la guerre.

C'est pourquoi les deux jeunes gars attiraient tous les regards lorsque, d'un pas ferme et assuré, ils se rendaient au préau. Oui, leur pas était ferme et leur physionomie n'avait rien de triste. Ils souriaient à leurs voisins et semblaient se préoccuper très peu de la terrible menace suspendue sur leur tête. Cependant ils savaient le sort qui les attendait, puisque le plus jeune avait déclaré à un gardien :

— Je sais que je serai fusillé.

Mais voici bien plus étrange encore : un jour, une sentinelle surprit Godefroid I en train de chanter ! Décidément ces deux jeunes Belges étaient au-dessus de l'humanité commune... Il y avait sans doute un mystère dans leur vie. Un mystère ? Non, un miracle. Le miracle de la grâce qui transforme tout en joie... même la souffrance, même la mort...

Tout était souffrance dans la vie des Godefroid depuis la journée fatale où les policiers allemands étaient venus les surprendre à la Villa des Hirondelles. Tout... Plus une minute, plus une seconde de détente ou de répit... Alerte continue. Ah ! ces terribles interrogatoires ! Quelles appréhensions leur perspective entretenait dans l'esprit des deux soldats de la Dame Blanche ! Tout accepter, injures, coups, blessures n'était rien. Ce qui angoissait les deux braves, c'était la crainte de succomber un jour sous la pression des mauvais traitements, de perdre la tête ne fût-ce qu'un instant, d'être victime de quelque stratagème infernal.

Autrefois lorsqu'ils avaient prononcé les paroles sacrées du serment : « Je jure... de ne révéler à qui que ce soit... rien de l'organisation du service » ils avaient compris toute la gravité de cet engagement, mais à présent que l'ennemi les savait dépositaires des redoutables secrets et menaçait de les leur arracher par tous les moyens, ils étaient sur le qui-vive à toute heure du jour et de la nuit. En effet, une surprise, un piège, un nouveau moyen de pression étaient toujours à craindre. Ne disait-on pas que les policiers à court d'astuce n'hésitaient pas à mêler à la nourriture de leurs victimes des ingrédients qui les faisaient délirer quelques heures après ?

L'un et l'autre eurent comme compagnon de cellule le traître Vérin qui essaya, bien inutilement d'ailleurs, de gagner leur confiance. Godefroid I était si prudent qu'un jour il refusa de prendre un billet de la Dame Blanche que lui pas-

sait une main inconnue à travers le guichet de sa porte.

Autre supplice, tout aussi redoutable que les interrogatoires parce que ne laissant nul répit à ceux qui l'endurent : la faim. Ces deux solides gars ne reçoivent comme nourriture qu'un morceau de pain le matin, un peu de soupe à midi et à six heures. A ce régime, le corps dépérit lentement, les énergies faiblissent, le désespoir s'insinue lentement dans les cœurs les mieux cuirassés contre les défaillances.

Godefroid I écrit sur les murs du préau : « De grâce, secourez-nous, nous mourons de faim ! » et Godefroid II : « Du pain ! du pain ! »

La solitude, la faim, les mauvais traitements, tout cela sous la grande ombre de la mort qui chaque jour obscurcit davantage les horizons familiers où s'épanouissent les riantes promesses de la vie. Et cependant il y avait pour les Godefroid une plus grande peine : c'était celle des autres. Des autres, c'est-à-dire du papa bien-aimé si durement éprouvé et des petits frères et sœurs restés seuls là-bas dans le nid familial ravagé.

Dès qu'il fut autorisé à écrire aux siens, Godefroid I leur adressa des lettres où l'on sent battre son cœur angoissé. « Mes bien-aimés petits frères et sœurs », « Mes bien-aimés chers petits », « Mes bien-aimés petits chéris », leur crie-t-il du fond de sa cellule. Et il les rassure, les console, les conseille. Pour chacun il a un mot tendre. Jamais « grand frère » ne se montra plus affectueux. « Priez beaucoup pour notre Papa chéri... Aimez-vous les uns les autres... J'espère que vous êtes bien courageux dans la souffrance... Mon petit

fil-leul, sois bien sage... Courage donc et patience, ne perdons pas ces occasions de gagner des mérites et de faire toujours la volonté de Dieu uniquement pour Lui plaire... Je suis courageux et je supporte cette épreuve comme je vous demande de le faire. Soyez tous bien fidèles au rendez-vous que je vous donne au Ciel si nous ne nous re-voyons plus sur la terre... Tous les matins et tous les soirs, je vous envoie mes plus tendres baisers et je les dépose encore sur cette lettre... Pour moi, vous savez que je vous aime, mais vous ne savez pas combien ! Je vous embrasse de toute mon âme. »

Godefroid II, lui, restera jusqu'à la fin au régime du grand secret et ne pourra écrire à sa famille. A moins qu'il ne consente à donner la clé du code trouvé sur son bureau...

La détention des deux soldats de la Dame Blanche dura quatre mois. Pendant ces quatre mois de solitude, de mauvais traitements, d'abandon, de famine, jamais on ne les vit abattus. Jamais on ne les vit pleurer, jamais on ne les entendit se plaindre. Jamais une pensée d'amertume ou de révolte n'effleura leur esprit... Rien dans leur sort de prisonniers candidats à la peine de mort ne les étonnait, ne les inquiétait, ne les effrayait. Car ce sort c'était précisément celui dont ils rêvaient depuis longtemps : s'immoler pour une Cause sacrée.

Les événements qui s'étaient succédé depuis leur premier départ de Tintigny étaient dans la ligne de leurs ardentes aspirations. Ils y voyaient des signes certains de la Volonté Divine. Or c'était cette Volonté seule qui rythmait leur vie, dirigeait

et inspirait tous leurs actes. La souffrance ? Ils l'avaient appelée de tous leurs vœux. Purificatrice des âmes, ils l'accueillaient avec sérénité. Quant à la mort, ils la voyaient avec les yeux de leur foi : elle n'avait rien qui pût les abattre puisque en anéantissant leur corps, elle libérerait leurs âmes des entraves terrestres.

Si Dieu les rappelait à Lui, ils répondraient joyeusement à son appel. L'extraordinaire destinée, en vérité ! Il y avait longtemps, très longtemps que l'un et l'autre avait fait ce rêve prestigieux : s'offrir en victimes pour le salut du pays. Et voici que le rêve, à la suite de l'inexplicable surprise du 8 mars, s'acheminait vers son exaltante réalisation... Le 10 novembre 1916 déjà, Godefroid II écrivait : « Offrons à Dieu nos vies en holocaustes pour la Patrie, soyons prêts à le faire ; car l'heure, je crois, de s'élever toujours plus haut, toujours plus haut, est arrivée, *ou bien elle sonnera bientôt...* »

Godefroid I, de son côté, notait dans son carnet intime : « Si, parmi ces devoirs, il y a celui de mourir, de mourir dans la force de l'âge, de mourir à vingt ans, eh bien ! il n'y pas à hésiter : *il faut mourir avec joie*, sans regret puisque tout est dans l'ordre. »

A Liège, on leur avait raconté l'histoire des quarante-six patriotes fusillés à la Chartreuse ; on leur avait rapporté les dernières paroles, les gestes ultimes de tous ces braves dont les croix de bois s'alignaient dans l'enclos sinistre. Ils en avaient été profondément émus. C'est alors qu'un pressentiment très sûr les avertit qu'ils subiraient le même sort. « Nous serons fusillés à la Char-

treuse », dirent-ils un jour à leurs parents de Julémont.

Comme Alan Seeger, ils avaient un rendez-vous avec la mort, mais ce rendez-vous n'avait pour eux rien de lugubre, ils voulaient au contraire le placer sous le signe de la joie. C'est pourquoi dans leur cellule toutes les forces vives de leur être les dressaient dans l'attente fiévreuse du grand jour de la mort. Les insultes, les coups, la faim, la séparation, l'abandon, les souffrances physiques et morales, tout ce qui les rapprochait de leur Divin Modèle, tout ce qui purifiait leur âme, comblait leurs désirs les plus chers et les ravissait. Pouvaient-ils, en effet, espérer une préparation au rendez-vous de la mort plus exaltante que celle qui insensiblement les allégeait de toute entrave avant le suprême envol ?

Or ces dispositions d'âme qui les courbaient, résignés, dans une soumission totale aux décrets de la Providence, les transformaient en adversaires redoutables devant les policiers allemands. Pendant plus de trois mois, ceux-ci multiplièrent les interrogatoires, se mirent en frais de nouvelles astuces, redoublèrent de brutalité en vue d'ébranler ces deux volontés qui leur résistaient. Pendant trois mois, Becker, Müller, Elsner, Knopf, Schut et Menike épuisèrent toutes les ressources de leur expérience de policier, conjuguèrent leurs efforts, employèrent successivement tous les moyens de contrainte. Inutilement...

— Rien à faire avec ces deux gaillards, disait Becker à Landwehrten, ce sont des fanatiques...

Plus encore que l'attitude des deux jeunes Belges aux tumultueuses séances d'interrogatoire,

c'était la lecture des lettres adressées par Godefroid I à sa famille qui les convainquit de l'inutilité de leurs efforts. Visiblement cet homme avait fait le sacrifice de sa vie et était décidé à emporter ses secrets dans la tombe.

L'un après l'autre, les policiers durent reconnaître qu'ils se heurtaient à une force mystérieuse qui les dépassait et échappait à toute pression. Giflés, roués de coups, assommés, affamés, ces deux « gamins » ne donnaient à aucun moment l'impression d'être abattus. Cependant que de secrets ils devaient détenir ! Tous les documents saisis à la villa attestaient l'ampleur et la puissance de leur organisation. Dire qu'à cause de leur obstination, des centaines d'espions belges travaillaient encore dans l'ombre sans qu'on pût les atteindre ou contrecarrer leur activité...

C'est ainsi qu'après avoir été une bien agréable surprise pour la chambre 149, l'affaire de la Villa des Hironnelles en devint le cauchemar. Landwehrlen n'en dormait plus. L'espoir de donner à cette affaire l'ampleur d'un « Gross Prozess » par des rafles sensationnelles d'espions belges, s'était bel et bien évanoui. Un véritable mur d'ombre avait arrêté net toutes les investigations : de toutes parts on se heurtait à une résistance occulte et redoutable. Pour la première fois de sa carrière, le chef de la Polizeistelle devait s'avouer vaincu. Son adversaire lui tenait tête et le narguait. Le temps où l'inexpérience des espions-amateurs lui procurait des victoires faciles était décidément bien révolu.

A la fin du mois de mai, l'instruction commencée le 9 mars en était toujours à son point de

départ. Mme Lebrun n'avait pas changé un mot à ses premières déclarations, les deux Godefroid restaient muets comme des tombes et leur père, l'abbé Arnould, les époux Bastin de St-Vincent, arrêtés sur de simples soupçons, n'avaient fourni aucune indication susceptible de dissiper quelque peu le mystère qui enveloppait toute cette affaire. Quant à Franchimont et à Henri, bénéficiant d'un non-lieu, grâce à leur habile défense, ils avaient été mis en liberté.

Prolonger indéfiniment l'enquête, c'était entretenir dans la chambre 149 le déprimant climat d'une défaite. Mieux valait tirer le voile le plus tôt possible sur ce grave échec de la Polizeistelle Lüttich. Mais que diraient les juges du Kriegsgericht devant les lacunes des dossiers ? Tels qu'ils avaient été établis par Becker et Müller, ceux-ci démontraient l'existence d'une vaste organisation d'espionnage. Dans un des documents trouvés à la Villa des Hirondelles, il était question de pelotons, de lieutenances, de bataillons ! Or d'après les résultats de l'enquête, toute cette organisation se réduisait au rôle de cinq subalternes. Encore ce rôle était-il mal défini.

Cependant l'attitude des accusés ne laissant plus aucun espoir de les contraindre aux aveux, il fallut envisager la clôture de l'instruction. Restait aux policiers la vaine satisfaction de se venger des Godefroid, responsables de leur échec. Ah ! ils allaient payer cher leur silence ! Ils expieraient pour tous ceux qui, en toute sécurité, continuaient leur redoutable travail de sape contre l'armée allemande. Pas de pitié pour eux ! Seule la mort de ces deux ennemis de l'Allemagne pouvait as-

souvir la haine impuissante de ceux qui pendant plus de trois mois s'étaient en vain acharnés à les acculer aux aveux et aux regrets. Et leur mort serait un avertissement salubre pour les autres membres de la fameuse organisation fantôme échappés aux rets de la Polizeistelle Lüttich.

Un avertissement ? Quelle erreur ! Les exécutions de patriotes belges, en ces temps héroïques, n'effrayaient pas : elles constituaient, au contraire, de redoutables stimulants.

Les Godefroid, eux-mêmes, n'avaient compris toute la beauté des devoirs et des sacrifices accomplis sans éclat et sans parade que par l'émouvante leçon se dégageant des quarante-six croix de bois alignées dans l'enclos de la Chartreuse. Quarante-six... Bientôt, il y en aura quarante-huit...

XI

« NOUS SOMMES LOIN D'ÊTRE ABATTUS.
» L'ÂME BELGE TRIOMPHE DE TOUT. »

(M^{me} Lebrun)

Tout comme les Godefroid, Mme Lebrun s'attendait à être condamnée à mort. Les charges qui pesaient sur elle la désignaient comme chef de groupe dans l'organisation fantôme. A défaut d'autres preuves, son attitude énergique et sa fierté d'allure témoignaient de l'importance de son rôle : à un agent comme elle on ne pouvait confier que des missions réservées aux soldats d'élite. Ainsi un faisceau serré de présomptions aggravaient les preuves de culpabilité que constituaient le dépôt d'armes et le rapport territorial de Louvain : double domicile, fausse carte d'identité, correspondances avec Louvain, hébergement d'espions, tentative d'enfermer un policier dans une chambre de la villa, etc.

« D'après la conversation des surveillantes, écrit-elle dans un billet clandestin à la Dame Blanche, ils me considèrent comme chef de bande. Quel honneur ! Vous voyez d'ici ce que je vais récolter pour ma peine ! Aussi s'il m'arrive de devoir être fusillée, faites tout votre possible pour me faire évader... Dans le cas où je devrais partir

pour l'Allemagne, je demanderai un peu d'argent que je coudrai dans un pli de mon jupon, parce que je suis décidée à leur brûler la politesse pendant le voyage. Nuit et jour, je pense à cela... Je prie beaucoup et j'ai beaucoup de courage... Je suis à votre disposition pour n'importe quels renseignements désirés et ferai tout ce que vous me direz de faire. Je suis plus que jamais attachée à la sainte et juste cause. »

Ces quelques lignes montrent sur le vif ce qu'était le moral de cette femme-soldat. Pendant toute sa captivité, Mme Lebrun entretenit une correspondance suivie avec la Dame Blanche. Nous avons eu entre les mains les longs billets écrits au crayon et en caractères minuscules qu'elle adressait à ses chefs : ils ont le ton serein et allègre de véritables communiqués de victoire. Dans l'un d'eux, la « captive » (c'est ainsi qu'elle signait) donne des indications pour la sauvegarde et le bon fonctionnement du poste qu'elle a fondé à Louvain.

Voilà ce qui la préoccupe : la continuation et le succès de l'œuvre pour laquelle elle est prête à se sacrifier. Depuis qu'elle sait la Dame Blanche à l'abri de toute surprise, elle a retrouvé sa fière assurance d'autrefois. Sa façon de toiser les Allemands les met en fureur. Aux interrogatoires, c'est bien mieux encore : elle refuse de signer ses déclarations sous prétexte qu'elles sont rédigées en allemand ! Cris, menaces, injures la rendent plus rétive et on assiste alors à des scènes curieuses : tels des bêtes déchaînées, les policiers tournent autour d'elle, hurlant et gesticulant à qui

mieux mieux. Mme Lebrun les regarde avec mépris.

Dans le quartier des femmes de la prison St-Léonard, elle est la grande vedette, celle qu'on voit passer avec admiration et respect parce qu'on la sait passible de la peine de mort et que rien dans son allure et son maintien ne révèle l'angoisse de ceux qui vont mourir. Quant aux surveillantes allemandes, le calme et la belle tenue de cette femme belge dans les tragiques circonstances où elle vit, les déconcerte et les dépite. L'une d'elles lui demande un jour d'un ton hargneux :

— Eh bien, où en êtes-vous avec votre agonie ?

— Mon agonie ? Mon agonie ? Mais elle va très bien mon agonie !

Tous les jours en allant au préau, elle passe devant la porte de Godefroid I ; elle lui crie bonjour ou lui fait une rapide communication. Parfois, au moment de la distribution de la soupe dans le quartier des hommes, elle l'aperçoit à travers le guichet ouvert de sa porte, elle place alors un doigt devant sa bouche pour rappeler au jeune soldat de la Dame Blanche que la consigne de celle-ci est et reste toujours la fidélité au serment prêté.

Pour des prisonniers dont l'existence est devenue la pauvre chose précaire dépendant du caprice de juges ennemis, il n'est pas de supplice plus pénible que l'attente du verdict qui fixera irrémédiablement leur sort. Chaque jour apporte la même incertitude. De quoi demain sera-t-il fait ? Combien de semaines à vivre encore ? Combien de jours ?

C'est avec un véritable soulagement que dans la soirée du 27 juin, les accusés de l'affaire de la Villa des Hirondelles apprirent qu'ils comparaitraient le lendemain devant le conseil de guerre. Le 28, de grand matin, ils furent conduits l'un après l'autre dans la voiture cellulaire qui devait les transporter au Palais provincial où siégeait le Kriegsgericht.

Alerte et décidée comme toujours, Mme Lebrun fait figure de chef. D'une voix claironnante, elle s'écrie : « Courage, les amis ! » Au Palais, minute d'émotion, les deux Godefroid revoient leur père. Le pauvre vieux a cruellement souffert pendant sa détention, mais à présent sa peine est bien plus grande encore. Ses deux beaux gars sont tellement changés depuis la matinée de janvier où il les a serrés pour la dernière fois dans ses bras ! Maigris, affaiblis par les privations, ils semblent relever de maladie. Mme Lebrun prend le bras du noble vieillard et l'aide à monter l'escalier tout en lui glissant à l'oreille des paroles de réconfort. Qui sait ? Certains espoirs restent permis.

Longue attente dans la salle des pas-perdus. Les accusés sont au nombre de sept : les deux Godefroid, leur père, Mme Lebrun, l'abbé Arnould (Baudouin), M. et Mme Bastin. Les sentinelles qui les surveillent ont reçu l'ordre de les empêcher de communiquer entre eux.

Le tribunal fait son entrée vers neuf heures : sept juges en uniforme. Godefroid I est interrogé le premier. Pour sauver son jeune frère, il assume crânement toutes les responsabilités de l'affaire. Après lui, les autres inculpés défilent à tour de rôle devant les officiers assis dans leur

fauteuil. Ils viennent ensuite se placer entre deux sentinelles qui les attendent dans la salle.

Quelques brèves questions sont posées à chacun d'eux. Ici pas de cris, pas de scènes violentes comme aux interrogatoires. Les accusés répètent la leçon apprise par cœur et qu'ils servent aux policiers depuis plusieurs mois. Ni contradiction, ni contestation : les juges écoutent, font préciser une réponse que l'interprète traduit aussitôt, puis un autre prisonnier est amené sur l'estrade.

L'auditeur militaire donne alors lecture de l'acte d'accusation. Celui-ci s'étend longuement sur les documents trouvés dans la chambre des Godefroid et il en souligne la gravité. Paraît ensuite à la barre, le policier Becker qui a instruit l'affaire. Il parle longuement en faisant de grands gestes. Il a soin de ne pas évoquer l'organisation fantôme dont il a été si souvent question à la chambre 149. Ce serait attirer l'attention des juges sur la défaite de la Polizeistelle Lüttich dans cette passe d'armes avec la Dame Blanche.

Il s'efforce donc de démontrer que ce service d'espionnage avait une existence indépendante. Son chef : Godefroid I. Son rayon d'action : le Luxembourg et une partie de la province de Liège. Becker s'attache alors à bien mettre en lumière le rôle de la Polizeistelle dans toute cette affaire. De la Polizeistelle, c'est-à-dire son propre rôle. A l'entendre, malgré les dénégations des accusés, il aurait réussi à tirer au clair les moindres détails de l'organisation.

Comment il y est parvenu ? C'est son flair de policier qui l'a servi. Ayant relevé dans les documents des Godefroid, les faux-noms de Baudouin,

Bertrand et Pol, il s'était rendu à Tintigny et à St-Vincent et avait réussi à identifier ceux-ci. C'est ainsi qu'ayant abordé l'abbé Arnould, curé de St-Vincent en l'appelant « Baudouin », celui-ci lui avait aussitôt répondu aimablement. A ce moment, l'abbé Arnould se lève et proteste avec énergie :

— C'est faux, dit-il, il n'a jamais été parlé de Baudouin qu'ici à Liège.

On lui impose silence. Becker continue « parsemant son exposé de mensonges semblables », raconte l'abbé Arnould. C'est ainsi que M. et Mme Bastin, arrêtés sur simple soupçon et uniquement parce qu'ils sont amis de la famille des Godefroid, sont présentés par le policier allemand comme ayant rempli les fonctions de « boîte aux lettres ». Les accusés nient énergiquement et les Godefroid confirment leurs déclarations.

Après avoir ainsi justifié et embelli le rôle de la Polizeistelle, Becker explique avec une visible complaisance ce qu'il s'imagine être le mécanisme de l'organisation. Il cite des noms de localités : Bastogne, Neufchâteau, Athus. Tout à coup il se tourne vers Godefroid I : « C'est à cause des renseignements donnés par vous, dit-il, que la ville d'Athus a été bombardée. » Lorsqu'il se rassied, il croit avoir démontré qu'aucune ombre ne subsiste dans cette affaire, que la culpabilité de chaque accusé est bien établie et qu'un châtement exemplaire s'impose. En plaidant ainsi contre les sept inculpés, il a surtout bien plaidé pour la Polizeistelle Lüttich dont il a habilement masqué la défaite.

Quelle n'eût pas été la stupeur des juges alle-

mands si, au moment où le policier terminait son faux rapport, ils avaient vu se profiler derrière le petit groupe des accusés les innombrables phalanges de la puissante armée au service de la Dame Blanche ! Douze cents soldats de celle-ci continuaient à mener contre les forces militaires allemandes leur redoutable travail de sape. La disparition des sept agents qui comparaissent devant ce conseil de guerre était un incident si menu dans la vie de la vaste organisation secrète que la Dame Blanche ne l'avait même pas signalée au siège central de Rotterdam.

Ainsi en était-il au front lorsque des patrouilleurs tombaient entre les mains de l'ennemi. Leur capture prenait toutefois un caractère d'exceptionnelle gravité du fait que les Allemands les contraignaient à donner des renseignements d'ordre militaire. Ici, chose plus grave, les patrouilleurs capturés ont à masquer complètement l'existence même de l'armée dans les rangs de laquelle ils ont servi. Ils y ont merveilleusement réussi. S'ils avaient conservé quelque doute à ce sujet, l'exposé de Becker l'a complètement dissipé.

Et voilà pourquoi lorsque l'auditeur militaire requit la peine de mort contre Mme Lebrun et les deux Godefroid, aucun des trois ne témoigna la moindre émotion. Cette peine, ils l'avaient prévue : elle était la rançon du magnifique serment auquel ils étaient restés fidèles jusqu'au bout.

Deux avocats allemands plaidèrent alors pour les prévenus. Ils s'efforcèrent d'obtenir une réduction des peines proposées par l'auditeur militaire : les travaux forcés à perpétuité pour les

Godefroid, douze ans pour Mme Lebrun et quelques années d'emprisonnement pour les autres. Doutent-ils de l'efficacité de leur plaidoirie ? Ils parlent, l'un et l'autre, sans conviction.

A la fin des débats, on annonça que la sentence serait rendue le mardi 2 juillet. Les accusés furent conduits dans une autre pièce où il leur fut permis, pour la première fois depuis quatre mois, de se parler.

Minute inoubliable que celle qui marquait la fin de l'odieux régime secret. N'avoir vu pendant de longs mois que des figures hostiles, que des regards chargés de haine et puis, tout à coup retrouver le sourire des figures amies et aimées... Quelle délicieuse impression ! Les mains se tendent fiévreusement et se serrent avec émotion. Les Godefroid tombent dans les bras de leur père...

« Vous ne pouvez vous imaginer quels moments heureux nous avons passés là, en attendant la voiture, écrit Mme Lebrun. Nous nous serrons les mains, nous nous serrons bien près les uns des autres : un lien plus fort que le sang nous unit. Le brave père est au milieu de ses fils. M. et Mme Bastin côte à côte. Nous sommes très heureux de souffrir pour notre pays. »

Mme Lebrun est profondément émue en regardant les deux hôtes qui là-bas à la Villa des Hironnelles l'ont tant de fois édifiée et émerveillée par la dignité et l'austérité de leur vie. Comme ils ont dû souffrir !

Voici qu'ils parlent et leur voix est encore plus douce qu'autrefois. Ils évoquent des souvenirs...

— J'ai été maltraité et roué de coups, dit Go-

defroid I, je me sentais néanmoins très heureux d'être battu.

Godefroid II raconte qu'il a subi le même sort et que, comme son frère, il aimait de souffrir. Mme Lebrun savait de quelle trempe étaient les deux jeunes soldats qu'elle hébergeait à la Villa des Hironnelles, mais de les entendre ainsi tout simplement proclamer leur amour de la souffrance, la bouleverse et la ravit.

« Toute ma sympathie, mon affection, mon admiration vont à ces deux jeunes gens ainsi qu'à leur père, écrit-elle. De leurs lèvres ne tombe pas une parole d'amertume, de regret. Et cependant, quel calvaire ! La faim cruelle pendant trois mois et demi, les coups, les mauvais traitements, l'isolement ! Un mouton comme compagnon de cellule, le secret dans toute sa rigueur, pas de nouvelles des êtres chers, et tout cela supporté avec courage et résignation. »

— La direction du service avait confiance dans votre fermeté et votre énergie ; vous avez été fidèles à votre serment, je vous en félicite.

— Nous vous remercions, Madame, répond Godefroid II, mais nous n'avons fait que notre devoir.

— Puisque vous êtes encore en rapport avec la direction du service, puis-je vous demander, dit Godefroid I, de lui recommander mes frères et sœurs ; ils sont sans argent, les pauvres petits.

— Soyez sans inquiétude à leur sujet, répond Mme Lebrun, la Dame Blanche s'occupe d'eux.

— Quand je serai libérée, je les prendrai chez moi, ajoute Mme Bastin.

Les minutes passent dans cet échange de pa-

roles de confiance et d'affection. La sentinelle qui surveille les sept prisonniers est au comble de l'étonnement. On lui a dit que trois de ces Belges étaient sous le coup d'une condamnation à mort et qu'ils seraient très probablement fusillés, or voici qu'on les voit sourire et bavarder comme si cette terrible condamnation ne les intéressait pas. Ah ! quels types surhumains ces patriotes belges !

« Nous ne pensons pas à notre condamnation, note Mme Lebrun. Quel lien sublime est l'amour de la patrie ! Nous sommes loin d'être abattus, l'âme belge triomphe de tout. Aussi, vers trois heures, au moment de monter en voiture pour le retour à la prison, nous nous embrassons et c'est la joie dans les yeux que nous nous redisons « courage ». »

A peine rentrée dans sa cellule, Mme Lebrun toute vibrante encore de la scène dont elle avait été témoin, en fit un long rapport à la Dame Blanche. Elle signala l'héroïsme des Godefroid, leur surhumaine fermeté, leur calme devant la mort toute proche.

A la lecture de son long message clandestin, les chefs de la Dame Blanche furent profondément émus. Ils savaient certes que les Godefroid avaient tenu leur serment, mais ils ignoraient à quel prix. Des soldats comme ceux-là méritaient que tout fût tenté pour les arracher au peloton d'exécution. Puisqu'ils avaient accepté de servir la Dame Blanche jusqu'à la mort, celle-ci se devait de recourir aux grands moyens pour les ravir à leurs bourreaux.

C'est alors que M. Muraille et son inséparable collaborateur M. Beaumont conçurent un projet

de coup de main qui atteste une extraordinaire audace. Il s'agissait d'arrêter en cours de route la voiture cellulaire transportant les Godefroid de la prison St-Léonard à la Chartreuse, d'abattre les conducteurs et de délivrer les deux frères.

Projet parfaitement réalisable puisque pour cette mission de sacrifice, la Dame Blanche n'avait qu'à faire appel aux meilleurs de ses agents d'élite. Bientôt plusieurs volontaires s'offrirent à délivrer leurs frères d'armes au péril de leur propre vie. Un détail toutefois conditionnait le plein succès de l'entreprise : il importait de connaître l'heure exacte du transfert des condamnés à la Chartreuse. En attendant les volontaires choisis pour le coup de main se tinrent prêts à marcher au premier appel.

Le 2 juillet, l'auditeur militaire arriva à la prison St-Léonard. Accompagné de deux autres officiers, il se fit d'abord conduire dans la cellule de Mme Lebrun. Après avoir salué, il lut un papier qu'il avait extrait de sa serviette : « Goe-seels Jeanne, née Watong, condamnée à la peine de mort pour trahison de guerre et espionnage, plus trois ans de travaux forcés pour dépôt d'armes. » Pendant cette lecture, les deux autres officiers observent avec curiosité Mme Lebrun : pas un trait de son visage n'a bougé. Les trois hommes saluent et se retirent.

Successivement Godefroid I, Godefroid II ainsi que leur père et l'abbé Arnould furent informés de leur condamnation à la peine capitale. Pas une récrimination, pas une protestation : chacun accueille la terrible nouvelle avec un calme qui édifie les Allemands.

Godefroid II est enfin autorisé à adresser un mot à ses petits frères et sœurs. Il écrit : « Je suis condamné à la peine de mort. Fiat voluntas tua, Domine ! Sursum Corda ! J'embrasse tendrement mon petit papa, mes bien-aimées petites sœurs, mes petits frères, surtout mon petit Jean. J'embrasse aussi nos amis si chers de Saint-Vincent et tous nos chers parents. Je donne à tous rendez-vous au Ciel... Je suis heureux et je remercie le Bon Dieu ! »

XII

MOURIR AVEC JOIE.

Malgré l'horrible tragédie qui endeuillait le monde, ce mois de juillet 1918 épandait sur les villes et les campagnes l'enchantement des grandes joies estivales. Les caresses du soleil, les senteurs des végétations en maturation, les joyeux pépiements créaient une ambiance de détente et de douce allégresse.

Dans leur cellule, Godefroid I et Godefroid II percevaient à travers les murs de leur geôle le frémissement de la nature en fête. Les rayons de soleil qui traversaient les épais carreaux de leur lucarne leur apportaient chaque jour le salut et le sourire de la liberté et de la paix. Et leur triste réduit en était tout égayé. Un coin de ciel bleu se découpait dans l'unique ouverture de la minuscule fenêtre qui attirait leurs regards à toute heure du jour : des hirondelles y tournoyaient en pépiançant joyeusement.

Au préau, la sensation de joie éparse dans les choses était bien plus vive encore. De certaines cages, on y apercevait le versant d'une colline toute verdoyante ; c'était comme une vision de rêve dans la terne réalité quotidienne.

Godefroid I, le doux poète à l'âme rêveuse,

était particulièrement sensible au spectacle des grandes allégresses de la nature. « La merveilleuse splendeur de la nature charme nos regards, écrit-il à ses frères et à ses sœurs. Je vois parfois les hirondelles passer dans le ciel par ma petite fenêtre et je me rappelle la chanson d'Angélie, mais je ne chante presque jamais de chansons, je chante tous les jours nos cantiques, ceux-là que nous aimions le mieux ; oh ! le bon temps d'autrefois ! »

Sa rêverie le ramène sans cesse vers son cher pays natal, la Gaume où la vie était pour lui parfumée des plus tendres souvenirs. Il revoit la maison paternelle, le grand jardin... « D'ici, je sens l'odeur des roses », note-t-il dans une de ses dernières lettres.

Godefroid II tient à rassurer les chers petits restés seuls là-bas au village et qui ont si longtemps attendu de ses nouvelles : « Ne soyez pas inquiets pour nous, nous avons ce qu'il nous faut », écrit-il. Sa générosité naturelle tourne toutes ses préoccupations vers les autres. Oubli total de lui-même et de sa terrible condamnation. Dans une pensée touchante, il écrit au directeur de l'Œuvre du Vêtement : « Permettez-moi de vous recommander mon pauvre papa d'une façon toute spéciale et de prendre encore sur ma part pour mettre dans la sienne, car, moi, je suis jeune, mais lui est un vieillard. »

Depuis que le personnel de la prison savait que les deux jeunes Belges dont on avait tant parlé étaient réellement condamnés à mort et que d'un jour à l'autre leur destin serait irrémédiablement fixé, les sentinelles ne cessaient de marquer le

pas devant leur cellule, soulevant fréquemment le judas de leur porte pour les observer. Leur curiosité se changeait en étonnement. Les Godefroid, en effet, ne donnaient nullement l'impression de n'avoir plus que quelques jours à vivre. Rien n'était changé dans leur vie. L'un et l'autre avaient conservé une merveilleuse sérénité.

A quoi pensent-ils ? se demandaient les Allemands. Sans doute, s'imaginent-ils que le gouverneur-général de Belgique va leur faire grâce. Le directeur de la prison a cependant dit : « Ceux-là seront certainement fusillés... »

A quoi pensaient les Godefroid ? Aux grandes joies de la vie qu'ils allaient quitter pour toujours ? A la tragique éventualité de douze fusils braqués sur leur poitrine ? Non. Leur état d'âme pendant cette crucifiante attente de la mort, rappelle dans une certaine mesure le calme que les Romains désignaient de deux mots qui en disent long sur leur légendaire fermeté : *aequus animus*. Les deux jeunes soldats de la Dame Blanche dépassaient toutefois l'idéal exprimé par cette austère formule d'énergie : leur sérénité, en effet, n'avait rien de contraint ni de triste, c'était une allègre confiance dans les desseins de la Providence, une soumission enthousiaste à la volonté de Dieu.

Vie ou mort ? Qu'annoncera le messenger dont ils attendent chaque jour l'arrivée ? Peu importe, puisqu'il ne sera, quel que soit son message, que l'interprète de la Volonté souveraine qui règle le cours des destinées humaines. Or, depuis longtemps, la vie des Godefroid se déroule sous le signe d'une abnégation totale qui ne laisse plus

place aux désirs de ce monde. Si Dieu les rappelle à Lui, ils se soumettront à ses impénétrables décrets avec une joyeuse spontanéité. Quatre mois de mortification et de parfait renoncement ont relâché une à une les entraves qui les retenaient encore à la terre. Voici que maintenant ils sont prêts à répondre au merveilleux appel du Maître :

« Seigneur que votre Volonté soit faite ! »
 Depuis quatre mois, cette admirable prière était sur leurs lèvres à toute heure du jour. Elle résumait toutes leurs pensées, toutes leurs aspirations, toute leur vie. C'était là le mystère qui faisait l'étonnement des géôliers et des sentinelles.

Le 17 juillet, vers neuf heures, le messenger attendu entra dans la cellule de Godefroid I et dit : « Son Excellence le Gouverneur-Général a rejeté votre recours en grâce. L'exécution de la sentence prononcée par le conseil de guerre aura lieu demain matin. »

La figure de Godefroid I n'exprime ni surprise ni abattement. Le jeune homme s'informe du sort de son père et de son frère puis d'une voix très douce, il dit :

— Pourrai-je faire mes adieux à mon père ?

— Je ne sais pas, répond l'officier ; on vous le dira tout à l'heure. Avez-vous d'autres désirs à exprimer ?

— J'aimerais de pouvoir écrire à ma famille.

— C'est bien, on va vous apporter du papier et une plume.

Même scène dans la cellule de Godefroid II.

— Et mon père est-il grâcié ? demande aussitôt celui-ci.

— Oui.

— Ah! je suis content... Pourrai-je le voir avant de mourir ?

— Probablement. On viendra vous le dire tantôt.

On apporta alors à chacun quelques grandes feuilles de papier. Ils se mirent à table et pendant des heures entières les remplirent d'une écriture fine et serrée. Tout dans ces pages d'adieux atteste l'allégresse des deux frères au seuil de l'Éternité. On y sent le rythme d'une joie profonde qui donne des ailes à leurs pensées et accélère le mouvement même de la main guidant la plume.

Plus explicitement d'ailleurs que la cadence de leurs phrases et les joyeux points d'exclamation dont elles sont parsemées, l'expression même de cette joie, qui s'étale tout au long de ces « *ultima verba* », proclame l'extraordinaire destin de ces deux petits Ardennais parvenus, par la voie ardue de l'héroïsme patriotique, aux cimes mêmes de la sainteté.

Godefroid I écrit : « Oh ! que je suis heureux ! Je vous écris pour votre consolation, afin que vous sachiez comment je quitte ce monde... Je meurs pour Jésus et pour ma Patrie... J'ai fait et j'avais fait à Dieu le sacrifice de ma vie. Il l'a accepté : que son saint nom soit béni ! Oh ! je suis heureux ! Voyez ma main ne tremble pas pour vous écrire... Laissez-moi vous redire, à vous surtout, mon cher et bien-aimé Papa, combien je suis heureux. N'est-ce pas le plus beau jour de l'exil terrestre que celui où on le quitte pour aller dans la Patrie ? »

Même sentiment exprimé avec la même netteté et la même force dans la dernière lettre de Gode-

froid II : « ... Je vais mourir ! Encore quelques heures... Je suis plein de bonheur et de joie ! Je suis prêt, je ne crains pas la mort... Voilà longtemps que j'avais donné ma vie au Bon Dieu... J'offre mes vingt ans pour ma pauvre et chère Patrie, afin que le Cœur de Jésus en ait pitié ! Oh ! quel beau jour demain ! Plus beau encore que celui de ma première Communion ! O jour béni et heureux de ma mort... Je vais vers la mort avec joie, avec bonheur, avec confiance... »

Ces cris d'allégresse sont entrecoupés de longues et touchantes recommandations aux chers petits frères et sœurs restés là-bas au village lointain. Que la mort de leurs deux grands frères ne les attriste pas, « Petite Anna, écrit Godefroid I, je te le demande, et tu m'écouteras, n'est-ce pas, puisque je vais mourir, je te demande de ne jamais te laisser aller à la tristesse : Jésus n'aime pas cela. »

Et Godefroid II : « Ne me pleurez pas, ô chers bien-aimés... A cause de moi, soyez courageux et forts dans cette épreuve terrible. »

Il faudrait pouvoir citer in extenso le texte de ces sublimes lettres d'adieux qui montrent la limpidité cristalline de deux âmes. Elans du cœur, effusions de tendresse, conseils et recommandations, tout y révèle une séraphique élévation d'esprit.

Longtemps, très longtemps, les deux frères restèrent courbés sur les feuilles de papier : voulant confier aux chers absents, qu'ils ne reverraient plus en ce monde, les trésors de pensées et de sentiments dont leur cœur débordait, ils écrivaient, ils écrivaient... Au dehors, un soleil éclai-

tant baignait d'une belle lumière dorée les êtres et les choses. On entendait jaser les petits oiseaux. C'était comme au temps très doux où, là-bas à Tintigny, les deux collégiens attendaient la grande fête des vacances. Dieu ! que la vie était pleine de charmes alors dans le nid familial tout vibrant de rires et de chansons !

Comme les autres jours, les captifs reçurent leur gamelle de soupe à midi. Comme les autres jours, ils entendirent dans les couloirs les bruits familiers de la prison : va-et-vient des gardiens, pas sonore des sentinelles, roulement des marmites montées sur roues que les gardiens amènent successivement devant toutes les cellules à l'heure de la distribution de la soupe.

Vers trois heures, on vint les chercher l'un après l'autre et on les conduisit au rez-de-chaussée. Là, quelle émotion ! ils sont subitement mis en présence de leur père. Le pauvre vieux a été informé le matin que ses deux gars, dont il était si fier, seront fusillés le lendemain. Il a demandé de pouvoir les serrer une dernière fois dans ses bras.

La pièce où a lieu la dramatique entrevue est large et spacieuse. Dans le fond, près d'une table, le directeur et quelques officiers allemands sont assis. Deux baies s'ouvrent sur le corridor où des soldats se tiennent immobiles et silencieux. Tous les condamnés à mort sont l'objet d'une surveillance extrêmement rigoureuse ; ceux-ci tout particulièrement, car le personnel de la prison sait qu'ils n'ont pas voulu parler et qu'ils vont emporter leurs secrets dans la tombe. Une légende s'est créée autour d'eux qui les représente comme

de redoutables ennemis de l'Allemagne qu'il faut tenir à l'œil jusqu'à la dernière minute.

Le père des Godefroid a soixante-deux ans. C'est un beau vieillard à longue barbe grisonnante. Ses deux fils, c'est lui qui les a formés et leur a forgé un caractère de fer. C'est lui qui leur a pétri l'âme de ces admirables principes qui les rendent si forts devant la mort. C'est lui qui avec sa noble épouse, morte en 1911, a guidé leurs premiers pas sur la dure voie montante de la perfection chrétienne.

Entre les trois hommes réunis là sous le regard de témoins ennemis, il y a parfaite identité d'aspirations et de pensées. Un même idéal : souffrir et mourir avec joie puisque telle est la Volonté du Seigneur. Pas de récrimination, pas de plainte, pas de pleurs, mais une joyeuse résignation.

« Mes deux fils vinrent à moi d'un pas ferme, le regard serein, racontera plus tard l'héroïque patriote... Les rayons du Ciel illuminaient déjà leurs fronts purs quand ils me disaient d'être heureux, plus heureux que je ne l'avais jamais été... »

Heureux... est-ce possible qu'il ait été question de bonheur dans ce pathétique entretien ? Oui, toujours la même et impressionnante formule : « Mourir avec joie ». C'est pourquoi, au grand étonnement des Allemands, qui observaient les moindres gestes des condamnés, aucune larme ne fut versée. Les deux jeunes gens parlaient d'une voix calme. Pas d'emphase, pas de gesticulation dramatique, mais toute leur attitude dénotait une prodigieuse maîtrise de soi.

Les précieuses minutes passaient... « Mes enfants, continue le père des Godefroid, prononcent

avec affection le nom de chacun et demandent des nouvelles de tous. On dirait que c'est le sort des autres qui les préoccupe. Avec un à-propos et une précision admirables, ils me font leurs suprêmes recommandations...

» Au signal de la séparation, ils se jettent à genoux : « Papa, donnez-nous votre dernière bénédiction. »

» Je les bénis, puis me prosternant à mon tour : « Vous aussi, mes enfants, avant de mourir, bénissez votre vieux père. »

» Nous étions tous trois à genoux.

» On donne un nouveau signal. J'embrasse mes fils. Ils s'en vont, sans verser une larme, la démarche fière, me laissant un dernier mot de consolation et d'affection.

» Déjà ils ont quitté la salle. Je me rends compte alors de ma cruelle situation. « O mon Dieu, m'écriai-je, ils sont partis, je ne les reverrai plus ! »

» Je me précipite vers le couloir. Les soldats me laissent passer. J'aperçois Louis et Antony sur le point de tourner l'angle du corridor.

» Mes enfants se doutent-ils de ma présence ? Ils jettent un regard vers moi et s'écrient d'une voix forte, en me montrant le Ciel : « Au revoir, Papa, au Ciel ! »

» Au revoir, mes enfants, au Ciel ! »

XIII

A LA CHARTREUSE...

Les deux soldats de la Dame Blanche ont quitté la prison vers 6 heures. Tout le personnel de la prison a voulu voir leur contenance en cette heure suprême. Une dernière fois, geôliers et sentinelles ont été témoins de leur inaltérable sérénité.

L'auto cellulaire qui les transportait s'est engagée dans un dédale de rues puis a gagné la rive gauche et a gravi la longue voie montante conduisant au sommet de la colline de la Chartreuse. N'ayant pas été prévenue à temps, la Dame Blanche n'a pu arrêter la course à la mort de ses deux agents.

A leur arrivée là-haut, dans la cour de la grande caserne, ils ont aperçu leur cercueil à quelques pas de la porte de leur cachot. Un témoin, M. Marcel Thierry, qui les vit descendre de voiture, raconte qu'ils avaient la démarche fière et dégagée. On les a aussitôt enfermés tous deux dans une cellule et on a posté une sentinelle devant leur porte.

Pendant toute la soirée, les Allemands, aidés par des prisonniers russes, ont procédé aux préparatifs de l'exécution. Dans l'ancien manège de cavalerie, on a planté deux poteaux et un peu

plus haut, sur la pointe du bastion, on a creusé deux tombes.

Maintenant, il est près de minuit. Les grandes cours de la Chartreuse sont éclairées. Des Allemands vont et viennent. Partout les gardes ont été renforcées.

Le ciel charrie d'énormes nuages noirs. L'atmosphère s'alourdit et soudain un orage éclate. De longs roulements de tonnerre résonnent au loin dans la vallée mosane. Vision saisissante : à certains moments, les éclairs qui lacèrent la voûte opaque du ciel, font surgir de l'ombre les deux poteaux dressés dans l'enclos de la mort ainsi que les quarante-six petites croix de bois qui y sont alignées. Le décor de la Chartreuse apparaît alors dans toute sa tragique beauté.

Depuis le jour où la Belgique s'est jetée corps et biens dans la terrible aventure de la guerre, la Cité Ardente est entourée de lieux sacrés qui proclament ce que fut sa fidélité aux lois de l'honneur : Loncin, Rhées, Rabosée, Sart-Tilman, Chaudfontaine. Celui de la Chartreuse est un des plus émouvants : ici le sacrifice librement consenti et accepté en pleine conscience des héros abattus par les salves des pelotons d'exécution, proclame la victoire de l'Esprit sur la Force.

Victoire à laquelle les Godefroid se disposent à donner le caractère d'un véritable triomphe. Pour la Cause sacrée, d'autres sont morts avec résignation, avec calme, avec bravoure ; eux vont mourir avec joie et en chantant !

Comme Péguy, comme Psichari, les deux jeunes Ardennais avaient par une merveilleuse divination situé sur son vrai plan le conflit qui mettait

aux prises des millions d'hommes : celui de l'Esprit en lutte avec les puissances déchaînées du Mal. Condamnés à mourir par des hommes dont la seule présence sur le territoire belge était un Crime, ils avaient, à l'école du Christ, appris la suprême valeur de rédemption de leur sacrifice. Ils savaient qu'en mourant ainsi ils remportaient la plus belle des victoires. Non, aucune tristesse ne pouvait effleurer leur âme.

Il y a plus de six heures déjà qu'ils sont dans la sinistre cellule des condamnés à mort. A présent deux sentinelles montent la garde devant leur porte et, à tout moment, le judas de celle-ci se soulève. Les ordres de Bloemer, commandant de la Chartreuse, sont sévères : il faut que les deux hommes soient sous une surveillance permanente.

A travers la petite ouverture qui leur permet de voir l'intérieur de la fameuse antichambre de la mort, les soldats allemands aperçoivent tour à tour les deux Belges à genoux, assis à la petite table, lisant, parlant, écrivant. Leur figure émaciée respandit de la joie qui leur gonfle le cœur.

A 1 heure du matin, Godefroid I écrit : « Le jour de bonheur est arrivé. Soyez béni, mon Dieu, et bénissez-nous, nous qui allons à Vous... »

Puis à deux heures : « L'heure suprême approche, et, voyez, ma main est ferme. Oh ! ne pleurez pas sur nous... »

Ceux qui les approchent sont étonnés, émerveillés, édifiés. Une saisissante impression de calme et de force se dégage de leur personne. C'est comme l'effluve de leur âme toute parfumée des plus belles vertus qui s'épand autour d'eux et charme leurs ennemis eux-mêmes.

Avec un tact qui lui fait honneur, l'aumônier allemand avait offert aux condamnés de leur amener un prêtre belge pour leur administrer les derniers sacrements. Vers deux heures, il revint avec l'abbé Brépoels. L'Allemand connaissait les Godfroid depuis longtemps et savait à quelles âmes d'élite il avait affaire ; il n'en était pas de même du prêtre belge qui réveillé au milieu de la nuit eut la surprise de se trouver devant deux condamnés à mort qui acceptaient joyeusement leur sort.

« Ne croyez pas que je sois triste, lui dit Godfroid I ; je suis heureux au contraire ; ce jour-ci est le plus heureux de ma vie. »

« Le second manifesta le même héroïsme et la même piété, raconte l'abbé Brépoels : son rêve était de mourir si bien qu'il pût aller directement au Ciel, sans avoir à passer par le Purgatoire. Le prêtre allemand lui avait déjà dit, et je le lui rappelai encore, qu'en acceptant généreusement la mort pour sa patrie, il accomplissait un acte de charité parfaite, qui pouvait suffire, comme il avait suffi sur le calvaire. Je dis trop peu, en disant qu'il fit le sacrifice généreusement : il y alla de tout son cœur et de toute son âme. »

Vers quatre heures, toujours sous la surveillance des sentinelles, l'aumônier allemand les conduisit à la chapelle. Tandis que pour s'y rendre ils traversaient une grande cour d'un pas alerte, ils se retournèrent vers l'abbé Brépoels qui les suivait et lui dirent : « Nous sommes heureux, nous sommes heureux... et tantôt nous chanterons ; vous le voulez bien, n'est-ce pas ? »

Ils servirent la messe avec une piété angélique.

Une expression d'indicible béatitude éclairait leur figure.

Lorsqu'ils sortirent de la chapelle, il faisait clair. Le moment du rendez-vous avec la mort était venu. S'y présenteraient-ils avec les dispositions d'âme qu'imposait leur idéal : mourir avec joie ?

Ils font leurs adieux à l'abbé Brépoels qui n'est pas autorisé à les assister jusqu'au bout.

— Tantôt je célébrerai la sainte messe à votre intention, dit le prêtre.

— Nous vous en remercions. Tantôt, nous prions pour vous...

Il est presque cinq heures. Reconduits dans leur cellule, ils n'y restent pas longtemps. La porte s'ouvre... Un officier apparaît. C'est l'auditeur militaire. L'heure du sacrifice a sonné. Godefroid I et Godefroid II, suivis de l'aumônier allemand, sortent du lugubre réduit et s'engagent dans le couloir. Dès qu'ils débouchent dans la cour, ils se trouvent en présence d'une vingtaine de soldats en tenue de campagne.

Tout est en grisaille : ciel, murs, cour. Un sinistre décor en vérité. Le cortège se met en marche : les deux condamnés en tête. C'est à ce moment que, comme ils l'avaient promis, ils entonnèrent l'hymne d'allégresse et de triomphe qui exprimait le mieux leur état d'âme en cette heure solennelle : le « Magnificat ». Mais à peine leurs mâles voix avaient-elles lancé aux échos comme un défi à la mort les premiers accents du chant victorieux qu'un officier intervint et leur imposa silence.

C'est en priant qu'ils continuèrent alors leur

marche au sacrifice. Mlle Moermans qui, prisonnière à la Chartreuse, les aperçut de sa cellule, raconte : « Les condamnés marchaient côte à côte, le petit à droite du grand, la tête haute, d'allure si vaillante qu'on ne pouvait croire que c'étaient eux les condamnés. »

Arrivés dans l'ancien manège de cavalerie, ils aperçurent une vingtaine de soldats rangés des deux côtés des poteaux. Il y eut alors une scène d'une tragique grandeur : des ordres résonnèrent et les Allemands présentèrent les armes aux deux jeunes Belges qui allaient mourir. Jamais ultime hommage de l'ennemi à des condamnés n'avait revêtu la signification qu'il avait ici. Ce salut aux vaincus s'adressait en réalité à deux vainqueurs qui, fidèles jusqu'au bout à leur serment, avaient triomphé de tout : des violences policières, des mauvais traitements, de la faim, des souffrances et de la mort.

— Vous ne souffrirez pas beaucoup, leur dit l'aumônier allemand.

— Nous voudrions souffrir encore pour être plus dignes de Dieu qui nous rappelle à Lui, répondirent-ils.

« Lorsqu'ils furent au lieu d'exécution, continue Mlle Moermans, les geôliers attachèrent les condamnés au poteau. Le plus grand se trouvait le plus rapproché de la caserne. Les deux gardiens prirent la fuite en se bouchant les oreilles et allèrent se cacher derrière un hangar dans la cour. »

On entendit un feu de salve... Le calvaire des deux soldats de la Dame Blanche venait de prendre fin. Le prêtre se précipita vers les fusillés et leur donna l'extrême-onction.

Les prisonniers russes qui les relevèrent crurent voir un sourire angélique flotter sur leurs lèvres froides.

L'aumônier allemand était émerveillé par l'incroyable spectacle dont il venait d'être témoin : deux jeunes gens de vingt et de vingt et un ans offrant avec allégresse leur poitrine au feu du peloton d'exécution.

— Je voudrais mourir comme eux, déclara-t-il.

— Même s'il fallait être fusillé ?

— Oui, même alors.

Le lendemain, il se présenta dans la cellule du père des Godefroid et lui serrant les mains avec effusion, lui dit :

— Vous avez deux fils qui sont des saints. Ils sont morts comme des héros.

* * *

Le jour suivant, la sœur des Godefroid transmettait à la Dame Blanche un message annonçant qu'avec son amie elle avait réussi à réparer tous les dégâts que la surprise de la Villa des Hironnelles avait occasionnés dans le service créé par ses frères. A présent, tout fonctionnait comme par le passé. « Si vous avez des ordres à nous donner, faites-les nous parvenir, écrit-elle, nous sommes tout à votre disposition. De plus en plus heureuses d'être choisies par vous pour continuer l'œuvre de nos parents, veuillez recevoir nos remerciements. »

Il était écrit qu'il appartiendrait à la famille des Godefroid de donner au pays tout entier la plus émouvante leçon de patriotisme. Tandis que

le père condamné aux travaux forcés à perpétuité était conduit avec Mme Lebrun à la prison de Vilvorde, les deux plus âgées de ses filles restées à Tintigny étaient en butte aux vexations de la police allemande.

Le 13 août, elles sont incarcérées à la prison de Florenville avec leur amie Irène Bastin. Le policier Valz n'hésite pas à les gifler. Un goujat, celui-là. Dans le triste réduit où on les a enfermées, les jeunes filles pensent longuement aux chers absents. Seule, l'aînée, Marie-Thérèse, connaît l'atroce nouvelle. Avant son emprisonnement, elle a reçu les dernières lettres de ses frères. Elle a caché sa peine pour ne pas affliger sa sœur Anna. Cependant il faudra bien se décider un jour à lui en faire part.

Pendant les longues heures de claustration, les trois jeunes Belges parlent de la victoire et de la délivrance prochaines.

— Quand papa et nos deux « grands » reviendront, dit Anna...

Marie-Thérèse sursaute, sa figure change. Non, elle ne peut pas laisser plus longtemps sa petite sœur dans l'ignorance de la terrible vérité.

— Hélas ! nos deux « grands » ne reviendront plus, a-t-elle le courage de murmurer d'une voix brisée.

— Pourquoi ?

— Ils sont morts...

— Non !

— Si, j'ai reçu leurs dernières lettres avant mon arrestation.

La pauvre petite blêmit, ses traits se crispent... Morts ? Ses deux grands frères qui l'aimaient

tant et dont elle était si fière... Ce n'est pas possible...

— Ils ont été fusillés le 18 juillet...

La jeune fille n'y tient plus ; elle s'affale sur une chaise et sanglote éperdument.

Alors Marie-Thérèse qui, elle, a toujours refoulé ses larmes parce que dans leurs dernières lettres, « ils » ont demandé de ne pas se laisser aller à la tristesse, se dresse devant sa sœur et lui dit :

— Allons ne sois pas triste, si tu savais comment ils sont morts, tu ne pleurerais pas...

F I N.

APPENDICE.

La Croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold avec liséré d'or, mise à l'ordre du jour de la nation, et attribution de la Croix civique de 1^{re} classe 1914-1918 est décernée à :

COLLARD A., de Tintigny, mort pour la Patrie.
COLLARD L., de Tintigny, mort pour la Patrie.

« Les deux frères Collard ne renoncent à rejoindre l'armée que pour se vouer à la lutte secrète contre l'ennemi. Arrêtés tous deux, s'obstinent dans un silence qui sauvegarde l'œuvre sainte, mais qui les conduit plus sûrement à la mort ; ils l'accueillent avec un courage sublime. »

(Arrêté royal du 20 juillet 1918).

Au nom de la Nation, je vous salue, Officiers et Soldats de la III^e Division et de la XV^e Brigade mixte.

ALBERT.

Le Lieutenant-Général Baron Jacques cite à l'ordre de la III^e Division d'Armée,

Monsieur LOUIS COLLARD

pour le motif suivant :

Etant en Belgique occupée, s'est consacré à la tâche glorieuse de fournir aux armées alliées des

moyens de combat et entravant les manœuvres et les projets ennemis.

Avoir vaillamment supporté les tourments qu'un implacable ennemi lui a fait subir et avoir superbement offert sa poitrine aux balles rageuses de cet oppresseur impitoyable.

La Croix de Guerre dont le ruban sera orné d'un lion en vermeil lui est attribuée.

Liège, le 14 décembre 1919.

Baron Jacques.

Au nom de la Nation, je vous salue, Officiers et Soldats de la III^e Division et de la XV^e Brigade mixte.

ALBERT.

Le Lieutenant-Général Baron Jacques cite à l'ordre de la III^e Division d'Armée,

Monsieur ANTONY COLLARD

pour le motif suivant :

Etant en Belgique occupée, s'est consacré à la tâche glorieuse de fournir aux armées alliées des moyens de combat et entravant les manœuvres et les projets ennemis.

Avoir vaillamment supporté les tourments qu'un implacable ennemi lui a fait subir et avoir superbement offert sa poitrine aux balles rageuses de cet oppresseur impitoyable.

La Croix de Guerre dont le ruban sera orné d'un lion en vermeil lui est attribuée.

Liège, le 14 décembre 1919.

Baron Jacques.

COLLARD A. et COLLARD L., O. E. B.
(Officiers de l'Empire Britannique)

« Ils ont, en collaboration, réussi à créer un vaste service d'observation comprenant la région de Virton, Etalle, Florenville, en janvier 1918.

» Pris le 8 mars au retour de leur expédition, à la Villa des Hirondelles, à Wandre, ils restèrent inébranlables au milieu des tortures que leur firent subir les policiers allemands. »

COLLARD A. et COLLARD L., décorés de la Médaille de Guerre Anglaise, avec citation à l'ordre du jour de l'armée anglaise, pour services courageux et distingués en campagne, sur proposition du Maréchal Douglas Haig (8 novembre 1918).



TABLE DES MATIERES

I. Prenez garde, la Dame Blanche vous regarde	9
II. Dans un refuge de la Dame Blanche	16
III. Godefroid I et Godefroid II, soldats d'élite de la Dame Blanche	25
IV. Une terrible surprise	40
V. Sur la piste de la Dame Blanche	60
VI. Ruses de guerre	75
VII. La Dame Blanche se défend	90
VIII. Comment les Godefroid masquèrent la Dame Blanche	104
IX. Dans sa lutte avec la Polizeistelle Lüttich, la Dame Blanche s'assure peu à peu des avantages décisifs	118
X. Le sort le plus beau	129
XI. Nous sommes loin d'être abattus	139
XII. Mourir avec joie	151
XIII. A la Chartreuse	160

